

L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Regnault-Warin, Jean-Joseph (1775-1844). L'homme au masque de fer , par J.-J. Regnault-Warin,.... 1804.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

Y2

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

C

L'HOMME
AU
MASQUE DE FER,

PAR

J.-J. REGNAULT-WARIN,

AUTEUR

du *Cimetière de la Madeleine*, etc.;
Editeur des *Œuvres de Berquin*.

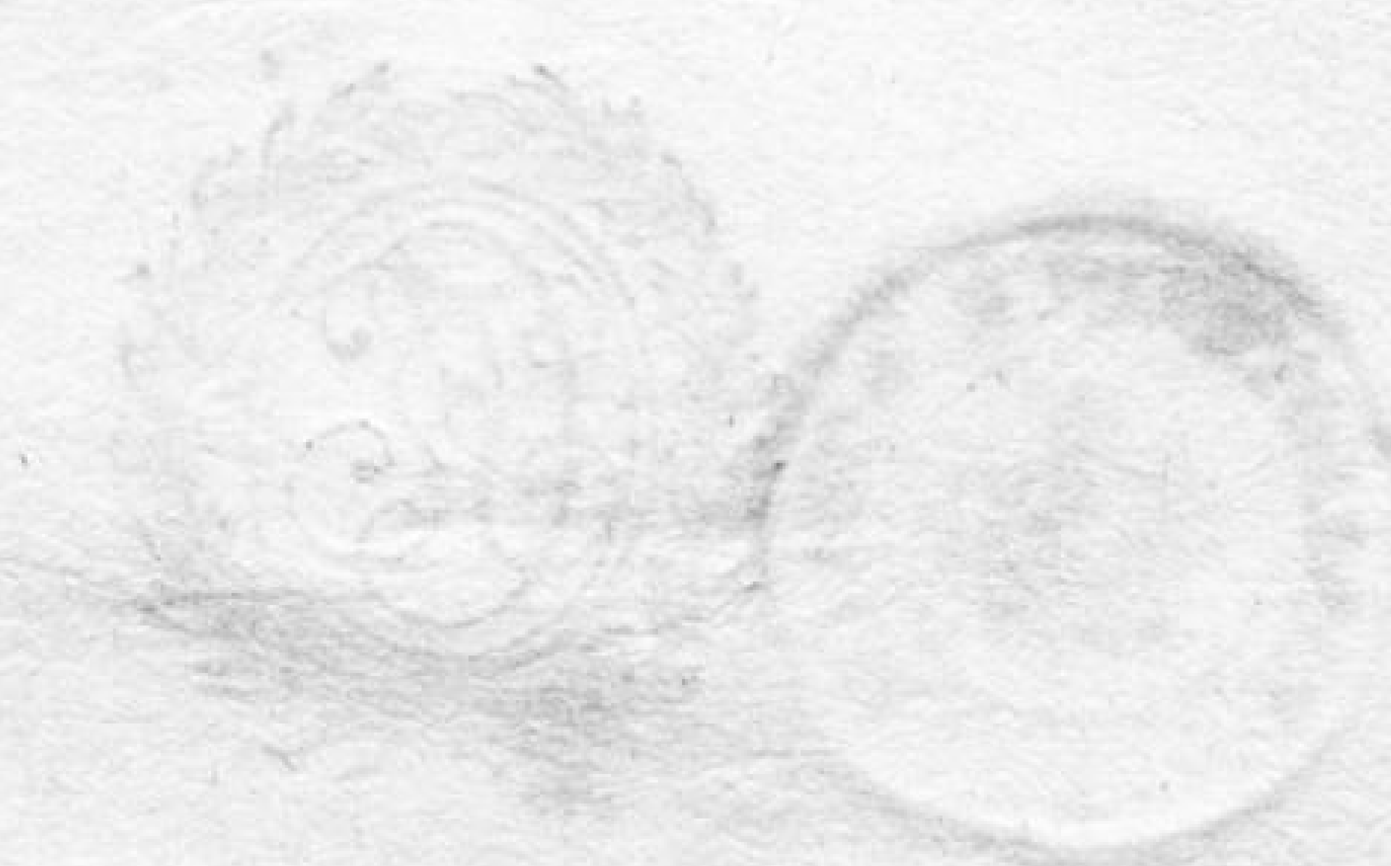
Surrexit è mortuis.

TOME DEUXIEME.



A PARIS,
CHEZ FRECHET ET COMPAGNIE, Libraire, rue du Petit-Bourbon St.-Sulpice, N. 718.
Et rue du Roule, N. 291, près celle St.-Honoré.
AN XII. (1804).

61763



L'HOMME
AU
MASQUE DE FER.

CONSPIRATION
DU
MARÉCHAL DE MONTMORENCY.

» Toulouse retentissait encore des cris d'allégresse causés par l'arrivée de M. de Montmorency dans son gouvernement, lorsque vous-même, M. le baron, y vîntes faire un séjour. Vous partageâtes la joie et les plaisirs publics que votre présence

augmentait. Dès-lors, vous pûtes remarquer, avec quelle ivresse le peuple et les grands chérisaient mon époux. Si vous aviez pressenti leur situation respective, vous n'auriez pas eu de peine à deviner, que si jamais un parti s'établissait, son organisation ne serait pas épineuse, et que le chef se montrait déjà.

» M. de Montmorency avait rapporté des armées, un front tout couvert de lauriers, et je n'exagererai point en avançant, que le bâton de Maréchal de France dans ses mains, était plus révéré qu'un sceptre. La douce majesté, répandue sur ses traits, la noblesse et les graces de sa personne, l'affabilité de ses manières, sa magnificence et sa libéralité lui gagnaient autant de cœurs pendant la paix, que sa bravoure, au milieu des combats, lui avait assujetti de vaincus. Il serait superflu de remarquer, qu'il avait été non moins bien partagé de la nature, que de la fortune. Le sang des rois coulait dans ses veines; et, n'étant plus le maître d'un trône, il

ne cessait d'en être le deffenseur et l'appui.

» Une grande et sincère modestie, rehaussait tant de gloire. Renverser des états, disposer des couronnes, paraissait si naturel au duc, qu'il n'en était ni étonné, ni énorgueilli. C'était dans des procédés généreux, qu'il fesait consister la fierté ; et lorsque des torrens d'or s'échappaient de ses mains, dans le sein des misérables, il me disait : je voudrais être empereur, pour en faire davantage.

« Mais le dédain de la grandeur, touchait dans lui à l'indifférence. La pompe des cours n'avait pas plus de droit à le charmer, que le faste de l'opulence. Il respirait au milieu des dignités, comme dans son élément ; il recevait les dons de la fortune, comme un tribut. Il était loin de calculer sur ses avantages : il en jouissait sans les connaître, et se serait cru avili de les compter.

« Ainsi, la couronne du monde aurait brillé à ses yeux, que ses regards n'en auraient pas été éblouis.

Les richesses des Indes auraient été étalées à ses pieds, qu'il les eût à peine remarquées. Il n'y aurait vu que la possibilité de plaire davantage à sa compagne, et de mieux soulager les infortunés.

» A quoi donc était sensible cette grande ame ? Au bruit des armes. A peine se fesait-il entendre, qu'elle frémissait de désirs et d'impatience. Le son des trompettes chatouillait cette oreille superbe ; et l'homme qui, naguere calme et froid, se livrait avec délices, à des rêveries apathiques, trouvait un ressort inconnu, qui le lançait dans les combats.

» Alors marchait devant lui le fantôme de la gloire. Son épée, comme celle de l'ange exterminateur, s'énivrait de sang ; il revenait, au milieu des palmes, et s'asseyait dans un nouveau repos, sans mettre à profit ses triomphes.

»...... Je sens que je m'anime, pardonnez : je parle d'un époux, d'un vainqueur et d'un homme qui, aimant le champ du combat, mépri-

sait, je crois, jusqu'au char de la victoire.

— Ma sœur, interrompit en cet endroit le père Jésuite, sa fin a couronné sa vie; de ce char de victoire, il est tombé sur l'échafaud, et il l'a aussi méprisé. — La maréchale baissa les yeux, se tut un moment et reprit d'un ton moins élevé :

» Tel était *Henry de Montmorency*, quand je liai mon sort au sien. Tel il parut à Toulouse, où, comme je l'ai dit, il se fit un parti de tous les sujets de son gouvernement. Cet enthousiasme le flatta peu; mais il y répondit avec civilité. Je sentais plus vivement : la voix de l'opinion, (ici commencent mes aveux) trouva le chemin de mon cœur.

» Ma naissance est illustre, j'en étais fière; on vantait ma beauté, je la considérais moins comme un mérite que comme un avantage. Celui de réunir à une imagination capable de concevoir de grands projets, l'active opiniâtreté, nécessaire pour les faire réussir; ce mérite n'est pas sans

douceurs pour moi. Je voyais, dans les qualités de mon époux, une foule de moyens ; dans sa réputation, un gage du succès; dans ses dignités, les premiers dégrés d'une élévation, à laquelle mes désirs mettaient peu de bornes. Son caractère seul m'eut épouvanté, si, au bout d'un certain tems, et après quelques épreuves, je n'en avais connu la trempe; sur-tout, si je ne me fusse rassuré sur le mien.

» Jamais circonstances n'offrirent plus de ressources au génie ou à l'ambition, que celle où se trouvait alors la France. Vingt factions, nées de la Ligue, remuaient le royaume, comme des reptiles après un orage. Le scandale des divisions intestines qui déchiraient la famille royale, s'accroissait de jour en jour. La reine-mère, exilée par son fils, faisait oublier les écarts de sa régence, par les malheurs de son veuvage; la reine régnante recevait l'insulte d'un abandon peu mérité : on la privait à-la-fois des plaisirs de l'hymen, des droits maternels et des honneurs du diadême ; le

frère du monarque croyait se venger, en déshonorant, par des turpitudes, le sang des Bourbons et l'héritier de la monarchie. Cependant l'Autriche menaçait, les Calvinistes s'agitaient, la noblesse se confédérait. Au milieu de ce trouble, le roi faible, quoique sage, et irrésolu, quoiqu'opiniâtre; le roi délibérait, balançait, se décidait difficilement, ordonnait avec peine, fesait exécuter avec lenteur. Il essayait des favoris, et se hasardait à quelques maîtresses : mais l'amour ne trouve, dans le cœur de ce prince, aucun aliment facile; mais les charmes de l'amitié s'accordent mal avec les précautions de la défiance. Louis XIII est d'un naturel craintif; son éducation l'a rendu dissimulé; il est devenu sombre par ses habitudes, soupçonneux par suggestion, mélancolique par ses maladies, économe par goût, mystérieux par nécessité. Son amour pour l'ordre tient à la paresse de ses esprits; son zèle pour la justice vient de sa timidité. Placé dans une autre position, il aurait pu montrer de la

bonté; il lui serait difficile de déployer de la grandeur; il s'en est peu fallu qu'il ne devint cruel. Il a plus de sens que d'imagination, plus de jugement que d'esprit, plus de mémoire que de sentimens. Sa piété toujours exacte, est trop souvent minutieuse et par fois puérile: il n'ose haïr, il ne sait pas aimer, il craint d'agir. Ce ne serait que dans la tranquillité qu'il paraîtrait capable, et si jamais la paix s'établit, on croira qu'il vaut quelque chose.

» Peu apte à gouverner, bien que difficile à être gouverné, le roi a su choisir celui aux mains duquel il remettrait les rênes de l'état. Il a deviné M. de Richelieu, qu'il n'aime point, qu'il ne peut estimer, qu'il redoute, et en qui il a confiance. Le monarque a raison, ce grand homme en est digne. Je vous vois étonnés de m'entendre parler de la sorte. Oui, messieurs, il a fait périr mon époux, vous jugez si je le puis chérir? mais il possède un grand caractère; je lui dois mon admiration.

» Parmi le tumulte des factions, il a paru. D'abord observateur scrupuleux, il les a étudiées ; bientôt, comme un magistrat suprême, il a osé les juger. Il a fait plus : il a vu leurs divisions, leur incohérence, leurs rivalités ; il les a méprisées et condamnées. Dans la conscience de sa supériorité, il s'est senti capable de les punir, et la fortune a secondé son génie. C'est à la tête qu'il les a frappées ; aussi leurs membres épars gissent-ils sans mouvement. En ce moment, il prépare un coup mortel à la dernière : quoique mourant lui-même, il veut ne s'enfoncer dans le cercueil qu'en y entraînant MM. de Thou et Cinq-Mars. Par-là finira son existence cruelle et courageuse, homicide et tutélaire. Quand il sera cité au jugement de Dieu, on lui montrera les têtes qu'il a fait tomber; il montrera lui, le trône qu'il a reconstruit et le royaume qu'il a sauvé.

» C'était à-peu-près là, M. le baron, s'il vous en souvient, l'état des affaires, quand M. de Montmorency

fut désigné au gouvernement de Languedoc. C'était un beau titre, plus qu'une grande autorité. M. le cardinal n'aurait pas vu, sans inquiétude, la réunion du pouvoir civil et militaire sur une seule tête. Aux yeux du public, un gouverneur était presque tout; pour le ministre, il n'était presque rien: du moins, la subordination était telle, et sa responsabilité si étendue, que le pouvoir apparent de ces nobles servitudes n'en pouvait contrebalancer le trop réel esclavage.

» M. le duc, sans examiner la nature de son emploi, se contenta d'abord d'en remplir les charges; je l'invitais souvent de n'en pas oublier les droits.

» Le joug d'airain imposé aux grands les forçait de fléchir. L'état devenait plus vigoureux à mesure qu'il les énervait; mais en recueillant l'obéissance, il semait des haines.

» L'arbre antique de la féodalité, déjà mutilé sous les règnes précédens, venait de recevoir au pied le coup mortel. Beaucoup furent écrasés sous

sa chûte; quelques-uns survécurent; leurs plaintes commençaient à bas bruit, et déjà bien des cœurs se sentaient agités.

» On venait d'immoler, dans les ténèbres d'une prison et dans les tourmens d'un supplice raffiné, le jeune et aimable prince de Chalais, que l'opinion donnait pour amant à la reine. Ce crime, si c'en était un, ne pouvant être réputé crime d'état, on avait imaginé une conspiration qui tendait à flétrir le monarque, en le déclarant incapable d'être père et d'être roi, et à lui substituer, dans la possession de son trône et de son épouse, *Gaston* de France, son frère. Que ce complot ait existé, ou qu'on l'ait inventé pour perdre ceux qu'on en faisait les chefs, c'est ce qui n'est point éclairci. Ce qui est hors de doute, c'est que *Monsieur* échappa, en compromettant la reine et en faisant périr son confident. On assura, dans le tems, que cette princesse avait subi une sorte de procédure humiliante, quoique secrète, en présence du roi,

de son ministre, et devant le chancelier. A la mort de Chalais, décapité à Nantes, il fut reproché au cardinal de s'être vengé sur un rival heureux des mépris dont Anne avait payé son amour.

» Quoi qu'il en soit, le sang de cet infortuné fumait encore; il semblait avoir énivré tous les cœurs de vengeance, lorsque Gaston arriva en Languedoc. Son protégé, le Corse *Ornano*, qui, de précepteur de sa jeunesse, était devenu le confident de ses projets; Ornano, que sa maladresse avait compromis naguère dans l'affaire de Chalais, d'où la faveur de son pupille l'avait fait sortir, appuyé sur le bâton de maréchal (car la politique récompense souvent en hommes vertueux les criminels qu'elle n'ose punir); Ornano, pour la seconde fois, venait d'être arrêté: mais celle-ci, l'influence du prince n'avait pu atténuer les poursuites que le cardinal dirigeait contre lui. Vainement Gaston s'était porté à des excès insultans contre le chancelier, accusé de

l'incarcération du maréchal, qu'il nommait son ami; vainement aussi M. d'*Aligre*, effrayé de la colère et des menaces du prince, avait employé son crédit en faveur du prisonnier: Richelieu, plus mécontent peut-être de l'ineptie d'Onrano, qu'irrité de ses cabales, avait répondu qu'il fallait punir cet intrigant mal-adroit. Le chancelier, pour avoir plaidé une cause perdue, avait été disgracié. Monsieur, entreprenant avant l'action, fuyait pendant le péril. Il arriva déguisé à Toulouse, suivi de deux gentilshommes, qu'une tendresse aveugle attachait à sa fortune, car il était loin de la mériter. Nous fûmes stupéfaits de recevoir, sous cet équipage, le premier prince du sang; mais pouvions-nous connaître alors cet indigne fils de Henri IV, qui ne paya jamais les services de ses amis, qu'en les poussant à l'échafaud?

» Son aventure, qui avait quelque chose de romanesque, me toucha; la cause de cette fuite, qu'il couvrait du nom imposant de proscription,

intéressa mon époux. Il ne put voir sans indignation un grand et jeune prince, persécuté avec acharnement par un vieux prêtre politique. Jusques-là M. le duc avait été le témoin du ressentiment public, mais sans le partager. La présence de Gaston, qu'il croyait respectable et malheureux, remua dans son ame d'abord l'admiration, puis la pitié. Monsieur parlait du cardinal avec amertume, de ses amis avec passion, de mademoiselle de Lorraine, dont son ennemi le tenait éloigné, avec des transports de regret et d'amour. Il plaignait l'asservissement du roi, l'exil de la reine Marie, sa mère, la gêne de la reine Anne, sa belle-sœur. Gaston avait hérité de son père une sorte de bonhomie, qui lui fournissait des à-propos naïfs, d'autant plus agréables, qu'il les terminait par quelques mots piquans. Il parlait avec une facilité triviale, qui tenait quelquefois de l'indécence; son expression était souvent salie par des souvenirs, qui auraient fait peu d'honneur à ses

mœurs, si mon mari n'eut observé que dans la position de ce prince, à qui on défendait de monter, il était un peu contraint de descendre. Bref, il avait commencé par plaire à M. de Montmorency, et avait fini par le captiver.

» Auprès de moi, son allure fut différente. Comprenant bientôt que de ses éloges sur ma figure, je savais ne me faire qu'une très-médiocre part, il s'était avisé de m'en adresser sur mon esprit. La fierté de mes réponses lui ayant montré qu'il s'était encore mépris, il essaya de vanter mon caractère. Comment le connaissez-vous, lui dis-je, si jamais vous ne l'avez vu occupé ? Cette répartie, par laquelle, je le confesse, j'avais osé me livrer pour essayer de le tenter, cette répartie, ou lui fit naître des idées, ou lui laissa concevoir des espérances.

» Il est affreux, me dit-il un jour, que le royaume d'Henri-le-Grand soit la proie de cet hypocrite. Dieu me damne, si la cour de France n'est pas la basse-cour de cette calotte

rouge ! — J'en convins avec lui, en lui observant toutes fois, que les usurpateurs ne devenaient forts que de la faiblesse de leurs antagonistes.

» Une autre fois, en présence de M. le maréchal, il me fit lire une lettre que la reine, sa mère, lui écrivait de Bruxelles. J'en ai retenu ces mots : « Qui n'aurait cru, après tout
» le courage qu'ont montré les deux
» *la Valette*, pour m'enlever de
» Blois, qui n'aurait ajouté foi et
» confiance en leur fidélité ? Rien de
» tout cela. Le cardinal vient de
» s'abandonner, corps et ame, à Ri-
» chelieu. Ce dernier est en meil-
» leure posture que jamais; la fai-
» blesse de votre frère, que j'avais un
» peu relevée, vient de retomber à
» plat. Dieu merci, son ministre va
» lui marcher sur le ventre, et je se-
» rai vengée. En attendant, ne me
» parlez ni de l'un, ni de l'autre. Je
» déteste l'un, je maudirais volon-
» tiers l'autre, si vous n'étiez son
» frère. Me voici donc à la merci des
» étrangers ! la fille des Médicis, la

» femme d'Henri IV mandie un asyle
» et du pain! J'ai été régente et suis
» encore reine; où sont les trésors
» que j'ai prodigués pour l'ingrat?
» Ah! s'il était encore des Guises! Je
» vous défends pourtant, mon fils,
» d'entrer dans quelque ligue pour
» moi. Vous voyez qu'elles tournent
» toutes au profit de ce Richelieu. Le
» cruel a une heureuse constellation;
» tous les complots seraient pour lui
» matière à triomphe et pour nous
» sujet de honte et d'humiliation.
» Ainsi, tenez-vous tranquille, en
» laissant faire au tems et à Dieu. »

» Deux grosses larmes sillonnaient les joues de Gaston; mon mari ne put les voir sans un brisement de cœur. Ah! si mes sermens m'étaient moins chers, s'écria-t-il!

« A quelques jours d'intervalle, Monsieur vint chez moi, et me dit mystérieusement: Le duc peut tout pour moi, et vous pouvez tout sur le duc. Ils n'ont pu trouver de torts à ce pauvre Ornano, ils l'ont empoisonné. Le même sort attend ma mère,

et m'attend aussi. Si M. de Montmorency voulait, il serait celui de nos ennemis. — Je vois d'ici vos projets relativement à vous; mais quant à mon mari, quels sont-ils? — La place de connétable et la sur-intendance des ministères. — Et si l'on échoue? — Notre retraite en Languedoc, où le duc a ses amis; il faut porter le champ de bataille en-delà. En-deçà, une ligne de communication établie jusqu'en Espagne. — A quoi utile? — Pour assurer notre fuite, en cas d'échec, ou des secours dans le besoin. La reine, ma belle-sœur, est des nôtres; *Philippe* IV, son neveu, de même. — Où sont les preuves de tout cela? — Dans cette lettre de la duchesse de Chevreuse, laquelle en contient une autre du duc de Lorraine, mon beau-frère. — Charles IV, soit dit sans vous offenser, est un illustre aventurier. — Je le sais; mais madame de Chevreuse! — Confiez-moi les lettres? — Les voici; je puis leur en joindre d'autres encore. J'ai une partie de la correspondance de la

reine d'Angleterre, qui a de bonnes raisons pour détester Richelieu. — Oui, l'on assure qu'il solde le parti du parlement et de *Cromwell*. — Ce dernier lui a été présenté, après la prise de la Rochelle. Le cardinal l'a bien accueilli; il lui a trouvé la physionomie heureuse, s'est enfermé deux heures avec lui, et lui a prédit qu'il serait un grand homme. — Envoyez-moi vos papiers; je les examinerai et j'en conférerai avec le duc.

» Monsieur ne s'expliquait qu'à demi; il parlait de vengeance, n'osant montrer de l'ambition. La correspondance m'apprit bien des choses: je dois dire cependant qu'elle ne compromettait point la reine. On lui conseillait de se mettre en avant; elle se retranchait dans ses devoirs, et si elle se permettait quelque chose, ce n'étaient que des plaintes. Pour ce qui est des autres personnages, ils se gênaient moins. Le duc de Lorraine sur-tout; il offrait sa petite armée et un million. Philippe d'Espagne promettait avec molesse; il stipulait des

conditions onéreuses à la France ; Charles IV, au contraire, offrait de lui céder ses états, pourvu que sa maison eût rang, après celle des princes du sang. Il ne mettait à ce magnifique cadeau d'autres conditions que la perte de Richelieu et la réhabilitation de la princesse Marguerite. Madame de Chevreuse écoutait des deux oreilles, transmettait à sa maîtresse, et préparait la jonction des puissances. Il fallait un chef ; elle indiqua successivement Chalais, Ornano, Buckingham. Mais Chalais était plus aimable qu'entreprenant ; Ornano était rude et peu adroit ; le brillant et courageux Buckingham eut convenu, s'il n'eut été étranger. Enfin elle s'était rabattu sur Gaston ; elle disait quelques mots dus à son titre, rien de sa personne, et semblait n'en parler qu'avec une sorte de dégoût. Mais l'animosité contre Richelieu étant la plus forte, au défaut d'un chef pour conduire la cabale, on se contentait d'un mannequin.

» Voilà ce que l'amour-propre ca-

chait à Monsieur, et voilà ce que je vis. Ses projets mal ébauchés firent éclore les miens. Il avait parlé de rétablir, en faveur de mon mari, la connétablie ; c'était moins une grace qu'une justice, puisque M. *D'Anville*, son père, en avait été revêtu, après *Anne de Montmorency*, son ayeul. La sur-intendance des ministères me paraissait une charge plutôt qu'un honneur, et un honneur encore plus qu'un pouvoir. Je voulus réunir tout cela. Je parcourus l'histoire de notre maison : en remontant à sa souche, bien au-delà de *Mathieu Ier*. qui vivait connétable sous *Louis-le-Jeune*, je crus entrevoir qu'elle avait possédé à titre de souveraineté la baronnie, d'où elle tire son nom. Je calculai sur son rétablissement avec titre de grand-duché, et un agrandissement proportionné à la nouvelle dignité. Ma belle-sœur *Charlotte*, dès 1609, avait épousé le prince de Condé ; un fils était né de ce mariage, il pouvait en naître une fille. Le mien, stérile jusqu'alors, pouvait

aussi m'enrichir d'un couple semblable, que ma prévoyance unissait déjà au premier. Il n'était rien à quoi deux puissantes maisons, ainsi alliées, ne pussent alors prétendre. Mes idées accessoires ne démentaient pas cette magnificence.

» Je courus étaler mon plan à M. le duc. Il le parcourut froidement; pour toute réponse, il m'alla chercher le tronçon d'une vieille épée, rongée par la rouille. Voilà, madame, me dit-il, le reste de l'épée du Connétable Anne; il en brisa la pointe à la journée de S.-Denys, le 10 novembre 1567; s'il eut voulu, cette épée l'eut fait roi. La mienne est moins puissante; mais le fut-elle plus, je ne la tirerai jamais contre mon souverain.

» Je communiquai cette réponse à Monsieur, qui en parut déconcerté. Cette pusillanimité, dans un homme qui voulait conquérir un royaume, me révolta. Je jurai, dès ce moment, qu'il serait peu dans la faction, où il voulait être beaucoup, et qu'il ne

serait rien après la conquête où il prétendait devenir tout.

» Cependant, je fis jouer tous les ressorts, pour émouvoir mon mari. J'avais soin de frapper ses sens, de tout ce qui pouvait l'exciter contre Richelieu. S'il ne s'agissait que de lui, me répondait-il, c'est peut-être un tyran ; mais ce tyran parle au nom d'un roi qui ne le dément pas. Conspirer contre le ministre, c'est attaquer le souverain, c'est ébranler la monarchie.

» Tant de retards, qui grossissaient la puissance du cardinal, augmentaient mon impatience et mes dépits. Je me contraignis cependant, et dissimulais. Gaston, qui avait adopté et fait adopter mes projets, me pressais vivement. J'étais à bout.

» Une femme, que j'avais mêlée dans cette affaire, vint me tirer d'embarras. Hélas! ce fut pour y plonger le duc! Elle me conseilla de réveiller son apathie par une ruse; je ne prévis qu'un heureux dénouement, et suivis le conseil.

» Durant trois jours consécutifs, un homme masqué remit à mon époux un paquet cacheté, dans lequel se trouvait le détail d'une trame ourdie contre le roi et les seigneurs de son parti ; trame, à la tête de laquelle on nommait le ministre, monarque de fait, disait-on, et qui le deviendra infailliblement par la médiation de l'Angleterre, où il a des intelligences. Parmi les seigneurs proscrits, comme partisans du roi, on désignait le gouverneur du Languedoc. Il ne me parla pas de ce message, mais je le vis rêveur.

» Quinze jours se passèrent, sans qu'il entendit parler de rien. Il reçut alors une lettre d'un de ses amis de Paris, écrite dans le sens de l'avertissement. Je sus qu'il avait brûlé cette missive, et qu'il s'était enfermé longtems dans son cabinet, d'où il était sorti avec une tristesse dissimulée vainement.

» Les avertissemens se renouvellèrent. Il trouva un jour sur sa table, une gazette anglaise, où le même

projet se lisait sommairement indiqué. Le lendemain, madame de Chevreuse m'ayant envoyé une lettre ostensible, toujours sur le même texte, je la lui montrai, en feignant beaucoup d'allarmes. Gaston, qui arriva avec plusieurs dépêches, à-peu-près semblables, commença à lui communiquer un peu de terreur.

» Rendons justice à sa belle ame cependant; il ne l'éprouvait point à l'aspect de ses propres dangers; ceux du roi seuls, avait droit de la lui inspirer.

» Monsieur, que son séjour à Toulou e, instruisait de plus en plus, et des grandes qualités du duc, et de son influence sur l'esprit géneral; Monsieur prit sur lui de le remuer plus fortement encore, et de le pousser à une décision.

» Au milieu de la nuit, des cris d'allarmes, qui vinrent troubler notre sommeil, nous instruisirent d'un attentat commis sur la personne du roi. Des ordres ministériels, arrivés en même tems, enjoignaient aux gou-

verneurs et commandans des provinces, de tenir prêtes les troupes qui étaient à leur disposition. En moins de rien, Toulouse fut en armes; le nom de Richelieu, circulant de rang en rang, devint l'objet des exécrations publiques.

» M. de Montmorency hésitait encore à se déclarer; mais Gaston triompha de ses incertitudes, en se nommant à la tête du manifeste qui fut promulgué. Il n'y était question que de venger l'autorité royale, dégradée par un usurpateur.

» L'armée de M. de Montmorency, formée en un clin d'œil, se grossit d'un renfort de troupes espagnoles. Leur présence inquiéta mon époux; mais il fut tranquillisé, par l'assurance que lui donnèrent les chefs, envoyés seulement, disaient-ils, pour secourir la reine de France, tante de leur maitre.

» Cependant le cardinal, attentif aux mouvemens de monsieur, ne tarda pas à se convaincre, qu'il y avait engagé un grand capitaine, dans

la personne du duc. Il crut devoir lui opposer des forces redoutables et des généraux de renom. Le maréchal *de la Force*, d'abord, puis M. *de Schomberg* , se montrèrent aux confins du Languedoc, et s'avancèrent jusques sous Castelnaudary.

» Tout notre parti nagea alors dans la joie. Gaston , dans son imprévoyance accoutumée, dévorait les succès de l'avenir, sans songer aux périls présens. Quant à moi, j'avais confiance aux uns , mais sans me dissimuler les autres. M. de Montmorency, qu'enflammait le tumulte de son camp, voyait peut-être avec contentement, des troubles qui donneraient un plus beau lustre à sa valeur.

» Les commencemens de la campagne se passèrent en escarmouches, où les deux partis eurent tour-à-tour des revers et des succès. Si le commandement eut été aux mains du seul Schomberg, honnête homme et général expérimenté , son dessein ayant été de nous énerver ainsi, il eut fini par nous vaincre, puisqu'il

aurait pu nous opposer continuellement des troupes fraîches; mais cette marche lente, ne convenait ni au prompt despotisme du cardinal, ni à la pétulance de la Force, l'autre chef. Elle déplaisait beaucoup aussi à mon époux, qui la sentait indigne de son ardeur et de ses talens. En conséquence, on fut bientôt d'accord sur la nécessité d'une affaire générale.

» La veille de ce jour, qui devait nous être si funeste, le maréchal de Schomberg fit demander un sauf-conduit pour un officier parlementaire, qu'il avait dessein de nous envoyer. Dans la soirée, on conduisit à mon mari ce militaire, porteur de plusieurs missives. Il y en avait une pour Monsieur, une autre pour monsieur le duc, une troisième pour moi; la quatrième était adressée au corps municipal de Toulouse, et aux chefs civils du Languedoc. »

» M. de Schomberg, au nom du roi, et par les ordres de M. le cardinal, offrait à Gaston son retour en France, sans autre condition que

son mariage avec la duchesse de Montpensier ; à M. de Montmorency, son pardon pur et simple, et aux autorités civiles, amnistie générale et oubli du passé, si elles voulaient se soumettre. Dans le cas contraire, ils étaient menacés de l'indignation royale et des vengeances les plus éclatantes.

» Les Capitouls appelés au conseil de guerre penchaient pour la soumission ; le frère de Louis XIII s'emporta en invectives contre eux, contre le cardinal, contre M. de Schomberg et contre ses dépêches ; il témoigna pour celle qui lui avait été transmise son mépris par un geste ignominieux. M. le duc partagea cet avis, mais avec plus de dignité et moins d'emportement. On ose prononcer les mots de clémence et de pardon, dit-il, lorsque, dans toute autre circonstance et sous un gouvernement plus juste, nous mériterions peut-être plus que des éloges ! justifions par la victoire une cause déjà justifiée par la raison : après, nous verrons à accor-

der ce qu'on nous offre avec tant de libéralité.

» Contre les règles ordinaires, peu respectées dans ces instans d'allarmes, j'avais été admise dans le conseil. Au grand étonnement de tous ceux qui le composaient, je me déclarai pour l'opinion des Capitouls, contre celle de Gaston et de mon mari. Je parlai en faveur de la soumission; et soit que mes raisonnemens eussent paru assez puissans, soit qu'une réunion d'hommes se laisse facilement entraîner par une femme qui affecte les sentimens de leur sexe, je vis le moment où tous ceux de l'assemblée se réunissaient pour moi. Monsieur, qui la présidait, comprit le danger et la rompit. On renvoya le parlementaire avec une réponse peu satisfaisante, et la demande formelle de ne rien changer à ce qui était décidé touchant la bataille.

» Une telle contradiction dans ma conduite, qui en suppose une semblable dans mon caractère, paraît vous surprendre, messieurs. Qu'est deve-

nue, pensez-vous, cette femme superbe et ambitieuse, qui ne trouvait aucune élévation supérieure à ses desseins, aucune puissance au-dessus de ses désirs, aucun obstacle effrayant pour son courage? Gaston et mon mari conçûrent de moi ces idées, car au moment où j'entrais chez ce dernier, pour lui expliquer ma conduite, il me prévint par des reproches. C'est en partie afin de vous complaire, me dit-il, que vous m'avez engagé dans cette guerre, à laquelle on commence à donner le nom de rebellion; et au moment de la légitimer par des victoires, vous voulez en recevoir la honte par une lâche soumission! Il est trop tard, madame; le sort en est jeté. J'ai hésité long-tems, long-tems j'ai délibéré avec moi-même, et si j'en eusse écouté mes pressentimens, je serais encore endormi dans la sécurité. Je n'ai pu résister à vos sollicitations, aux demandes réitérées du prince, aux suggessions dont on m'a environné: et j'appelle ainsi les moyens

dont on s'est servi pour me séduire; car il est aujourd'hui prouvé que l'attentat par lequel on m'allarma sur les jours du roi, ne fut qu'une ruse. N'importe. Le fracas des armes a donné à mes sens une commotion qui ne peut s'arrêter que par les horreurs d'une bataille et dans l'effusion du sang. J'en suis venu au point de ne plus considérer la cause qui aiguise mon épée, mais le plaisir que j'ai toujours trouvé à la rassasier de carnage. Je cours donc tenter le destin. Sont-ce des lauriers qui ombrageront ma tête victorieuse? Sont-ce des cyprès qui couvriront ma tête rebelle? C'est ce que l'événement de demain décidera. Oui, madame, tout est résolu : je monte demain sur un char de triomphe, ou à l'échafaud.

» Pour toute réponse à ce discours de mon mari, je lui présentai la lettre que M. de Schomberg m'avait écrite. Je vais, messieurs, vous en donner lecture :

« Madame la maréchale, s'il ne » m'est pas permis, comme sujet du

» roi et comme général de ses ar-
» mées, d'approuver la révolte à la
» tête de laquelle se déclare M. le
» maréchal de Montmorency; comme
» patriote et soldat je ne puis qu'ap-
» plaudir à son héroïsme et à son
» courage. Mais, madame la maré-
» chale, ces hautes qualités qui sou-
» tiennent quelquefois les rebellions
» aux yeux de la bravoure; qui,
» quelquefois aussi les justifient au-
» près de la multitude, ne peuvent,
» en aucun cas, les légitimer au ju-
» gement de la raison. Combattre son
» roi, tout en feignant de prendre
» sa querelle, est à-la-fois un grand
» crime et un grand malheur. Un
» grand crime de la part de celui qui
» promène l'étendart de la sédition,
» ou qui porte l'épée du commande-
» ment; un grand malheur pour la
» foule égarée qui s'y range. De ces
» brigues coupables qui colorent sou-
» vent l'ambition du beau prétexte
» du bien public, naissent les guerres
» intestines où l'on voit les citoyens
» s'entregorger. Je conviens qu'il est

» des circonstances où l'on croit de-
» voir à l'Etat de le défendre, dût-
» on montrer l'apparence et être ac-
» cusé de s'armer contre lui. Mais,
» madame la maréchale, ces circons-
» tances extraordinaires, outre qu'on
» les démêle bien difficilement, sont
» si délicates et si épineuses, que
» le jugement des motifs qui y peut
» donner lieu, ne doit point être ré-
» servé aux particuliers. Qui nous
» assurera, en effet, que l'acte du gou-
» vernement, que nous regardons
» comme tyrannique, parce qu'il
» blesse nos intérêts ou notre opi-
» nion, ne soit au contraire celui
» d'une justice conservatrice? Pour
» en décider, il faudrait avoir percé
» les voiles mystérieux qui enve-
» loppent le cabinet des rois; il se-
» rait nécessaire de comparer les be-
» soins aux moyens, de rappeler les
» occurences passées, de ne pas ou-
» blier les présentes, et de prévoir
» celles de l'avenir. Des yeux privés
» ne peuvent pénétrer si avant; et
» quand ils le pourraient, et qu'après

» l'avoir fait avec autant de calme
» que d'impartialité, ils reconnaî-
» traient dans les dépositaires de l'au-
» torité, je ne dis pas seulement des
» erreurs, inséparables de la multi-
» plicité de leurs attributs, mais des
» crimes, je pense, madame la ma-
» réchale, qu'il vaudrait mieux en-
» core les pardonner, dût-on en souf-
» frir, que de s'agiter pour les pu-
» nir. Non pas que je sois stupide et
» servile au point d'adorer comme
» sacrés les abus, pourvu qu'ils éma-
» nent du sceptre; mais parce que
» l'inflexibilité du despotisme, qui
» n'écrase que quelques têtes, me
» paraît de beaucoup préférable aux
» frénésies des guerres civiles, qui
» n'exalte celles de la multitude que
» pour les sacrifier. Pardonnez-moi,
» madame la maréchale, de retracer
» des principes que vos lumières vous
» rendent plus familières qu'à moi;
» il n'appartient pas à un soldat,
» nourri dans les camps, de trancher
» du politique, en parlant à celle qui,
» dans le besoin, réunirait les con-

» naissances que cet état exige, au cou-
» rage que mon métier commande ;
» mais que mon zèle excuse mon
» indiscrétion.

» Je ne crois pas cependant, ma-
» dame la maréchale, qu'il me suf-
» fise, pour me la faire pardonner,
» d'arguer de ce motif. Il en est un
» autre plus puissant, et qui fait spé-
» cialement l'objet de la lettre que
» j'ai l'honneur de vous écrire. C'est
» l'ordre exprès et formel du roi.
» J'ai toujours estimé, et j'aime en-
» core M. de Montmorency, m'a dit
» ce prince, en me donnant mon au-
» dience de congé ; il me serait très-
» désagréable de trouver un rebelle,
» dans celui que je considère comme
» un ami. Mais s'il avait cessé de l'ê-
» tre, je cesserais de le chérir, et je de-
» viendrais sévère pour qui serait de-
» venu ingrat. Voilà, madame la ma-
» réchale, les propres paroles de Sa
» Majesté. Elle y ajouta l'ordre de
» m'entendre pour le surplus, avec
» M. de Richelieu.

» Son Eminence m'ouvrit son cœur

» tout entier, et me fit part de ses
» intentions sans réserve. Je termi-
» nerai, madame la maréchale, cette
» lettre déjà trop longue, en vous les
» exposant fidèlement.

« M. de Montmorency se perd,
» me dit le ministre; il est, sans le
» vouloir ni le savoir, le jouet d'un
» intrigant sans adresse, et d'un ca-
» baleur sans courage. Il faut qu'il
» sache que Monsieur, après l'avoir
» placé au feu, lâchera le pied, quand
» il sera question d'essuyer la bordée.
» Ce prince a été compromis dans
» toutes les affaires, depuis mon ad-
» ministration; de toutes, il a su se
» tirer en s'humiliant. Il est certain
» aussi, qu'il ne vaut pas la peine
» d'être sacrifié. Mais M. de Mont-
» morency serait une victime d'un
» tout autre prix; j'aurais regret à
» l'immoler, et pourtant je ne pour-
» rais m'en défendre. L'impunité se-
» rait d'une conséquence trop dange-
» reuse. On assure que la maréchale
» son épouse a tout crédit sur lui. Je
» vous permets de la voir. Est-ce

» un accroissement de fortune qu'elle
» demande ? Elle peut se reposer sur
» la munificence du roi et sur ma
» promesse. Sont-ce des honneurs et
» des dignités? Le cordon bleu attend
» son mari ; on lui réserve à elle-
» même la place de première dame
» d'honneur de la reine. Enfin s'il
» ne faut qu'un commandement en
» chef au duc, il peut s'en regarder
» déjà comme possesseur. Puissai-je,
» à ce prix, épargner le sang fran-
» çais! Mais si l'on continue à me dé-
» daigner, il coulera ; je vous en
» engage ma parole. »

» Daignez, madame la maréchale,
» peser chacune des expressions de
» M. le cardinal ; de quelque côté
» que vous les envisagiez, elles con-
» tiennent votre destinée, en la re-
» mettant en vos mains. Assurez
» votre bonheur, madame la maré-
» chale, assurez celui de M. le duc;
» j'ose vous en conjurer. Souffrez, en
» vous observant que la disposition
» des choses est telle, que votre gloire
» est attachée à votre félicité, et que

» le malheur serait la suite du crime;
» souffrez que j'ajoute aux vues pa-
» ternelles du gouvernement, mes
» vœux, mes exhortations, mes
» prières. Oui, madame la maréchale,
» le plus beau jour de ma vie sera le
» jour où j'aurai pu embrasser celui
» qui me force à le traiter en ennemi;
» et je croirai avoir triomphé, si je
» n'ai point combattu. »

» Voilà, M. le baron, reprit madame de Montmorency, voilà ce qui explique mon changement; vous voyez qu'il était plus apparent que réel; car pourquoi avais-je desiré qu'on s'armât? Pour parvenir au but, qu'on allait atteindre, en ne s'armant point. Mais M. le duc, incapable de se laisser prendre à des appâts qu'il regardait comme vils, me reprocha mon ambition en termes peu ménagés. En un mot, il aspirait à la gloire, et j'aspirais aux honneurs; nous ne nous entendions plus. Quant à Gaston, enivré de ses triomphes futurs, il fortifiait le fracas de ses fanfaronnades par ses menaces vindi-

catives. Telle était la situation respective des esprits, lorsqu'on se disposa à livrer la bataille.

» Je n'en vis les apprêts qu'en frémissant; pour la première fois, je jetai mes regards en arrière et dans l'avenir. Je ne pus me dissimuler ce que ma conscience me contraignait d'entendre : que déjà rebelle contre mon légitime souverain, et traître envers mon époux, j'allais peut-être devenir l'auteur de sa perte. Ces funestes pensées excitaient dans moi, des mouvemens de crainte et d'horreur. Ah! que dès ce moment, je payai cher les rêves de mon orgueil! Les serpens du remords s'étaient glissés dans mon cœur, éveillés par l'effroi; je sentais des déchiremens intestins, qu'aucune image ne peut peindre, que nul terme ne peut exprimer. Ce fut alors que je regrettai la simplicité de ces ames champêtres, dont toute l'ambition est bornée à la jouissance d'un ruban nouveau, ou d'un chapeau de fleurs. Chez moi, les feux dont je brûlais pour la possession d'une couronne,

semblaient s'être changés en tourmens d'enfer ; et par un juste châtiment de la providence, je souffrais la peine du crime, avant d'en avoir recueilli le fruit.

» Le matin de ce jour qui allait décider à-la-fois si le maréchal était le vengeur de l'état, ou son meurtrier, et si je serais de toutes les femmes la plus heureuse ou la plus criminelle, *Soudeilhe*, capitaine des gardes de M. de Montmorency, se jeta à ses pieds, qu'il baigna de larmes, et lui représenta avec des couleurs si vives, le tort et les dangers de son entreprise, que mon époux parut ébranlé. Marchant à grands pas, et s'arrêtant tout-à-coup, levant au ciel des yeux, où se peignaient la douleur et les regrets, poussant de longs soupirs, et pressant son front entre ses mains ; il offrait l'image de l'incertitude inquiète et de l'effroi. Avec la connaissance que j'avais de son cœur, il ne me fut pas difficile d'en deviner les mouvemens. Je voulus profiter de l'irrésolution, où l'avait jeté l'entretien de Sou-

deilhe, pour la terminer en faveur de mes nouveaux sentimens. Et tout me porte à croire que j'y aurais réussi, sans l'arrivée de l'évêque d'Alby, le plus zélé partisan de l'opinion contraire. Ce prélat, informé par le duc même, des combats auxquels le livrait l'approche de la décision, fit bientôt cesser l'alternative, et pencher la balance de son côté. Créature de la reine-mere, protégé par sa belle-fille, et de plus, ennemi personnel du cardinal, à qui il ne pouvait pardonner d'avoir porté atteinte aux priviléges de la province, dont il était le premier pasteur, et de la maison qu'il illustrait par son savoir et sa dignité, M. d'Elbêne avait tous les motifs pour souhaiter, pour hâter le triomphe d'un parti, qui assurerait le sien propre. Son éloquence naturelle, soutenue par l'orgueil, et réchauffée par l'intérêt, lui inspira les raisonnemens les plus capables de décider le duc. Il ne manqua pas de lui exagérer tous les sujets de plainte qu'ils avaient contre le gouvernement du cardinal,

Je ne veux pas, au reste, ajouta M. d'Alby, que vous vous imaginiez qu'en cette occasion, je plaide ma propre cause. Non, monsieur, c'est celle de l'état, de la province et la vôtre. Je ne vous retracerai point les malheurs de l'un et les pertes de l'autre; ils ne sont que trop présens à nos esprits, et l'on ne demande pas où sont des plaies qui saignent encore. Mais, avec un héros tel que vous, dont les modestes efforts tendent sans cesse à cacher ce qui gonflerait l'orgueil de tant d'autres, il n'est pas inutile de rappeler certains traits qui lui sont personnels. Avez-vous oublié qu'à l'époque, où, après avoir remporté la victoire, qui assura aux armes de Louis XIII la conquête de la Savoie, vous signâtes le traité de Suze; avez-vous oublié que vous fûtes le jouet du ministre, qui vous avait, pour ainsi dire, affriandé anx périls, par l'appât de la charge de grand-amiral? Au prix de votre sang, vous aviez cueilli les lauriers; M. de Richelieu s'en forma une couronne, et

il se fit créer chef de la marine. Faut-il vous retracer l'histoire du duel de votre cousin Boutteville, et la partialité cruelle, avec laquelle l'impitoyable cardinal envoya au supplice un jeune héros, tandis que, pour des faits semblables, ou bien plus graves, il accordait des graces multipliées? Dans les dernières affaires avec les protestans, parce qu'après les avoir défaits en brave, vous les avez ménagés en homme, on a rendu suspecte votre fidélité. Des calomnies, conçues avec noirceur, semées avec méchanceté; des lettres injurieuses même, ont tenté d'établir l'idée qu'il existait entre la reine et vous, un commerce pour le moins répréhensible. Pour vous engager à grossir le cortège du cardinal, et comme pour embellir son passage triomphal des Alpes, on vous a leurré de la charge de maréchal-général. Enfin, il n'est point de ruses, de subterfuges, ni d'intrigues qu'on n'ait employé pour anéantir le traité qui rétablissait le Languedoc dans ses droits. Prenez-y

bien garde : vous êtes trop grand, trop puissant, trop généralement estimé, pour n'avoir pas excité l'envie et la haine d'un ministre qui ne veut en France que des esclaves. Votre perte est jurée dans son esprit, soyez-en certain. Le seul moyen qui vous reste pour vous en garantir, est de précipiter la sienne, et cette journée en offre la voie à votre valeur. Soutenez, illustrez plus encore, s'il est possible, le grand nom de Montmorency. Vos ancêtres sauvèrent tant de fois l'état, que cette action, toute héroïque qu'elle soit, n'a pour vous rien que d'ordinaire. Mais ce qui peut flatter votre magnanimité, sur-tout ce qui n'est point indigne d'un cœur sensible, c'est d'arracher à la proscription une grande reine, la veuve de votre bienfaiteur, la tante de votre épouse, la mère de votre roi ; à la tyrannie votre roi lui-même ; à l'avilissement une autre souveraine aussi aimable qu'infortunée ; à l'exil et aux entreprises des Espagnols, l'héritier de la couronne, et cette cour fugi-

tive, que les persécutions entraînent sur ses pas. Dédaignerez-vous ce beau destin, et lui préférerez-vous, avec la ruine de l'état, celle de vos amis, de votre famille, de votre maison, et leur déshonneur éternel?

» Ce discours, que je ne vous rapporte en entier, continua la maréchale, que pour vous donner une idée vive et nette de la situation des choses, et pour vous prouver, que peut-être tous les torts ne me doivent pas être imputés ; ce discours affermit dans sa résolution de combattre M. de Montmorency, que la lettre du maréchal de Schomberg, la démarche de Soudeilhe, et mes larmes avaient fortement ébranlé. A la suite de cette conversation, nous nous séparâmes. Hélas! il courut à la gloire et à sa perte! J'allai renfermer au fond de mon palais, mes terreurs et mes regrets.

» L'armée de Monsieur joignit celle du maréchal de Schomberg sur les bords de la petite rivière de Fresquel. La première, de beaucoup inférieure

à l'autre, avait sur elle l'avantage d'être l'élite des troupes royales. Au lieu de disputer un pont qu'occupait la gauche des nôtres, commandée par le comte de Moret, fils légitimé d'Henri IV ; elle parvint à la tourner, au moyen d'un gué, et à lui couper les derrières. Ce fut alors que ce jeune prince entraîna l'action.

» Vous en connaissez les details, dont la nature d'ailleurs conviennent mal à mon sexe et à ma situation. Je me bornerai à quelques-uns de ceux qui regardent mon malheureux époux.

» Au bruit de la mousquetterie, il ne put contenir son ardeur. Allons, M. de Rieux, mon bon ami, dit-il à ce gentilhomme qui combattait à ses côtés, donnons hardiment. Ah! monsieur, s'écria le comte, que l'âge rendait plus lourd et plus circonspect, sans pourtant le rendre moins valeureux ; je vous suivrai par-tout ; je mourrai à vos pieds. A ces mots, le maréchal s'avance à la tête d'un escadron jusques sur le bord d'un large fossé. Avant de le franchir, il essuya

une si terrible décharge de mousquetterie, que son escadron fut renversé et dissipé. Cependant, excité par l'espérance d'être soutenu de toute l'armée, et d'ouvrir, par sa valeur, le chemin de la victoire, il saute le fossé. A l'instant il essuye une nouvelle décharge qui fait tomber le comte de Rieux mort à ses pieds: lui-même est blessé. C'est alors qu'emporté par la colère et le courage, il s'élance au milieu des escadrons ennemis, sans daigner voir s'il est suivi. Du même essor, il rompit six rangs et tua des hommes au septième; mais affaibli par le sang qu'il perdait d'un grand nombre de coups reçus dans cette mêlée, et ne se voyant soutenu par personne, il pique son cheval pour joindre les siens par un autre chemin: il les atteignait presque, quand il tombe embarrassé sous son cheval expirant. On dit que plusieurs de l'armée royale l'ayant vu, ils feignirent de ne le pas remarquer, afin de donner aux siens le tems et la facilité de venir à son secours.

» Mais le ciel en avait ordonné autrement. Aux cris réitérés du duc, un capitaine des gardes, Saint-Preuil, accourut. M. de Montmorency qui, dans cet instant suprême, voyait la gloire du monde s'éclipser pour lui, n'ouvrit la bouche que pour demander qu'on lui applanit le chemin de la gloire céleste. Il fut transporté à Castelnaudary par les ordres du marquis de Brézé.

Ah! messieurs! quel spectacle à-la-fois pitoyable et terrible que l'entrée du maréchal à Castelnaudary! Quel changement en quelques heures! Qu'est devenu ce héros, tout brillant de jeunesse, de vigueur et de beauté? Il volait, d'une main assurée, moissonner des palmes; et le voilà couché sur un lit de cyprès! Une échelle grossière lui sert de char triomphal; quelques bottes de paille soutiennent ce corps criblé de blessures; il marque d'une trace sanglante la route qui, du champ de bataille, le conduit dans la captivité. Les flots tumultueux d'une foule éplorée, se pressent au-

tour de ce cortège sinistre. Des cris de désespoir se font entendre à l'aspect de ce grand homme étendu sur son lit funèbre. Quoiqu'environné des ombres de la mort, c'est de lui qu'on attend des ordres. D'un regard, au lieu de paroles, il peut armer, en sa faveur, cette multitude qui l'adore et qui frémit: elle aspire à arracher aux satellites du tyran une si belle proie; et, par un prodige inoui, le vaincu, du fond de son grabat, commande à ses maîtres et fait trembler ses vainqueurs.

» Dix-sept blessures sillonnaient le corps de Montmorency. A peine eurent-elles reçu le premier appareil, que M. de Schomberg, intimidé par des clameurs qui menaçaient de dégénérer en sédition, ordonna que le maréchal fut transféré au donjon de Leytoure, en Gascogne. Lui-même commanda l'escorte, qui eut besoin des ténèbres pour dérober au peuple un coupable trop chéri. Un coupable? dois-je prononcer ce nom? Ah! ce fut moins son entreprise qui le lui

mérita, que l'amour public dont il était l'objet. Montmorency dans les fers remuait l'Europe ; ses malheurs agitaient les souverains ; son nom soulevait des armées : Richelieu, sur le trône, en faisant de tout citoyen un esclave, en avait fait un ennemi. Les témoignages de la douleur universelle consolaient la prison de mon époux ; les cris de la haine commune allaient effrayer le ministre jusques dans son cabinet : comment eut-il pu être indulgent ; seulement, comment eut-il daigné être juste? ....

» Au milieu de ces revers sans exemple, il vous paraîtra sans doute extraordinaire que je n'aie point éprouvé une douleur sans mesure. Loin delà, revenue du premier étourdissement que produit une telle chûte, mes pensées prirent une direction tout-à-fait nouvelle. J'eus le courage d'envisager notre malheur sous tous ses aspects, moins pour m'accoutumer à ce qu'il avait d'affreux, que pour découvrir quelques voies à le rendre supportable. La soif des grandeurs

qui avait amené ce fatal résultat ; s'éteignit tout-à-coup dans mon ame. Je réunis toutes mes affections dans un sentiment plus louable et plus tendre. Je formai le projet d'arracher au supplice qui le menaçait, un époux que j'y avais en quelque sorte poussé. Il me restait une puissante ressource dans la personne et la qualité de Monsieur ; je croyais même pouvoir fonder quelqu'espoir sur sa reconnaissance et sa générosité : mais j'honorais beaucoup trop ce prince, que le pressentiment du succès avait enflé d'une vaine jactance, et â qui la défaite venait de rendre toute sa pusillanimité. Après la journée de Castelnaudary, où, au lieu de seconder le comte de Moret et M. de Montmorency, il s'était contenté d'observer leurs manœuvres, je le rencontrai qui fuyait, accompagné de quelques lâches, protégés par son nom. Gaston m'accueillit en ricannant, selon son usage, et voulut tourner en plaisanterie ce qui s'était passé : mais avec l'indignation d'une femme à laquelle

son ineptie avait enlevé un époux : Monseigneur, lui dis-je, il n'est plus tems de rire, ni de projeter. Si vous étiez victorieux, l'adulation qui suit la fortune vous attribuerait la gloire de l'avoir fixée ; vaincu, il vous faut entendre la dure vérité. Vos intrigues, mon ambition, ont armé Montmorency ; l'irrésolution de votre caractère l'a jeté sur le penchant de sa perte ; et pour l'y précipiter, vous fuyez. Ainsi va se briser l'instrument de l'entreprise, tandis que son auteur échappe à tous les dangers ! Ainsi le courage trahit et la lâcheté protège ! Que votre Altesse pardonne à une épouse désolée ; mais ce n'était pas en les abandonnant, que le roi, votre auguste père, payait ses défenseurs et récompensait ses amis ! — Tout est perdu, répondit le duc d'Orléans ; que voulez-vous que je fasse ? — La colère du roi, l'audace de son ministre s'arrêteront près de vous. Nul doute qu'on propose des arrangemens à Monsieur : je lui demande, j'attends de sa justice qu'il n'en accepte au-

cuns qui n'aient pour base la grace du maréchal. — Non-seulement sa grace, s'écria Gaston ; car enfin il lui serait humiliant de la recevoir, à ce titre, d'un Richelieu; mais une bonne et franche justice qui le rétablisse dans ses biens et ses honneurs. — J'en demandais beaucoup moins, aussi je quittai le frère du roi dans la crainte que m'ayant trop promis, il ne put me rien tenir. Et afin de me ménager d'autres moyens de salut, j'écrivis au prince de Condé, beau-frère de M. le duc, à la princesse, sa sœur; au duc et à la duchesse d'Angoulême, au comte d'Alais, à la duchesse de Vantadour, et à tous ceux que les liens du sang, de l'amitié, ou de la gratitude unissaient à mon infortuné époux.

Cependant, avant de quitter Lyon, où l'avait appelé le combat de Castelnaudary, Louis XIII voulut connaître l'opinion de son ministre touchant l'affaire du maréchal. Il enjoignit à M. de Richelieu de s'expliquer à ce sujet sans détour. Le cardinal, dissi-

mulant d'abord, feignit d'être vivement affecté du malheur d'un homme à qui l'état et la famille royale devaient tant. Il le plaignit avec une effusion de cœur, qui ne pouvait abuser que le roi ; on dit même qu'il porta la fausseté jusqu'à répandre des larmes. Puis, comme si l'intérêt public le contraignait de repousser ces témoignages de sensibilité, il prit le visage et le discours d'un juge, que la politique condamne à se montrer sévère, pendant que son cœur l'invite à être indulgent. Selon lui, la tranquillité du royaume, l'autorité du souverain, l'action des lois seraient compromises, si l'on récompensait par l'impunité la révolte de M. de Montmorency ; presque toujours les châtimens réprimaient, même anéantissaient les délits, tandis que la clémence les enhardissait ; l'illustration d'une longue suite d'ayeux, loin de servir de garantie contre les attentats commis par leurs descendans, devait être à-la-fois le gage de leur récompense, si, par une conduite sans

reproche ils ajoutaient à cette antique renommée, et celui de leur punition, s'ils la diminuaient par leurs fautes. Enfin, ajouta le ministre, avec ce ton artificieux qui subjuguait toujours Louis XIII; ce n'est point par l'événement que l'homme d'état juge les choses. Si M. de Montmorency, au lieu d'être défait à Castelnaudary, en fut sorti vainqueur, où en serait votre Majesté? Je ne veux rien voir au-delà de la vraisemblance; mais est-il contre toute probabilité, qu'il ne se fût point arrêté dans le chemin de la victoire, et qu'il n'eût pas tourné à son profit et contre l'état les avantages qu'il semblait desirer de lui consacrer?

» Ayant ainsi préparé l'esprit du monarque, Richelieu l'invita à ne pas s'en rapporter à un seul sentiment, dans une occasion de cette importance, et demanda qu'un conseil fut convoqué. Lous XIII l'ordonna; mais la décision du ministre était prise, et cette formalité, en fesant éclater son influence sur son maître, mani-

festa de plus en plus, la scandaleuse faiblesse de celui-ci.

» Deux circonstances rendirent ce conseil à jamais mémorable. Car, sans parler de son objet, on y vit, avec admiration, un seigneur, depuis longtems ennemi de notre maison, prendre avec chaleur la défense du maréchal, et forcer le cardinal ministre, qui jusques là s'était tenu sur la réserve, de donner à son animosité, l'essor le plus fougueux.

» A l'ouverture de la séance, ce prélat en exposa l'objet avec beaucoup d'impartialité et de modération. Il commença par s'étendre sur le mérite personnel du prisonnier, et sur celui que fesait réfléchir sur lui la naissance, la valeur, les services et les dignités de ses ayeux. Il le plaignit ensuite, d'avoir cessé de les honorer, en s'armant contre son souverain; et, comparant le maréchal avec le connétable son père, il fit remarquer, avec une maligne dextérité, la différence, ou plutôt l'opposition qui existait entre ces deux personnages. Ce

fut en partie à la bravoure et aux efforts de l'un, que le roi Henri IV dût la conquête et le maintien de son royaume, ajouta M. de Richelieu, il n'a pas tenu à l'autre de le faire perdre au fils de ce grand monarque. Cependant, l'esprit de sagesse et de justice qui anime Sa Majesté, ne lui permettra pas d'oublier que M. de Montmorency a souvent soutenu l'état, du même bras qu'il vient de l'attaquer; et si, dans ce capitaine, il lui est difficile de ne pas voir un rebelle, il lui sera plus impossible encore de n'y point admirer un héros. Je m'autorise des discours de M. le cardinal, dit alors M. du Châtelet, moins pour réclamer la justice du roi, que pour implorer sa clémence. Oui, sire, M. de Montmorency est coupable; et de quelque prétexte qu'on veuille colorer sa rebellion, je le tiendrais pour perdu, s'il n'avait pas un appui dans le cœur de Votre Majesté. Ce ne sont point, encore une fois, les lois que je sollicite, puisqu'elles le condamnent; c'est tout ensemble votre gloire,

la satisfaction de vos sujets, l'intérêt même de votre amitié. Jusques alors, sire, votre équité, qu'aucune considération n'a fait fléchir, vous a mérité le surnom de *Juste* ; souvent, pour le justifier, vous avez fait violence à votre cœur. Voulez-vous obtenir celui de *Clément*, qui laisse après soi de plus douces jouissances ? Pardonnez à M. de Montmorency. Je ne chercherai point à surprendre Votre Majesté, en la suppliant, de moins considérer l'acte de sa révolte, que les motifs qui l'y ont engagé. Je ne lui représenterai point qu'il s'agissait, dans le sens du prisonnier, de restituer à la reine, votre auguste mère, et au frère unique de Votre Majesté, leur liberté et leur bonheur : non, sire, je veux que vous regardiez M. de Montmorency, comme tout aussi coupable qu'il le paraît ; mais plus son crime est noir, plus son ingratitude éclate, plus aussi éclatera votre clémence. Qu'il vous ait gagné des batailles, je ne veux pas le savoir, il en a perdu une contre Votre

Majesté ; que ses services aient arraché le Languedoc aux protestans, je dois l'ignorer ; il a failli peut-être le soustraire à votre obéissance ! Est-il d'attentat plus injurieux ; mais aussi est-il d'occasion où puisse mieux se manifester la puissance d'un grand roi ? Non pas cette puissance, qui consiste à foudroyer ses ennemis, mais cette vertu sublime, qui paie leur haine par l'amitié. Auguste, maître du monde, n'avait qu'à dire un mot, pour joindre à toutes ses proscriptions, celle plus juste du conspirateur Cinna : Auguste, assez grand pour dédaigner les horribles plaisirs de la vengeance, le fut assez encore pour leur préférer les délices du pardon. Ne craignez pas de l'imiter, sire, puisqu'un autre Cinna se présente ; et donnez à l'Europe, qui vous contemple, le beau spectacle d'un roi, maître de ses ressentimens, comme il l'est de toute la France !

» Cette harangue, dont on ne m'a rapporté que les principaux traits, fit sur Louis XIII, une impression si

vive, que le cardinal en pâlit. Un des membres du conseil voulut en profiter, pour achever d'émouvoir le Monarque. Il ajouta à ce qu'avait dit M. du Châtelet, que le Maréchal n'était pas plus coupable, et possédait bien plus de droits aux grâces, que tant d'autres; que, depuis l'avènement de Sa Majesté, les protestans avaient pris les armes trois fois; que, dans les guerres qu'ils avaient suscitées, il était mort plus de cent mille citoyens, et qu'on y avait dépensé plus de deux cents millions; que, dans les derniers tems, cette secte, liguée avec l'Angleterre, l'Espagne et la Savoie, avait formé le projet de démembrer la France, et d'ériger en république plusieurs provinces méridionales. Cependant, ajouta ce membre, les chefs du protestantisme, par-tout coupables, sont par-tout récompensés. On élève les uns à de grands honneurs; on comble les autres de largesses; tous reçoivent l'impunité, fruit apparemment de la

vive, que le cardinal en pâlit. Un des membres du conseil voulut en profiter, pour achever d'émouvoir le Monarque. Il ajouta à ce qu'avait dit M. du Châtelet, que le Maréchal n'était pas plus coupable, et possédait bien plus de droits aux grâces, que tant d'autres; que, depuis l'avènement de Sa Majesté, les protestans avaient pris les armes trois fois; que, dans les guerres qu'ils avaient suscitées, il était mort plus de cent mille citoyens, et qu'on y avait dépensé plus de deux cents millions; que, dans les derniers tems, cette secte, liguée avec l'Angleterre, l'Espagne, et la Savoie, avait formé le projet de démembrer la France, et d'ériger en république plusieurs provinces méridionales. Cependant, ajouta ce membre, les chefs du protestantisme, par-tout coupables, sont par-tout récompensés. On élève les uns à de grands honneurs; on comble les autres de largesses; tous reçoivent l'impunité, fruit apparemment de la

terreur qu'ils inspirent, tandis que le duc de Montmorency, qui, à l'exemple de ses ancêtres, a été si long-tems l'appui du trône, qui de de tous les généraux du roi, a le plus souvent et le plus heureusement tiré l'épée pour son service, qui n'a été rebelle que moins de deux mois, pendant le cours desquels, il a plusieurs fois offert de mettre les armes bas, est voué à la mort!

» Le roi gardait toujours le silence, baissait les yeux d'un air embarassé, et jetait quelques regards obliques sur son ministre, dont, malgré toute l'habileté à feindre, l'agitation était visible. L'inquiétude régnait dans le conseil; lorsque le même M. du Châtelet, qui l'avait fait naître par son premier discours, tenta de la terminer en faveur de mon époux, par un dernier effort. Ah! sire, s'écria-t-il, en se jetant à genoux, obéissez aux mouvemens genéreux qui se passent dans votre ame! La sensibilité y lutte contre la politique; faites lui gagner la victoire! Sire, la faute de quelques

instans effacera-t-elle vingt années de services? Enverrez-vous au bourreau une tête toute couverte de lauriers? Rappelez-vous de la victoire de Savoie; ne peut elle faire oublier la défaite du Languedoc? Ressouvenez-vous du traité de Suze; qu'il couvre celui de la rebellion! Ce que je vous dis là, sire, est encore moins l'avis de votre conseil, qu'il n'en est le sentiment. C'est aussi celui de votre ministre, dont le devoir serait peut-être d'armer votre sévérité, mais qui, par son silence, invoque votre miséricorde. Encore cette considération, sire: M. de Montmorency a l'honneur d'être l'allié de Votre Majesté; son épouse, jeune et malheureuse, est la propre nièce de la reine votre mère; lui-même est le beau-frère et l'oncle des deux premiers princes de votre sang!.... Sire, sire, flétrirez-vous par l'échafaud tant de noblesse; terminerez-vous, par cet opprobre, une longue chaîne d'illustres ayeux?... Si ce n'est assez de ma voix, j'y joindrai celle de ce grand Connétable Anne,

et celle plus imposante, et qui vous est plus chère encore, du magnanime Henri, votre père, d'immortelle mémoire.... Oui, sire, dit avec chaleur, et en se levant, M. du Châtelet; oui, ce bon, ce généreux monarque apparait au pied du trône qu'il a conquis pour vous; il vous demande, sire, il attend de son fils le pardon et la grace de celui qu'il appelait aussi son enfant!.... Sire, sire, le refuserez-vous?....

» Louis XIII, fortement ému, descendait de son siège, et tendant la main à du Châtelet, il allait probablement prononcer en faveur du maréchal, lorsque le cardinal ministre, dont cette discusion contrariait formellement les vues, prit la parole. Sa physionomie alors avait quitté le masque doucereux qui la déguise si souvent; la sévérité armait tous ses traits, étincellait dans ses regards; elle éclata dans son discours: gardez-vous, sire, s'écria-t-il avec véhémence, gardez-vous, de vous laisser séduire par ces mouvemens apprêtés, et par ces

figures exagérées. Ils prouveront plus facilement l'éloquence de l'avocat, que l'innocence du client. S'il ne s'agissait que de remuer vos esprits, les moyens ne me manqueraient pas; et, malheureusement pour le coupable, j'en serais redevable à lui-même. Je ferais paraître aussi le même Henry le Grand; mais je n'avilirais pas ce grand homme, en le donnant pour tuteur au crime. Souvenez-vous, mon fils, dirait-il au roi, qu'en présence de la patrie offensée, tous les intérêts particuliers doivent s'évanouir. Biron m'était bien cher, Biron m'avait long-tems servi; mais il arriva qu'un jour Biron devint coupable, et l'échafaud m'en fit raison. Que n'ai-je plus souvent employé cette voie! Le mauvais sang dont elle eut purgé mes états, vous en eut assuré la tranquille jouissance. Vous auriez moins à punir, si j'avais puni davantage, et le juste châtiment de quelques rebelles, eut empêché Montmorency de le devenir. Sire, j'ai mis dans la bouche de votre auguste père,

ce titre de rebelle ; personne ne contestera, nul n'a contesté qu'il n'appartint à M. de Montmorency ; que vous faut-il davantage? Votre devoir sire, est tout entier dans ce mot, comme aussi dans lui, se trouve l'arrêt du maréchal.

» Qu'il soit un héros, personne n'en doute ; mais un héros criminel n'en est que plus dangereux. On fait parler l'amour de la nation ; c'est être bien osé, de citer en sa faveur ce qui ajoute à son crime. Veut-il donc s'armer de l'opinion contre son souverain; et depuis quand le maître doit-il fléchir sous l'influence du sujet ? Par cela seulement, je le tiendrais pour coupable ; et peut-être, si j'étais roi, voudrais-je l'en punir ? Mais n'aggravons pas des fautes assez pesantes d'elles-mêmes, pour l'entraîner à sa juste perte. Il y a couru en téméraire; qu'il la reçoive en homme de cœur. Par là encore, il se montrera digne du nom de Montmorency.

» Maintenez, sire, le beau titre de *Juste*, que la faiblesse, ou peut-être

la complicité voudraient vous ravir. Rejettez ces pièges couverts de fleurs, où les factions qui ont besoin de clémence, tentent de vous entraîner. Auguste, qu'on cite, ne fut clément, qu'avec la certitude de l'être impunément. On parle bien du pardon accordé à Cinna; on se tait sur la cruauté des proscriptions. Plus heureux qu'Auguste, parce qu'il est plus grand, le roi n'a pas besoin de proscriptions pour assurer son autorité; c'est la ressource des tyrans qui deviennent terribles par peur. Les véritables rois sont justes par raison.

» C'est donc au nom de la justice, que je demande le châtiment de M. de Montmorency. Je le demande prompt, terrible, solemnel. Nul prison n'est assez forte, pour contenir un criminel illustre, dont toute l'Europe respecte l'origine, chérit les talens, admire les exploits. L'Angleterre et l'Espagne, Marie de Médicis et Gaston, conjurent son salut. Qu'ils entrent dans le désespoir, en apprenant bientôt sa perte! Qui sait, si ce

n'est point à ce grand acte, que sont attachés les destins de l'état ? Quel front ne rentrera pas dans la poussière, quand rien n'aura sauvé d'une mort ignominieuse, et dans la capitale même de son gouvernement, le héros que couvrent tant de palmes, le plus grand peut-être des Montmorency, mais aussi celui qui pour jamais, souilla ce beau nom, en y ajoutant celui de révolté ? (1)

---

(1) Non seulement dans cet épisode, mais dans le reste de l'ouvrage, fondé sur une bâse historique, on a tâché de saisir, dans les discours, comme dans les actions, le caractère et l'esprit de ceux qui y jouent quelque rôle. Ici, par exemple, on croit avoir représenté avec quelque vérité la conduite, les mouvemens et les paroles les plus remarquables du cardinal de Richelieu. Mais bien que son caractère mis en action, et son portrait tracé dans plusieurs endroits de ce livre, donnent de lui une idée assez complète, il semble qu'elle le deviendra encore davantage, si l'auteur ajoute son opinion à celles de ses personnages. La voici donc en peu de mots. Né avec un cœur ambitieux, il dut aux circonstances la facilité de se faire vivre dans son élément. Sous un règne paisible, il eut excité des troubles pour en profiter ; il réprima ceux qui agitèrent la minorité de Louis XIII et presque tout son règne, et profita de leur succès, comme de leurs défaites. C'est une erreur de croire qu'il fut cruel ; il détestait, par caractère, l'effusion du sang ; mais

» Tel fut le discours du cardinal, qui, après l'avoir prononcé, rompit

---

souvent il l'ordonna par principes et par nécessité. je crois aussi qu'il l'exigea quelquefois par vengeance. Il fut despote, heureusement pour la France, qui, à la suite des désordres de la Ligue et du règne agité de Henri IV, était livrée à l'anarchie féodale. Il opprima d'un joug d'airain les grands seigneurs, qui avilissaient et morcelaient l'autorité royale ; mais sous son gouvernement, la nation recommença à fleurir, et tout rentra dans le devoir, pour se rendre digne du grand siècle dont il fut le précurseur. Quel misérable héritage Louis XIII avait reçu de sa mère! Quel héritage brillant il laissa à son fils! Les grands seigneurs abaissés, les religionnaires affaiblis, les princes du sang réduits au rang de premiers sujets ; les Etats provinciaux modifiés ; le parlement devenu ce qu'il aurait dû toujours être, une simple cour de justice : voilà en matière politique seulement ce qui vaudra toujours au cardinal de Richelieu l'admiration des véritables hommes d'état ; eux seuls aussi sauront apprécier sa froide opiniâtreté à l'abaissement, il faudrait presque dire à l'humiliation de la maison d'Autriche, qu'il fit descendre du sommet de la balance diplomatique de l'Europe, jusques au bassin dans lequel elle fait, en opposition de la France, l'équilibre continental. Du reste, spirituel et brave, sensible aux arts et généreux. Il eut des vices, parce qu'un grand homme n'en saurait être exempt; mais il eut fort peu de défauts, et son caractère a quelque chose d'imposant, qui repousse le ridicule. Des écrivains, prétendus philosophes, lui ont reproché son faste, sa vanité, etc. ... Ils voudraient que le chef du premier gouvernement de l'Europe, fût logé comme un moine et habillé comme un marchand! Richelieu sauva la France ; cela est hors de

brusquement le conseil, et entraîna dans une pièce voisine le roi encore tout agité des mouvemens de son éloquence rigide. Là, tirant de son sein un brasselet de diamans, où l'on voyait le portrait de la reine, il le présenta à Louis XIII avec un geste de douleur et d'indignation. Pardonnez au rebelle, lui dit-il, si vous jugez que le salut de l'état ne soit pas compromis par cette indulgence; mais, sire, ferez-vous grace au perfide sur lequel on a trouvé ce bijou? Dès ce moment la mort de M. de Montmorency fut irrévocablement arrêtée dans l'esprit du souverain, qui partit incontinent pour Toulouse, et ordonna l'instruction rapide du procès.

» Pendant que la France en pleurs

---

doute, et il ne la sauva pas pour une seule fois. La révolution, en démontrant les dangers de l'anarchie, a jeté de nouveaux jours sur son génie, qui offre aux gouvernemens d'éternels sujets de méditation. Qu'ils apprennent de lui comment on brise les obstacles, et comment on fait marcher en triomphe le vaisseau de l'état, parmi les vagues des factions follement mutinées.

en attendait l'issue en frémissant, le héros qui en était l'objet, tranquille dans le château de Leytoure, se consolait, par le spectacle de la nature, de la cruauté des hommes et de la rigueur de son roi. Permettez-moi de vous lire une partie de la lettre qu'il m'écrivait deux jours après sa translation. Les premières lignes furent tracées à Leytoure.

« J'ai à vous dire, mon cher Cœur,
» que je commence à bien me faire
» du séjour qu'il a plu à M. de
» Schomberg de m'assigner. C'est un
» maréchal-des-logis tout-à-fait ex-
» périmenté et prudent; et je vou-
» drais bien lui témoigner ma re-
» connaissance de toutes ses atten-
» tions. Croiriez-vous qu'il a poussé
» les siennes jusques-là, que l'appar-
» tement que j'occupe a ses fenêtres
» sur un long rang de côteaux char-
» gés de vignobles, et que, depuis
» trois jours, je suis réveillé par les
» éclats de rire et les propos joyeux
» des vandangeurs qui vont à la
» récolte ? Tout ce spectacle m'a

» mis d'une humeur charmante : il
» n'y a que ce pauvre Lucante qui
» ne saurait s'habituer à un séjour,
» dont il prétend qu'il n'est pas sûr
» que je sorte vivant. Tant mieux,
» ai-je répondu, je n'aurai pas la
» peine d'aller à Toulouse.

» Mais ce que je vous dis là, mon
» cher Cœur, n'a pas le sens com-
» mun. Au moment même, M. de
» Maillé-Brézé entre dans ma cham-
» bre, et me signifie qu'il faut partir.
» Je ne sais, mais il m'a paru un
» peu honteux de la commission.
» J'ai voulu le rassurer, en lui fai-
» sant des civilités ; je lui ai demandé
» des nouvelles du roi et de son oncle,
» M. le cardinal ; ce à quoi il n'a pas
» trop bien répondu. Est-ce que j'ai
» eu tort, mon cher Cœur ?

En route.

» Nous relayons et je prends ce
» moment pour vous remercier, ainsi
» que ma sœur, du mémoire que vous
» avez pris la peine de faire dresser.
» Malgré mon escorte de huit com-

» pagnies de cavalerie, il m'a été re-
» mis, sans que nul s'en fut apperçu.
» Je l'ai trouvé parfaitement raisonné
» et bien écrit : je crois, en effet,
» qu'étant duc et pair, je pourrais
» décliner la jurisdiction du parle-
» ment. Châteauneuf d'ailleurs, qui
» le doit présider, comme garde-des-
» sceaux, a été page chez mon père.
» Je pense encore qu'en prolongeant
» l'affaire jusqu'à la Toussaint, il ne
» serait pas impossible d'obtenir de
» la piété du roi, le pardon qu'il
» croit devoir refuser par justice :
» mais s'il faut vous le dire, mon
» cher Cœur, tous ces détours vont
» mal à mon caractère. J'ai appris
» dans l'histoire de mes ancêtres, et
» sur-tout dans celle d'Anne de Mont-
» morency, que la vie la plus bril-
» lante est celle qui finit dans le sein
» de la victoire; et quelle victoire
» plus belle que celle qui dompte
» l'amour de la vie qui nous est si
» naturel ? Mon parti est pris; je ne
» chicanerai pas la mienne; ce qui

» ne m'empêche pas de savoir gré à
» notre ami de R., dont j'ai admiré
» le talent et reconnu l'écriture dans
» le mémoire. Tranquillisez-le ; je
» l'ai déchiré.

A Toulouse.

» Voilà deux jours que je suis ici,
» et je vous assure, mon cher Cœur,
» qu'ils ont été bien employés. A
» peine ai-je été arrivé à l'Hôtel-de-
» Ville, où l'on m'a fait parvenir, les
» yeux bandés, qu'il m'a fallu com-
» paraître devant deux commissaires
» du parlement. Je n'ai rien nié, ni
» ne me suis nullement défendu.
» Seulement, ces messieurs, ayant
» paru desirer que je me recomman-
» dasse à la miséricorde du roi, je
» n'ai pas cru devoir m'y refuser.
» Mais ceci ne sera, je pense, qu'une
» formalité. En rentrant dans ma
» chambre, j'ai reconnu que la che-
» minée en était grillée, les fenêtres
» murées et les portes barricadées
» fortement. J'ai souri de toutes ces
» précautions. Guitaut et Saint-Preuil

» m'ont paru bien affligés : le pre-
» mier a fait sa déposition tout en
» larmes ; quant à l'autre, il a dit que
» s'il avait su le sort qu'on me réser-
» vait, il m'aurait plutôt brûlé la
» cervelle.

» Mon cher Cœur, voilà où j'en
» suis. La tristesse me gagne pensant
» que je suis si près et si loin de vous.
» Je songe aussi à ma pauvre sœur
» de Condé, et sa désolation me fait
» pitié. Dans ces grandes douleurs
» de la vie, je le sens bien, quand
» on est abandonné de la terre, il faut
» avoir recours au ciel. »

» Cependant, reprit la sœur Félicité, on essayait tous les moyens pour obtenir la grace du duc. Le cardinal de la Valette, archevêque de Toulouse, après avoir parlé au roi et à M. de Richelieu, avec toute la force que lui communiquaient son amitié et son ministère, ordonna l'exposition du Saint-Sacrement, les prières de quarante heures et des processions publiques dans toutes les églises de son diocèse. Le duc d'Epernon, gouver-

neur de Guyenne, venu exprès de Bordeaux, quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, se jeta deux fois aux pieds de Sa Majetsé pour lui rappeler tous les titres de M. de Montmorency à sa bienveillance. MM. de Chevreuse et du Châtelet employèrent aussi tout leur crédit pour la faire triompher en faveur de mon époux. Mais Louis XIII, guidé par le cardinal, et par l'opiniâtreté de son propre caractère, qui ne lui permit jamais de revenir sur ses décisions, Louis XIII demeurait inflexible.

» Il ne le fut pas moins aux instances du Nonce apostolique, sollicitant au nom du souverain pontife, la grace d'un général qui, tant de fois, avait fait triompher les armes catholiques des troupes de l'hérésie. Le roi rejeta de même les prières du duc de Savoie, dont le père avait presqu'entièrement été dépouillé de ses états par le maréchal, ainsi que celles de la république de Venise qui le demandait pour le mettre à la tête de ses armées. Enfin, quand l'ambas-

sade envoyée par le roi d'Angleterre Charles Ier. serait arrivée, avant la catastrophe qui priva la France de son héros, je doute qu'elle eût pu quelque chose pour son salut.

— Ce fut sur ces entrefaites, dit alors la princesse de Condé, en interrompant sa belle-sœur, que je reçus au Clusel, petite maison de campagne, où l'on m'avait reléguée, durant les procédures, la visite du cardinal de Richelieu. On m'a raconté depuis, qu'en y entrant, ses craintes avaient été manifestes. Il s'était fait précéder d'un gentilhomme chargé d'examiner si on ne lui avait pas préparé quelqu'embuscade: mais le deuil, la douleur et le silence régnaient seuls dans cette maison. A l'aspect de ce redoutable et fier prélat, qui déjà me parut couvert du sang de mon frère, tout le mien se souleva; mais me rappelant qu'il tenait en ses mains nos destinées, non-seulement j'oubliai l'horreur qu'il m'inspirait, mais encore la dignité de mon rang et la décence de mon sexe. A demi-évanouie,

je me précipitai aux genoux de cet implacable ennemi ; mes termes, sans doute, furent aussi soumis, que ma douleur était poignante; je n'oubliai rien pour le toucher. J'allai jusqu'à lui offrir pour ôtage de la fidélité du duc, mes deux jeunes fils, Enguien et Conti. Quel cœur de marbre n'eût été amolli? Celui du cardinal s'endurcit, sans doute, à mes pleurs; et, quoique par un rafinement d'hypocrisie, il en versât lui-même, et se fut jeté à mes pieds, je n'obtins de lui que l'ordre, en forme de conseil, de quitter au plus vîte les environs de Toulouse. Je ne m'y décidai qu'après avoir obtenu, par l'entremise de l'archevêque, un confesseur pour mon malheureux frère. Ce fut le père Arnoux, que voilà.

— A ces mots, madame de Montmorency invita ce jésuite à faire part à mon oncle des derniers momens de son illustre époux. — A quoi servent ces détails, répondit le religieux d'un ton sévère? Je vous l'ai dit, ma fille; tout ce luxe de douleur lui ôte pres-

que le mérite de la sincérité; mais à coup sûr il la dépouille de celui de l'expiation. Je vous écoute, et j'admire comment du sujet même de vos chagrins, vous avez fait celui de vos plaisirs : vous trouvez des voluptés dans vos larmes, et des satisfactions en vous accusant; Dieu condamne tout cela. Si j'achevais votre récit, ce ne serait point pour vous excuser.

La sœur Félicité conjura le confesseur de le terminer: Heureuse, ajouta-t-elle, s'il peut assez meurtrir ce cœur trop charnel et y anéantir la dernière émotion de ces penchans mondains!

» Ce fut le 28 octobre 1632, reprit le père, que je vis, pour la première fois, M. le duc. Je me présentai à lui, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine; il entendit ce langage et me dit: Allons, mon père, puisqu'il n'y a plus rien à espérer pour moi sur la terre, mettez-moi dans le chemin du ciel. Le lendemain fut fixé pour sa confession générale.

» Je me rendis chez le roi, accom-

pagné de M. de Launai, lieutenant des gardes. Sa Majesté m'accorda tout. Je lui dis: Sire, ne ferez-vous rien de plus? Votre devoir est de l'entendre, répondit ce prince; vous a-t-il chargé de solliciter? Je trouvai que ce prince n'avait pas tort, et je me retirai.

» M. le maréchal se confessa. Je lui dis la messe, à la fin de laquelle il participa aux saints mystères: Mon père, me dit-il alors, lorsqu'on a en soi l'auteur de la vie, on ne craint point la mort. Cela est digne d'un héros chrétien, lui répondis-je.

» Vers midi du même jour, M. de Launai vint de la part du roi, lui permettre d'écrire son testament. Je m'assis à deux pas de lui, tandis qu'il le composait, et récitai mon bréviaire à son intention. En écrivant une lettre à son épouse, je m'apperçus qu'il pleurait: Il n'y a pas de quoi pleurer, monsieur, lui dis-je fermement; vous partez pour un voyage dont le terme est Dieu.

» Le soir, il y avait de grands mou-

vemens dans toute la ville. Une foule immense, rassemblée sous les fenêtres de M. le duc, faisait entendre des cris entrecoupés de gémissemens. Il me demanda ce que c'était: je lui dis la désolation du peuple. Ah ! dit-il, en soupirant, qu'il me paye bien l'amour que j'avais pour lui! Monsieur, repris-je, laissez bruire ces flots de la mer; ne vous occupez que de l'éternité.

» Plus tard, le même M. de Launai vint lui dire que plus de vingt mille citoyens réunis sous les fenêtres du roi demandaient à grands cris la grace de M. de Montmorency. Tant pis, dit-il vivement; ils hâteront ma mort. Je tançai vertement Launai de son imprudence, qui réveillait dans le cœur du patient l'espérance et l'orgueil. Monsieur, lui dis-je, ne vous troublez nullement; si Dieu a décidé votre mort, le cris de ces vingt mille séditieux ne sera que du bruit.

» On plaça des lits; M. le duc s'endormit tranquillement. Moi, je ne me couchai pas, et veillai en récitant les

prières des agonisans. Une lampe qui éclairait un peu sa figure, me montra le sourire sur son visage. J'en louai Dieu, qui lui ôtait les angoisses de la mort.

» On l'éveilla à deux heures : Lucante, dit-il au chirurgien, Dieu soit béni, qui m'a délivré des troubles où l'état de ma femme me jetait ; dis-lui que je lui recommande deux choses : la première, de pardonner à mes ennemis, d'aussi bon cœur que je leur pardonne ; la seconde, d'excuser les chagrins que je lui ai donnés. Ce chirurgien voulut alors panser ses plaies : Non, non, dit-il, une seule les guérira toutes.

» Il fut conduit à ses juges par le comte de Charlus ; il les salua avec une noblesse si imposante, que la plupart se couvrirent le visage pour cacher leur douleur. Il répondit brièvement et bien, ne s'excusa point, ne se défendit point, et confessa son crime, jusques dans le moindre détail. Seulement comme à la question de M. le garde-des-sceaux, qui lui

demandait son nom, il avait répondu : Vous avez assez long-tems mangé le pain de mon père, pour le savoir ; je lui fit remarquer que cette réponse n'était ni humble, ni chrétienne. Vous avez raison, répondit-il, mais je ne puis m'empêcher de haïr les ingrats. Je lui observai que c'était un surcroit d'épreuves : j'en remercie donc mon sauveur et mon Dieu, reprit-il !

» Le rapporteur conclut à la mort. Les juges opinèrent sans proférer un mot ; après quoi chacun s'enfuit tout en larmes.

M. le duc, revenu à l'Hôtel-de-Ville, écrivit quelques lettres. Puis se dépouillant d'un habit magnifique, il en prit un de toile qu'il avait fait faire exprès pour entendre son arrêt de mort. Je trouvai un peu de recherche dans ce procédé, et le lui dis. Il entra dans ma pensée, et demanda pardon à Dieu d'avoir raffiné sur l'humilité.

» Les deux commissaires étant venus, il descendit dans la chapelle, se mit à genoux aux pieds de l'autel, et entendit l'arrêt sans paraître ému. Il

remercia le parlement dans la personne de ses membres, récita le symbole de la foi, et, après avoir offert sa vie à Dieu en sacrifice d'expiation, il ajouta : Je regarde cet arrêt de la justice du roi, comme un arrêt de la miséricorde de Dieu.

» Quelques tems après, M. de Charlus lui vint demander le cordon des ordres et le bâton de maréchal ; il les remit, en s'en déclarant indigne.

— Permettez-moi de vous interrompre, mon révérend père, dit en cet endroit M. des Anglecourts, pour ajouter à votre intéressant récit une circonstance que peut-être vous ignorez. Je n'étais point à la cour alors ; mais je la tiens de M. de Liancourt. Ce seigneur jouait avec le roi, quand on rapporta à ce prince les marques des dignités du duc. Tout le monde fondait en larmes. Sire, dit le comte de Charlus, voici le collier de l'ordre et le bâton de maréchal, que je vous rends de la part de M. de Montmorency ; il m'a chargé, sire, de vous dire qu'il meurt avec la plus sensible

douleur de vous avoir offensé ; loin de se plaindre de la mort à laquelle il est condamné, il la trouve trop douce par rapport au crime qu'il a commis. A ces mots, Charlus tombe aux genoux du roi, qu'il embrasse et arrose de ses larmes. Ah ! sire, dit-il, sire, faites grace à M. de Montmorency ; ses ancêtres ont si bien servi l'état, faites-lui grace, sire ! Tout ce qu'il y avait dans la chambre du roi se prosterne en même-tems, en criant : Grace, miséricorde ! Louis XIII résista à cette scène si touchante : Non, dit-il, en élevant la voix, point de grace ; il faut qu'il meure. Tout ce que je peux faire en sa faveur, c'est que le bourreau ne le liera point, et qu'il ne fera que lui couper le col. Chacun se tut et frémit.

— M. le cardinal, reprit le père Arnoux, craignant la sédition, jugea convenable de faire mourir M. le duc dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, dont les portes seraient fermées.

» Plus de deux heures avant le terrible instant, on n'entendait autour

de lui qu'un murmure confus de soupirs, de sanglots et de cris lamentables. Ses gardes, nue tête, sans manteau, sans armes, semblaient plutôt les compagnons que les spectateurs de sa mort. Les jésuites, que j'avais conduits avec moi, étaient si pénétrés de douleur, que le maréchal se vit obligé de les consoler. Enfin son chirurgien s'étant approché pour lui couper les cheveux, tomba évanoui : mais il serait difficile de peindre la douleur, la confusion, le désespoir qui saisirent tous ceux qui étaient présens, quand ils lui virent tendre ses bras victorieux, et s'avancer, dépouillé, au supplice, avec cet air noble et majestueux qui ne le quitta pas un instant. Au reste, s'il dût son intrépidité à la grandeur de son ame et à la force de son caractère, croyons fermement que la religion ajouta à tant de sublimité, et que du plus valeureux des guerriers, elle fit un véritable héros chrétien.

» Descendu dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, où était dressé l'échafaud,

il apperçut la statue d'Henri IV. S'étant arrêté quelques instans pour la considérer, comme je crus voir des marques d'attendrissement sur son visage, je lui demandai s'il désirait quelque chose : Non, mon père, me répondit-il, je regardais la statue d'Henri IV ; c'était un grand et généreux monarque ; j'avais l'honneur d'être son filleul. Puis, montant à l'échafaud : Voici, ajouta-t-il, le chemin du ciel. Il salua les Capitouls, le Grand-Prévôt et sa compagnie, s'agenouilla devant moi pour recevoir une dernière bénédiction, puis se plaça de manière à recevoir le coup mortel. M. le cardinal jugea nécessaire de faire montrer sa tête, du haut d'un balcon, à la multitude assemblée tumultueusement sur la place. A cet aspect, elle poussa un grand cri, auquel succéda un silence morne ; bientôt elle se dispersa.

— La fin de cette narration fut aussi celle de notre visite. Nous laissâmes la sœur Félicité dans une grande affliction. Le père Vincent promit à

mon oncle de le revoir pendant notre séjour à Moulins, et nous revînmes au nouveau logement que les soins de Germain nous avaient préparé.

A quelques jours de là, le baron auquel étaient arrivées des lettres de la Bourgogne, m'en remit une de ma chère Onézyme. Non seulement, c'était la première qui me vint d'elle, mais c'était aussi l'unique que j'eusse encore reçue. Mon amour-propre et ma sensibilité furent flattés également. A la rupture du cachet, je fus saisi d'un frémissement de joie, qui m'ôta, pour quelques minutes, la faculté de lire. Je posai sur mon cœur, je pressai sur mes lèvres ces caractères chéris, et ce fut à travers de douces larmes, que je parvins à assembler ces mots:

« Chère Caroline, Dieu n'a pas été insensible aux prières de notre bonne nourrice, aux vœux de madame Ste.-Restitue, à mes soupirs et à mes larmes. Oh! que j'en ai versé depuis votre départ! Votre lettre est venue bien à propos pour les essuyer. Je me

représentais votre voiture, courant au milieu des chemins rompus, par une nuit bien noire, bien sombre, peut-être dans l'épaisseur d'un bois, peut-être au fond d'un précipice, peut-être..... ah! j'en tremble encore!..... attaquée par des brigands! Je ne suis pas peureuse, quand il ne s'agit que de moi, et je crois même qu'un voleur, eût-il six pieds, un grand sabre et des moustaches, ne me ferait pas reculer: pourquoi donc la seule pensée qu'il aurait pu vous rencontrer, me donnait-elle tant de crainte? Depuis que je lis votre lettre et celle de papa, je m'en étonne, et je m'en ris. Je vois bien que j'étais folle d'oublier que Germain sait galopper; que mon papa est militaire, et que ma Caroline se souvient encore de l'exercice.

» Papa me marque votre indisposition; c'est la fatigue de la route, et peut-être un peu l'ennui d'un premier éloignement. Et moi aussi, j'ai été indisposée. Madame Ste.-Restitue appelle cela de la sympathie. Mais

qu'allez-vous penser de moi, Caroline? Vous allez me taxer d'avoir un mauvais cœur : je ne sais ce qui en est ; mais votre maladie m'a fait plaisir, et maintenant, que j'y réfléchis, et que je me reproche cette dureté, je sens que je vous en voudrais, si vous vous étiez toujours bien portée.

» Une grande nouvelle, à laquelle vous ne vous attendez guères, c'est que j'ai quitté le château, et que depuis cinq jours, madame Ste.-Restitue étant revenue dans son couvent, j'y suis entrée avec elle. Papa en avait donné l'ordre; ce qui n'a pas empêché madame Jobin de se mettre en colère, et de s'opposer a mon départ. Vous savez qu'elle n'est pas la meilleure amie de madame Ste.-Restitue : elle lui a fait les reproches les plus amers; elle l'accuse d'avoir séduit mon papa, pour me faire entrer dans son couvent ; elle dit que je deviendrai bigotte, hypocrite, pateline, comme toutes celles qu'on enferme, et que les couvens sont des écoles de dissimulation : tout cela accom-

pagné de gestes effrayans, de gros yeux enflammés, de grands éclats de voix, et du ton que vous savez. C'est une excellente femme que notre nourrice; mais elle s'emporte trop, et je la crois susceptible de prévention. Le couvent ne me parait pas ce qu'elle dit; j'y ai été accueillie par madame l'abbesse, avec beaucoup de bontés. On m'a présenté à trois jeunes demoiselles, qui sont les seules pensionnaires. Une de ces trois est bien jolie; elle ressemble à ma Caroline, de taille et de visage, et même de caractère. Si elle était moins pétulante, je sens que je m'attacherais volontiers à elle.

» Vous comprenez que ce nouveau genre de vie a suspendu mes études, qu'aussi bien je n'avais pas continué pendant votre absence. Il paraît que dans un mois, je recevrai la confirmation, et que dans cinq à six, je ferai ma première communion. Chaque soir, on se rassemble dans une petite chapelle, où une religieuse bien respectable, et qui a le son de voix le plus touchant, nous lit une

conférence. Je goûte beaucoup ces lectures, et si vous étiez à mes côtés pour les partager, je sens, Caroline, qu'il ne me manquerait rien ect.... »

Pour mieux savourer la lettre de ma cousine, je m'étais retiré dans ma chambre; mais à la nouvelle qu'elle m'apprenait de sa retraite au couvent, j'entrai brusquement dans celle de M. des Anglecourts, et tout hors de moi: vous avez fait merveille, lui criai-je! — Il paraissait plongé dans une méditation profonde, la tête appuyée dans une de ses mains, tenant de l'autre une lettre ouverte. Comme il ne fesait aucun mouvement: mon oncle, criai-je plus haut, en frappant du pied! — Ah! te voilà, Caroline; j'ai à te parler. — Et moi aussi, mon oncle. — Mon enfant, des circonstances majeures... — Ne sont pas un motif. — Si fait vraiment: il faut partir. — Pour les Anglecourts? — Non, pour la Bretagne. — Pour la Bretagne! y pensez-vous, mon oncle; et Onézyme? Onézyme est en sûreté. — Elle est au couvent. — Je le sais. — Vous

le savez ! — Probablement, si c'est par mon ordre. — Pouvez-vous être cruel à ce point ? — Cruel ? En quoi donc ? — Vous nous avez séparés ! — Vous ne tarderez pas à être réunis. — Envoyez-moi au couvent d'Onézyme. — Quelle extravagance ! — Ou bien faites venir Onézyme avec nous. — Caroline, vous perdez l'esprit. — Et vous, mon oncle, votre tendresse. — Encore ! — Je veux voir Onézyme ! — Mademoiselle ! — Je partirai seule... — Caroline ! — Je n'irai point en Bretagne ! — Oh ! pour cette fois.... — J'irai à pied en Bourgogne, demandant mon chemin et mon pain à des gens moins durs que vous. Je dirai à tout le monde, que je vais retrouver ma bonne amie ; on aura pitié de moi ; on dira : voyez cette jolie petite fille qui pleure, c'est dommage ! Et quand j'aurai raconté vos méchancetés, je trouverai quelque bon villageois, qui me mettra à califourchon sur son âne, et je reverrai Onézyme. — Je dis tout cela en larmoyant, étouffé de dépit, suffoqué

de sanglots. Le baron, malgré *les circonstances majeures*, gardait péniblement sa gravité. Je crois même que je commençais à l'embarrasser, quand Germain entra, s'approcha à pas suspendus, lui coula deux mots dans l'oreille, auxquels mon oncle répondit : il peut entrer. Germain m'ayant pris par la main, me fit sortir, pendant que je répétais en grognant : Oh ! vous avez beau faire, je reverrai Onézyme.

Une petite galerie séparait seule la chambre du baron de la mienne. Après y avoir fait une centaine de tours, pendant lesquels mon humeur commença à se réfroidir, l'idée me vint de connaître un peu ce personnage mystérieux, auquel il m'avait fallu céder la place. Le corridor, du côté de mon oncle, était fermé par une porte de vitrage, recouvert extérieurement d'un rideau de taffetas vert. J'en soulevai le coin, et pus contempler à mon aise, le profil d'un individu, assis à une table, et occupé à écrire sous la dictée de M. des An-

glecourts. En qualité de dessinateur, je trouvai à ce profil de très-belles proportions; mais quand je vis debout et marchant, celui auquel il appartenait, je ne pus me défendre d'une violente envie de rire, qui pensa me décéler. Ce personnage en effet, n'était pas moins remarquable par les graces de son maintien, que par la singularité, ou pour mieux dire l'extravagance de son ajustement. Il avait je ne sais quel air difficile à expliquer, qui le fesait presque ressembler à une femme: de grands cheveux blonds, plutôt épars que bouclés ; un teint plus fade que fleuri ; la poitrine toute débraillée ; des rubans à profusion ; de magnifiques dentelles chiffonnées ; un baudrier bleu de ciel, sur un justaucorps gris de lin ; et jouant tour-à-tour avec les franges de ses gants, et avec les grandes plumes de son petit chapeau. Je ne me lassais point de l'examiner, quand j'entendis la voix de mon oncle, prononcer mon nom à haute voix. J'accourus ; saluez M. le duc de Beau-

fort, me dit-il, en me présentant à l'étranger, que je ne pus envisager sans rire. Comment donc, dit ce seigneur, en caressant sa fraise, mais elle est tout-à-fait gentille! Ventrebleu, je veux qu'avant deux ans, elle fasse tourner les meilleures cervelles. Ne serait-il pas merveilleux, mon cher baron, que, pour cette fois, l'auguste Bellegarde n'en réchappât point? Oh! que nous ririons, si avec sa moustache de l'autre siècle, et ses madrigaux de la vieille cour, nous voyions cet antique Titon, se rajeunir près de cette Aurore? En achevant ces mots, qu'il accompagna d'un sourire de satisfaction et d'un regard dans un trumeau, M. de Beaufort me passa sons le menton sa main chargée de diamans. Ce geste, qu'il accompagna d'un ricannement tout particulier, acheva de m'égayer; et, au grand étonnement de mon oncle, je ripostai à ces galanteries par des éclats de rire réitérés. C'est assez, dit celui-ci, en les interrompant; cette joie n'est pas parfaitement de saison, et

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

il n'y a pas, dans ce que m'apprend M. le duc, le plus petit mot pour rire. De quoi est-il question, demandai-je tout allarmé? S'agit-il d'Onézyme, s'agit-il de mon père? Rassure-toi, répondit le baron; ces nouveaux évènemens ne frappent encore que nos amis; mais ils peuvent atteindre nos proches, et peut-être nous-mêmes... Que deviendrai-je, grand Dieu, si ce précieux enfant?... Il s'arrêta, me tendit la main, m'attira sur son sein, et m'embrassa avec une étreinte convulsive. Je levai les yeux sur lui; les siens étaient baignés de larmes: ah! m'écriai-je, Onézyme est malade? — Non, mon enfant. — Ou mon père arrêté? — Je te jure que non. — Pourquoi donc ces pleurs? — M. de Beaufort va t'en expliquer la cause.

M. de Beaufort ne ricannait plus, ne jouait plus avec sa cravatte, ne badinait plus avec son plumet. M. de Beaufort, devenu tranquille et même sérieux, s'était assis gravement. A son costume près, qui lui laissait toujours quelque chose d'original, M. de Beau-

fort me parut un autre homme. Je sus depuis, qu'il était grand comédien ; avec un peu plus d'expérience, j'aurais pu, dès cet instant, m'en convaincre. Voici le précis de ce qu'il raconta :

» On peut s'expliquer avec vous sans mystère ; encore enfant par l'âge, votre pénétration vous garantit de ses puérilités. Déjà votre oncle vous en a assez appris, pour que vous en soupçonniez davantage. Ce qu'il n'a osé que vous faire entrevoir, je veux vous le montrer sans ménagement. Ecoutez-bien ceci. Un homme existe en France, qui peut tout ce qu'il veut, et qui ne veut que le crime.... — Le cardinal de Richelieu, m'écriai-je, en interrompant? — L'ai-je bien signalé, s'écria le duc à son tour? Lui-même, mon enfant. Il est tout rouge de sang ; il fait expirer sur la paille sa souveraine exilée ; il persécute le frère de son roi ; il diffame et perd la reine ; il a enchaîné jusqu'aux mouvemens du monarque, et lui défend de penser. C'est sur la ruine des grands

qu'il a fondé sa grandeur ; c'est avec le sang de ses ennemis qu'il la cimente. Voyez-vous ces deux portraits, ajouta Beaufort, en me présentant un médaillon à double face ? L'un vous offre l'image d'un bel adolescent ; admirez comme ses grands yeux sourient, d'accord avec sa bouche ! Quelle expression de tendresse à-la-fois, de finesse et de mélancolie ! Quelle tête charmante !... Eh ! bien, mon enfant, Richelieu l'a fait tomber. L'autre sérieux, mais calme et serein, annonce un penseur. Le génie habitait cette tête, que l'âge avait conduite à la maturité ; le génie, soutenu par un puissant caractère. Ni l'un, ni l'autre ne l'ont préservée du couteau de Richelieu. Comme un loup qui déchire un faible agneau, il a égorgé l'aimable adolescent ; comme un tigre qui s'attaque aux plus nobles animaux, il a fait cheoir un grand homme. Oui, continua le duc en se levant, et en parlant avec plus de chaleur ; oui, Cinq-Mars et de Thou viennent d'être assassinés sur un échafaud ! Tout

mourant qu'il est, Richelieu a voulu qu'ils mourussent avant lui. Que la mort qui balance sa faulx à ton chevet, tyran, ne hésite plus à couper le dernier fil de ta trame; penses-tu donc que le sang des héros ne fasse pas germer la vengeance? »

Oui, oui, m'écriai-je, emporté par ce mouvement; oui, vengeance! Et si tu savais, ajouta Beaufort, en se rapprochant de moi, et me parlant à demi-voix; si l'on t'avait dit le sort qu'il prépare à ton père! Oh Dieu! tous mes sens frémissent encore, au souvenir de celui qui frappa Chalais! Chalais, mon enfant, plus jeune, et non moins aimable que ton père infortuné, fut envoyé au supplice, où il ne trouva pas de bourreau. Féroce cardinal, pourquoi t'être éloigné? Des cachots de Nantes, on tira un vil criminel, à qui on accorda la vie, s'il voulait donner la mort à l'innocent. Quel spectacle! Un juste inclinant sa tête aux pieds d'un assassin! L'assassin ignorait l'art de tuer avec le fer des lois; il ne savait que poignar-

der. O comble d'horreur ! ô exécration ! Trente coups de *doloire*, arrachèrent à peine l'existence au malheureux Chalais, palpitant au milieu des tortures !... Au vingtième, il criait encore. Voilà, mon enfant, ce qu'on réserve à ton père !

J'étais hors de moi ; je suffoquais, je respirais à peine. Je tombai sans connaissance dans les bras du baron, qui, tout allarmé, reprochait à Beaufort, d'avoir été trop loin. En ai-je imposé, demandait celui-ci ? Est-ce ma faute à moi, si la vérité passe l'imagination ? Au surplus, l'énergie de ces tableaux en enfoncera l'empreinte, et cette crise en conservera le souvenir. Vous avez très-bien observé qu'il n'etait plus tems de rire ; je suis gai comme un autre, et badin quand il le faut. Mais lorsqu'il est question d'ourdir une conjuration, il me semble que le badinage, la gaîté sont de trop. Je plaisanterai, si la trame en est assurée ; n'oublions pas cependant, que notre plus chère espérance, est dans cet enfant.

L'entrevue avec le duc de Beaufort, dérangea le voyage de Bretagne. Ce dernier n'aurait eu lieu que dans le cas où l'affaire de Cinq-Mars et de son ami, ayant tourné à leur avantage, elle eut permis au cardinal de porter sur d'autres objets, ses regards inquisiteurs. D'un autre côté, la maladie de ce prélat, et celle de Louis XIII, qui occupaient toute l'Europe, persuadèrent au baron, que son retour au château pouvait être sans danger. Ce fut aussi l'avis de M. le duc ; mais comme mon oncle ne hasardait jamais une démarche un peu importante, sans avoir pris d'autres conseils, nous passâmes encore quinze jours à Moulins, où il jugea convenable de les attendre.

M. de Beaufort, durant tout ce tems, me quitta peu ; et je dois dire qu'il ne permit pas à l'ennui de me gagner. Il était à Moulins, *incognito*, ce qui ne l'empêchait de voir beaucoup de monde. Nous retournâmes plus d'une fois chez la nouvelle épouse de Frédéric, ce jeune soldat, dont

j'ai raconté l'aventure ; plus d'une fois aussi, nous allâmes visiter madame de Montmorency, chez laquelle je trouvais toujours cet austère jésuite, dont la physionomie sévère, et le propos tranchant m'avaient d'abord intimidé. J'aimais bien mieux y rencontrer cette bonne madame le Gras, qui avait toujours sur les levres un sourire de bienveillance ; et ce digne Vincent-de-Paule, qui n'ouvrait jamais les siennes, que pour plaider en faveur des pauvres et des orphelins.

Une chose qui m'étonnait, et qui, malgré mon jeune âge, me donnait beaucoup à penser, était l'attention avec laquelle m'examinaient ces différens personnages. J'avais déjà observé que, lors de ma première entrevue avec M. de Beaufort, ce prince m'avait envisagé avec un étonnement mêlé de joie ; il m'avoua même depuis, que frappé à l'aspect de mes traits, il n'avait pas cru pouvoir mieux cacher l'embarras où le jetait leur singularité, qu'en feignant un

ton de légère galanterie, bien opposé, ajouta-t-il, à ses sentimens habituels, aussi bien qu'à la circonstance. Il paraît que cette singularité produisait sur les autres à-peu-près le même effet. Tous, à la première apparution, semblaient émerveillés ; un examen plus détaillé augmentait visiblement leur surprise et leur joie. Qu'avais-je donc dans la figure de si extraordinaire ? Un jour que M. de Beaufort m'avait conduit chez la princesse de Condé ; son fils, le jeune d'Enghien, entra. Il portait déjà cette physionomie altière et ce regard d'aigle, sous lequel devaient fléchir tant d'illustres rivaux. L'ayant fixé sur moi, il fit une grande exclamation : un peu moins grand, ce serait mon cousin, dit-il. Mon fils, interrompit madame de Condé, demandez à mademoiselle de Louvigny la permission de lui baiser la main. De tout mon cœur, répondit le jeune prince, en s'approchant de moi ; je croirai presque rendre mes hommages à celui qui doit être mon roi. Ces pa-

roles, on le comprend de reste, redoublèrent ma curiosité ; mais, quand en en rendant compte au baron, je lui en demandai le sens, il parut d'abord effrayé ; puis, s'étant remis, il me répondit avec un peu d'embarras : M. d'Enghien est si poli, que pour témoigner son respect à une femme, il ne craint point de la comparer à son roi. J'avoue que cette réponse ne me contenta pas.

Ma seconde remarque dans le cours de mes visites avec le duc de Beaufort, c'est que, quelques fussent les sentimens des personnes auxquelles nous les faisions, il les partageait toujours. Aussi par-tout était-il bien venu ; je n'ai pas vu d'homme plus docile à recevoir les impressions les plus variées et les plus contraires. Rude, âpre, récalcitrant avec le père Arnoux, il devenait flexible, souple, onctueux auprès du père Vincent ; avec madame de Montmorency, il versait des larmes, et quoique subtil et délié, il semblait bonhomme en causant avec madame le Gras. Ce

naturel commode, qu'on jugerait artificiel, et le résultat de combinaisons hypocrites, M. de Beaufort le tenait de son caractère; et quoiqu'alors, il s'en servit à son avantage et à l'avancement de certains projets, il le calculait si peu, qu'il l'employait même avec des inférieurs et des enfans. Par exemple, il prenait avec le petit d'Enghien un air haut, un ton fier, des gestes impérieux; tandis qu'avec moi, il se montrait vif, empressé, sémillant, gai par boutades, sérieux par caprices, et le plus souvent espiègle.

Enfin la troisième observation que je fis, avant de quitter Moulins, regarde Placide, l'unique valet du père Vincent. Par le peu que j'en ai dit, on a pu comprendre que ce domestique n'était point un homme ordinaire. Chaque fois que j'allais à la Visitation, je le rencontrais se promenant dans les cloîtres, ou dans une nef collatérale de l'église; il me saluait d'un air triste à-la-fois et respectueux, et ne cessait de me suivre des yeux, jusqu'à ce qu'il m'eut per-

du de vue. Un jour que M. de Beaufort m'avait précédé, j'abordai Placide, et lui demandai, en riant, ce qui dans moi, provoquait sa curiosité? Dites mon intérêt, mademoiselle, dites mieux encore, mes inquiétudes. — Je vous remercie, Placide; mais sur quoi fondées? — Plus je vous considère, et plus elles augmentent! — Comment? — Que voilà bien de cet *angle sourcilier* à l'autre, *la ligne des adversités*! — Que voulez-vous dire? — Elles sont inévitables. Ah! grand Dieu! sous quel astre fatal cet enfant est-il né! — Mais, Placide, je ne vous comprends pas. — Voudriez-vous bien, mademoiselle, me donner votre main? — La voilà. — Que vois-je! suis-je abusé par un prestige? mais non... L'autre main, s'il vous plaît? — La voilà. — Il n'y a pas de doute: ah! mon enfant, l'on vous trompe; vous n'êtes pas ce que vous vous croyez, et ne serez jamais ce que vous devriez! M. de Beaufort, revenu sur ses pas, interrompit cet entretien, dont, le même jour, je fis

part à mon oncle, qui me parut mécontent, et me défendit sèchement de jamais converser avec *ce fou* de Placide. Ah! combien de fois, j'ai reconnu qu'il ne l'était que par trop de sagesse!

Les lettres que M. des Anglecourts attendait étant arrivées, notre départ fut arrêté. Nous laissâmes M. de Beaufort à Moulins; et, après avoir rendu nos devoirs à madame la maréchale, à la princesse de Condé, au père Vincent, à madame le Gras et au père Arnoux, nous reprîmes le chemin de Bourgogne.

Oh! qu'après la première absence, chaque pas qui rapproche de la patrie est doux! Combien l'est-il davantage, si, près de ses foyers, respire un objet qui les embellit de ses charmes, qui les décore de ses vertus! qu'avec ravissement, je contemplai les limites qui indiquaient à mon cœur le climat sous lequel il palpita pour la première fois! On eut dit, et je crus que je respirais un nouvel air; le ciel me parut plus pur, les eaux plus lim-

pides, la verdure plus animée. J'entendis, dans nos bois, les accords des oiseaux qui avaient enchanté mon enfance; il me sembla, qu'à travers le mobile feuillage, les vents entonnaient de plus harmonieuses modulations. Combien je m'énorgueillis à l'aspect de ces collines vineuses, dont les croupes dessinées sur l'azur de l'horison, comme un vaste amphithéâtre, étalaient, sous le pampre, leurs grappes empourprées! Mais il me serait difficile de peindre ce que je ressentis à la vue du donjon paternel. Un frisson courut dans mes veines; je me sentis pâlir et trembler, et bientôt un feu rapide dilatant mon cœur, il se soulagea par des larmes abondantes et délicieuses. Sentiment ineffable de l'amour de la patrie! affection vague et mélancolique, sublime et tendre, qui en renferme tant d'autres! Oh! si celui qui revoit son pays s'énivre de tant de bonheur, combien est infortuné le mortel banni de son sein!

Le baron jouissait de mon atten-

drissement ; il me contemplait en silence, se contentant de m'indiquer du doigt certains objets, dont le souvenir devait me toucher. Je ne répondais qu'en lui serrant la main ; chaque découverte me faisait sourire, et chaque sourire amenait des larmes. Aussitôt cependant que j'eus trouvé, parmi des touffes d'arbres, le clocher du couvent d'Onézyme, je devins calme, en m'efforçant toutefois de ne le pas perdre de vue.

On nous avait signalé de loin. Germain faisant claquer le fouet du postillon, entrait à peine dans l'avenue, que madame Jobin parut. Je fis un cri et faillis me précipiter. Comment se porte Onézyme? — Bien, parfaitement bien. Je m'élançai, et pensai étouffer ma nourrice en l'embrassant. Ma cousine est-elle ici? Comment va madame Sainte-Restitue? Ma mie Jobin, je vous trouve maigrie! Et ma garenne, et mon colombier? Je ne vois pas Mouflar? Que sont devenus nos oiseaux? A-t-on eu soin de mes livres? Julien a-t-il ren-

tré mon jasmin des Açores? Parlez donc, madame Jobin, répondez! seriez-vous devenue muette?

Plût à Dieu que je le fusse, dit-elle, d'un ton et avec un air sombre que je lui avais jamais vu; plût à Dieu sur-tout que je fusse aveugle! Je n'aurais pas été témoin d'une scène... d'un spectacle!... Je n'aurais pas à vous les raconter!... Mais pourquoi les raconter, ajouta-t-elle, en reprenant un peu de sa vivacité! Qu'apprendra monsieur, quand je lui dirai que, depuis huit jours, il est arrivé une grande dame... celle qui, avec une autre, vint visiter nos enfans, il y a quelques années; celle qui riait tant... Oh! elle ne rit plus, aujourd'hui! ce qu'elle a apporté avec elle en ôte l'envie... O mon Dieu! qui m'aurait dit que dans le château de M. le baron? Pourquoi m'avez-vous fait vivre pour voir de pareilles horreurs?...

Ce discours équivoque, ces propos sans suite épouvantèrent mon oncle; il allait sans doute exiger une explication plus claire, lorsque du bout

de l'avenue, nous vîmes s'avancer la *grande dame* annoncée par ma nourrice. M. des Anglecourts, qui la reconnut, marcha rapidement au-devant d'elle. Je le suivis en tremblant: elle était magnifiquement vêtue de deuil, et portait sur son visage pâli l'expression d'une douleur profonde. Un cavalier très-gros, et, comme elle, complètement habillé de noir, lui donnait la main. A la vue du baron, elle ne put trouver de paroles et fondit en larmes. Mon oncle, interdit, articula péniblement quelques mots; mais l'écuyer, dans un jargon mêlé de phrases et de termes anglais, nous fit comprendre qu'un grand malheur était arrivé, qu'un affreux attentat avait été commis, dont le plus cher de leurs amis venait de tomber victime. Alors, s'approchant de M. des Anglecourts, il le lui nomma à voix basse. Le trouble de mon oncle s'accrut, et je vis le moment qu'il allait s'évanouir. Un peu remis: Madame Jobin, dit-il à la nourrice, faites retirer cet enfant et ayez soin

qu'il repose. Au contraire, interrompit la dame qui n'avait pas encore parlé; il est plus que jamais nécessaire d'enfoncer dans son ame, avec l'horreur du crime, le besoin de la vengeance; et le spectacle dont il va être témoin, ne peut manquer de produire ce double effet. Viens, pauvre infortuné, ajouta-t-elle, en me saisissant la main, viens apprendre à-la-fois ton malheur et ton devoir! Le baron fit tout bas quelques observations; je l'entendis qui disait: Vous le ferez mourir. La dame ripostait avec chaleur, et elle termina l'entretien par ces mots prononcés très-haut: Pour obtenir beaucoup, il faut souffrir un peu; c'est d'ailleurs la volonté de sa mère. Nous marchâmes vers le château, où j'arrivai pâle, tremblant, me soutenant à peine, et cruellement inquiet de ce que j'allais apprendre.

Tous les domestiques, qui garnissaient le perron, nous reçurent en silence et dans des attitudes de consternation. Nous traversâmes le cor-

ridor sans prononcer une parole ; seulement le baron sanglottait. Dans la pièce qui précède le salon de compagnie, il renvoya notre cortège. La dame prit un siège, m'attira dans ses bras, m'embrassa en pleurant ; et tandis que l'écuyer, penché sur son fauteuil, me considérait attentivement, et que M. des Anglecourts se tenait debout, vis-à-vis, elle me parla en ces termes : Cher et aimable enfant, lorsqu'un peu d'expérience aura achevé dans votre entendement l'ouvrage de la nature, et que votre esprit vous aura éclairé sur vos sensations, il vous sera facile de comprendre que les hommes sont partagés en deux classes, celle des oppresseurs et celle des opprimés. La première, guidée par un sentiment d'amour-propre exclusif, que l'on appelle *égoïsme*, n'a d'autre objet, que de se procurer le plus de jouissances, et d'autres moyens que de fouler la seconde classe, forcée d'avoir recours à la ruse pour diminuer un peu ses privations et ses maux. Cet apperçu

démontre assez que les uns sont d'adroits scélérats, tandis que les autres sont des imprudens malheureux. Si, par-delà ce monde de crimes et de misères, il n'existait pas un pouvoir qui redressât ces écarts de la justice humaine, nul doute qu'il ne fallût tout tenter pour augmenter le nombre de ceux qui jouissent, et diminuer conséquemment le nombre de ceux qui souffrent; mais tout atteste que le suprême dispensateur du mal et du bien ne se complait à les répartir si inégalement, d'un côté, que pour nous manifester que les vrais biens et les véritables maux ne sont pas ceux qui affectent nos sens; de l'autre, que ce que notre ignorance nous fait nommer ainsi, ne sont que des épreuves qui, d'ailleurs, portent avec elles le gage d'une solution future, claire et irrévocable. Sans ces principes, comment justifier la providence qui couronne le meurtrier et couvre d'opprobres la victime? Sans cette interprétation, comment expliquer les joies que l'homme de bien

rencontre si souvent parmi ses douleurs, et l'amertume qui empoisonne les voluptés du méchant ? Sans toute cette doctrine enfin, le Dieu qui nous gouverne n'est que le Dieu du mal, ou du moins, le seul espoir qui reste à l'infortuné, est de s'abîmer dans le néant.

Mais le néant n'est rien; c'est un mot qui n'exprime aucune idée, et ne se peint par aucune image. Le jugement ne saurait le concevoir, l'imagination ne le représentera jamais, et l'intelligence la plus lumineuse ne le devinera point. Dieu est donc; et puisqu'il est, la justice ne saurait ne pas exister.

Ceci posé, mon enfant, si des deux classes dont se compose votre espèce, on vous laissait le choix, à laquelle préféreriez-vous appartenir ? Coupable, mais fortuné ; sans tache, mais malheureux?... — Ah ! m'écriai-je avec transport, puissent tous les revers tomber sur moi, pourvu que je reste innocent!... Mon oncle fit un geste de contentement, et je sentis la

dame me serrer plus étroitement sur son sein. Elle continua : Je ne vous louerai pas de ce sentiment, que le sang dont vous sortez, que votre éducation vous ont rendu simple et naturel ; avez-vous bien réfléchi cependant à quoi il vous engageait ? A souffrir presque toujours et à ne jamais faire souffrir. C'est peu que d'en concevoir la volonté, il faut en posséder la puissance. Vous êtes du sexe à qui souvent son ame inspire l'une, mais que presque toujours prive de l'autre la fragilité de ses sens. — Oh ! que ne suis-je du sexe qui peut souffrir ! — Que feriez-vous ? — Je prendrais à mon compte, avec ma part des maux de la vie, celle de ma chère Onézyme. — Ne serait-il pas pour vous de devoir plus sacré ? — Ah ! oui, je vivrais pour secourir mon père ! — Et si votre père était mort ?... — Mon Dieu, madame, que dites-vous ? — S'il était mort assassiné ?... — Madame !... — Et s'il était tombé sous les coups de Richelieu ? — Je ne respirerais que pour le venger !

Voilà ce que j'attendais de toi, brave et généreux enfant, dit la dame en se levant, et en faisant signe à l'écuyer d'ouvrir les portes du salon. Ce n'est pas à moi seul, que tu t'es engagé si noblement ; c'est à ton père. Son ombre a reçu tes sermens ; viens les redire aux pieds de ses restes déplorables!... Je la suis: quel spectacle! La chambre, tendue d'une draperie funèbre, était éclairée par des flambeaux. Auprès d'une table, sur laquelle s'élevait l'image d'un Dieu crucifié, un prêtre vénérable récitait des prières. Les rideaux du lit, enveloppés de longs crêpes, étaient relevés, et laissait voir le corps demi-nud et sanglant de mon père infortuné. Mon enfant, s'écria la dame en me montrant la plaie, tu es un homme et voilà ton père!... — Mon père, m'écriai-je à mon tour, je saurai souffrir et vous venger! Je ne sais en cet instant quelle révolution s'opéra dans moi. La nature, par un effort violent, fit encore payer à la faiblesse de mon âge un dernier tribut. En tombant à

genoux devant ces précieuses dépouilles, je m'évanouis. J'avais été enlevé et transporté dans mon lit, quand je revins à moi. On épia mes premiers mouvemens; on craignait le choc d'une secousse si vive sur des organes délicats; Onézyme, sortie de son couvent, reçut mes premiers regards. Ils furent doux, quoique profondément douloureux: je ne prononçai pas une parole: je pris la main de ma cousine et la posai sur mon cœur; puis me levant, et l'entraînant, je m'acheminai vers le salon où reposait mon père. Le baron, madame Jobin attentifs, voulurent s'opposer à cette démarche; je les repoussai doucement et me mis à sourire. Chacun alors versa des larmes; mais d'un visage serein et d'un ton calme, je leur dis: Ne pleurez pas, vous m'affligez; mon père ne souffre plus, et ce n'est pas par des larmes qu'il veut être vengé. Puisque c'est à sa mort que je dois ma nouvelle existence, je veux la mériter; il faut aussi que je vous mérite, ô ma chère Onézyme;

mais ce n'est qu'un digne fils qui peut devenir un estimable époux. C'est la nouvelle promesse que je vais faire à mon père.

J'entrai dans le salon d'un pas assuré. Je me sentais animé d'un sentiment nouveau, inexplicable, inconnu. Des idées nettes, vives et fortes, naissaient dans ma tête; j'éprouvais dans mon cœur, je ne sais quel mélange de douleur et de joie, qui n'était point sans plaisir. De cette époque, je m'élançai, en quelque manière, des langes de l'enfance; les plaisirs de mon âge me parurent fades; un développement presque subit de toutes mes facultés, me fit faire dans la vie un pas prématuré. Ma vivacité extrême se changea en activité brûlante; destiné peut-être à subir la vicissitude des passions, et sur-tout leurs plus dévorantes chaleurs, elles se concentrèrent toutes, du moins alors, dans le besoin, dans la soif des vengeances. Haïssant trop amèrement pour aimer avec tendresse, au lieu de la fougue enfantine, qui d'abord

m'avaitcaptivé pour la fille du baron, je lui vouai un estime solide, réfléchie, et sans doute plus digne d'elle. Voilà, ce qu'avec moins de clarté, mais avec plus d'énergie peut-être, produisit, dans mon organisation, le second aspect du corps de mon père. Je le contemplai environ deux heures. Trois blessures au côté gauche, dont l'une mortelle, lui avait pourtant laissé la faculté de tracer ses derniers sentimens. Ils étaient déposés dans deux paquets cachetés, dont un sans autre adresse que ces mots: *à Elle*, et dont l'autre portait ceux-ci: *à mon cher Charles*. Je l'ouvris, et à la lueur même des torches funéraires, comme si la voix paternelle se fut expliquée du creux des tombeaux, je lus:

» Tes pressentimens étaient fondés, mon fils; quand tu liras cette dernière et unique lettre d'un père, je ne serai plus. Déjà frappé, il y a bien des années, par notre persécuteur, mais frappé vainement, je reçois aujourd'hui de sa main un coup infaillible

et mortel. Je meurs victime de la haine jalouse d'un homme qui compte ses jours par des crimes; mon assassin est Richelieu. Si avec moi descendait dans la tombe le dernier objet de son ressentiment, je te dirais, mon fils, oublie et pardonne. Mais cent héros m'y ont devancé; et si j'y tombe impunément, cent autres m'y suivront. C'est donc moins un père mourant, que la patrie attaquée, qui t'inspire ton devoir. Cependant, comme il en faut régler les efforts, écoute les conseils de la noble amie, à qui dès le berceau, je confiai mon fils. En l'absence d'une mère, dont t'a privé le sort persécuteur, laisse-toi guider par elle. La nature la doua du cœur à-la-fois le plus magnanime e le plus sensible; et l'infortune, qui depuis long-tems l'éprouve, a mûri son caractère. Abandonne-toi sans réserve à ses soins. C'est à eux que je lègue ma dépouille mortelle, puisqu'il a plu au ciel de me faire expirer dans ses bras. Mon meurtrier

n'a pu m'enlever cette consolation. Elle est tout pour moi, puisqu'elle me garantit un vengeur. Adieu, toi pour qui, depuis quinze ans, j'affronte tous les périls. Un jour luira où, avoué par ta mère, tu pourras remettre en ses mains le dernier vœu de ton père malheureux. En attendant, celle qui la représente, et qui doit en tenir la place dans ton cœur, éclaircira pour toi la moitié de nos secrets. En te révélant ton sexe, et une partie de ta noble origine, elle élèvera jusqu'à l'héroïsme toutes tes inclinations; car si ma tendresse invoque les larmes d'un fils, ma fierté réclame pour vengeur, le bras d'un héros. Adieu, cher objet et victime trop précoce du plus saint amour. Bien que mourant, je sens se ranimer et jaillir dans mon cœur toutes les sources de la vie. Oh! que je l'aurais aimée, si tu l'avais pu embellir!... Cet effort m'affaiblit; je me sens défaillir... Charles, Charles, toi que j'ai du plaisir encore à nommer mon fils,

toi pour qui j'aurais voulu vivre, toi pour qui je meurs... Adieu! ... N'oublie jamais ton père et ton ami.

Charles-Georges, duc
de Buckingham.

L'oublier!... Il faudrait donc aussi que le poignard de Richelieu eût tari la dernière goute de mon sang? Ne le pas venger!... Il faudrait donc que le ciel, complice du tyran, eût à-la-fois anéanti les pensées dans ma tête et les émotions dans mon cœur? Non, mon père, non. Si la nature m'a fait ton fils, c'est à mon courage à justifier le don de la nature. Je ne conserve, je n'aime la vie que pour venger ta mort. J'accepte avec transport l'héritage sanglant de ce corps indignement outragé; il me semble qu'il se ranime pour me dictermes obligations. Je les accomplirai : ce legs de vengeance, ma haine le remplira. De tous les attentats d'un barbare, celui-ci peut-être est le plus révoltant; ce sera le dernier; un attentat plus juste et nécessairey mettra un terme.

Despote impitoyable! Ceins-toi d'une triple barrière de satellites; hérisse-toi de fer! Tu m'as appris qu'un glaive menaçant, mais caché, tôt ou tard se fait jour. Le mien arrivera jusqu'à ton cœur. Oh! que j'aurai de plaisir à voir trembler sous la main d'un enfant, celui qui fait trembler le monde!

Tels ne furent point sans doute les termes dont je me servis pour exprimer mes sentimens; mais tels en substance étaient ceux-ci. Sous un calme apparent, je ressentais toutes les chaleurs d'une véritable ivresse. La duchesse de *Chevreuse*, qui était cette dame à laquelle mon père s'était confié, profita de cette exaltation, pour m'instruire des derniers momens de son illustre ami. Il y avait plus de quatorze ans en effet, que milord Buckingham, ayant quitté la France, où d'abord il avait paru comme ambasssadeur d'Angleterre, n'avait revu les côtes du premier de ces royaumes, que comme un ennemi. Il commandait alors l'expédition de l'île de Rhé,

et se préparait à punir Richelieu, son éternel persécuteur, en enlevant pour jamais aū parti des Catholiques, l'importante place de la Rochelle, ce boulevard des Protestans. Depuis la première apparution de milord à la cour de France, où il était venu, au nom de Charles Ier. épouser madame *Henriette*, sœur du roi; le cardinal, dont son esprit, sa magnificence et ses agrémens, avaient diminué l'influence, et balancé le crédit, Richelieu avait juré au duc une haine immortelle. Des motifsplus particuliers, et sur lesquels il est, tout au plus permis de former des conjectures, avaient envenimé cette haine, au point de la rendre implacable. S'il faut en croire certaines chroniques, l'ambassadeur qui déjà, dans les cabinets, fesait prévaloir sa politique sur celle du ministre, aurait joint à cette imprudence, celle de lui disputer un cœur. Et quel cœur, si ce qu'on disait alors à l'oreille, n'est pas faux! En un mot, d'ennemis d'état, ces deux grands personnages étaient devenus

rivaux. Mais ce qui augmenta le crime du duc et la rage du cardinal, c'est que dit-on, Buckingham sut plaire et que Richelieu fut éconduit. La colère de ce prélat, sourde et concentrée, fermenta long-tems et s'aigrit dans son ame vindicative. A force d'intrigues obscures, de menées secrètes, de petites violences subalternes, non seulement il contraignit milord à sortir de France, mais il décida qu'il n'y rentrerait jamais. Croira-t-on que le ministre eût l'art d'intéresser Louis à sa querelle, de lui faire partager son animosité, de le rendre l'instrument de sa vengeance? Croira-t-on qu'il en ait poussé les fureurs jusqu'à y envelopper le roi d'Angleterre lui-même, et, qu'en ce moment, elles continuent à soulever contre l'autorité de ce monarque, les flots tumultueux d'une faction qui fomente l'anarchie?

Milord Georges était fier. Trop grand pour s'abaisser à feindre, mais trop sensible pour pardonner une injure, il voulut punir le cardinal,

de celles qu'il en avait reçues. Richelieu avait protesté que le duc ne rentrerait pas en France ; Buckingham jura que bientôt on l'y reverrait, mais les armes à la main. Aspirant déjà son triomphe, il monte l'amiral de la flotte britannique, vient croiser devant Rhé, et dispose son entrée à la Rochelle. Les calvinistes l'y attendaient comme un sauveur.

Ce fut alors que, par le coup le plus déloyal, le ministre eut à-la-fois le plaisir de déconcerter une entreprise décisive, et de se venger d'un ennemi. Au moment que le duc, qui venait de visiter la flotte, passait de sa barque sur le bord de l'amiral, un homme se montra, qui jadis avait eu avec lui quelques démêlés. Cet homme, déguisé en matelot, lui demande la main, que Buckingham lui présente. A l'instant, plusieurs coups de couteau l'atteignent ; il est renversé, terrassé sous les pieds des complices de l'assassin, qui précipitent leur victime dans la cale du bateau. Bientôt à forces de rames, ils

se séparent de l'armée, gagnent un îlot, distant de cinq quart de lieues; et tandis que tout les équipages se préparent à saluer leur chef d'une bordée générale, ses meurtriers le dépouillent, le déposent et l'abandonnent sur la plage du rocher. On a su depuis, que s'ils ne l'avaient pas jeté dans la mer, c'est que leur conducteur ayant à venger non seulement sa querelle personnelle, mais celle d'un adversaire plus considérable, dont il s'était fait l'instrument, son intention avait été de se rendre dans l'îlot, pour y mutiler le malheureux lord, dont Richelieu avait acheté la tête. (1) C'est pourquoi

---

(1) L'histoire qui rapporte en effet l'assassinat du duc de Buckingham, ne s'est point expliquée sur les motifs qui l'ont occasionné, ni sur les détails accessoires qui ont pu l'environner. En représentant le cardinal de Richelieu comme un politique violent, les annalistes ne l'ont jamais offert sous les odieuses couleurs d'un assassin. S'il a immolé de grandes victimes, c'est avec le sacré couteau des lois. Ce serait peut-être ici le cas d'examiner jusqu'à quel point la morale permet à l'imagination d'altérer les faits; et s'il n'est pas contre la dignité des Gouvernemens, de souffrir que les poëtes tra-

son corps avait été caché dans des touffes de roseaux et d'algues marines qui croissent abondamment sur ce rivage écarté.

Ce qui était préparé pour le perdre, le sauva. L'écume dont étaient chargés les roseaux, se trouvant imprégnée de sels marins, leur acidité pénétra dans les blessures de Buckingham, et en même-tems qu'elle lui causait une vive et cuisante douleur, elle arrêta l'effusion de son sang. Il revint à lui. Les coups qu'il avait reçus, bien que considérables, n'étaient point mortels. Du seul vêtement que ses meurtriers n'eussent pas emporté, il s'accomoda un appareil, qu'il assujétit avec des herbes longues et flexibles. Cependant il était prodigieusement affaibli; échappé aux poignards, il aurait succombé à la douleur, à l'inquiétude, à la faim, sans

---

vestissent en héros de roman les personnages historiques! — *Apostille d'un ami* de M. Regnault-Warin, *sur son manuscrit* de l'Homme au Masque de Fer.

les secours d'un pauvre pêcheur, qui relâcha dans l'îlot vers le soir du second jour. Cet homme le couvrit de son propre vêtement, lui fit avaler quelques gouttes de rhum, et après avoir pansé ses plaies, qui commençaient à s'envenimer, il le transporta sur sa nacelle, dans l'île de Rhé. Graces aux soins du pêcheur et de sa femme, le duc se rétablit. Dégoûté d'une expédition qui avait failli lui arracher la vie sans honneur, mais le cœur dévoré de deux sentimens terribles et contraires, la haine et l'amour, il résolut de ne plus exister que pour les assouvir. L'objet de son ressentiment, le cardinal de Richelieu, vivait, régnait en France : il y savourait dans le recueillement de son ame sombre et sanguinaire, le cruel plaisir d'avoir immolé son rival; et la volupté plus atroce encore, de causer à la femme qui avait préféré ce lord à lui-même, des chagrins toujours nouveaux, et des regrets sans cesse renaissans. Buckingham, sacrifié pour elle, ne voulut pas qu'elle

le pleurât en vain. Il voulut sur-tout, que son persécuteur expiât de si précieuses larmes. Il parcourut l'Europe plusieurs fois, suscitant des ennemis au bourreau, des vengeurs aux victimes. Cependant, des amours de ces infortunés, était sorti un rejeton, plus malheureux peut-être, et qui croissait comme un nouvel holocauste à la douleur. A l'insçu de son père, éloigné depuis long-tems, cet enfant avait été remis aux mains fidèles de la reconnaissance et de l'amitié. Buckingham, traversant la Bourgogne, avait pu l'embrasser sous les yeux du baron des Anglecourts; car on n'est pas sans avoir reconnu, à tous ces traits, le père, voyageant inconnu et toujours poursuivi, le protecteur discret et l'instituteur caché sous le titre d'oncle ; le fils, l'élève enfin, déguisé sous le nom et l'habit de nièce.

Si, dans ce triste narré, il restait quelque chose à révéler à ceux pour qui j'écris ces souvenirs, leur curiosité, peut-être même leur intérêt,

ne manqueraient pas d'être excités vivement, par le silence que je garde sur celle qui fut ma mère. Pourquoi cette réticence, diraient-ils? Je leur répondrais alors, que ne pouvant intervertir l'ordre des faits, ils doivent attendre que celui-ci se place à son tour, et se développe naturellement. Peut-être, si je traçais un livre sous la dictée de l'imagination, aurais-je mis dans le plan d'autres dispositions, dans l'action une marche différente, des couleurs plus vives dans les portraits, plus de relief, de saillie et de contraste dans les caracteres, plus d'artifice dans les situations, et surtout moins d'excursions et de longueurs, dans le tissu général du récit. En cette circonstance, par exemple, je n'eusse pas manqué de ménager entre mes parens et moi une entrevue, une reconnaissance, qu'il m'eût été doux de peindre, puisqu'elle retracerait le plus délicieux instant de ma vie. Hélas! la vérité est que jamais je n'en connus de tels! Ce ne sera que dans quelques années que

je retrouverai ma mère ; et dans quelle situation ! Jusques-là, n'anticipons point sur l'avenir, et suivons, comme il se déroule, le fil des événemens.

Qu'on se rappelle le départ précipité de mon pere, sa fuite, sous le costume et le nom d'un pélerin espagnol. C'est à une puissance supérieure qu'il devait son salut momentanné ; mais si ses amis, pour le servir, avaient les aîles de l'aigle, son persécuteur en possédait le regard perçant et les serres tranchantes.

Par suite des troubles qui depuis plusieurs années désolaient la Grande-Bretagne, les assassins du duc ayant été arrêtés, on découvrit qu'il s'etait soustrait à leur rage et qu'il vivait encore. Le ministre furieux ne manqua pas d'éclairer sa conduite, et en suivit la trace assez de tems. Mais ceux qu'elle intéressait avec plus de bienveillance, organisèrent un contre espionnage, qu'ils opposèrent au premier, dont il déconcerta souvent, et fit échouer les tentatives. Il eut

même assez d'adresse ou de bonheur, pour le fourvoyer entièrement ; et ce fut, durant cet écart favorable au lord, qu'il osa rentrer en France pour y embrasser son fils.

Après que nous l'eûmes quitté, non loin de Moulins, il chemina tranquillement jusqu'à Bordeaux, prenant seulement la précaution de ne s'arrêter que dans les hameaux peu peuplés, ou dans les auberges isolées. A Bordeaux, il quitta son déguisement, se donna pour un seigneur Castillan qui voyageait par curiosité, convînt avec un capitaine de corvette de son passage jusqu'à Anvers, d'où il devait se réunir à madame de Chevreuse, exilée dans les Pays-Bas ; s'embarqua, fit une heureuse traversée, et n'éprouva le plus grand, comme le dernier de ses revers, qu'à l'embouchure même de l'Escaut.

Il y avait sur le bâtiment, dans le nombre des passagers, un Gascon qui, ramenant sans cesse l'entretien sur la politique, dépréciait avec une affectation marquée, toutes les opé-

rations du cardinal de Richelieu. Un Normand, comme s'il eut pris à tâche de le contrarier, les vantait toutes avec excès. L'un et l'autre ayant de l'esprit, ils semblaient avoir fait de cette controverse, une lutte aussi agréable qu'instructive. Le premier y mettait toute la vivacité de la répartie méridionale ; le second, toute l'astuce des sophistes normands. D'abord ils amusèrent Buckingham, qui, sans prendre au sérieux leur colloque, penchait néanmoins vers celui dont il partageait l'opinion. On vint à parler du maréchal de Montmorency, de sa révolte et de son procès. Le Gascon prétendit qu'on ne devait pas taxer de révolte la plus légitime résistance à l'oppression; le Normand riposta que non seulement c'était une révolte, mais une rebellion, que le ministre avait bien fait de châtier. Oui, répliqua son adversaire, il a dénoué cette tragédie, selon sa coutume, par un assassinat. C'en est trop, s'écria le Normand d'un ton irrité ; il y a long-tems que vous abu-

sez de ma patience, et peut-être de celle d'un gouvernement que vous calomniez : voyons, si vous saurez vous défendre, aussi bien que vous savez l'attaquer. En achevant ces mots, il fit briller son épée, et se prépara à charger ; l'autre, de son côté, s'apprêtait à le recevoir ; quand mon père, que les préliminaires de cette dispute avaient échauffé, s'offre impétueuse- pour servir de second à l'attaqué. C'est où tous deux l'attendaient. A la minute même, il est à-la-fois saisi en arrière, par le Gascon qu'il voulait défendre, et percé, par devant, de plusieurs coups, par le Normand, qu'il allait combattre. A ses cris douloureux, on accourut de toutes les parties du bâtiment, sur le pont où se passait l'affaire. On voulut se jeter sur les assassins ; mais pendant que l'un, posant le pied sur le corps du malheureux lord, semblait garder sa proie, l'autre montrait sur sa poitrine un signe révéré. Ils annoncèrent au capitaine, qu'ils connaissaient parfaitement l'homme qu'ils venaient

d'immoler ; que ce moyen illégal et violent, était le seul qui restât, quand les lois sont impuissantes. Ils proférèrent un nom qui fit baisser tous les yeux ; et malgré l'horreur que ces monstres inspiraient aux passagers, dont plusieurs voulaient purger la société, ils furent conduits, sous bonne escorte, au commandant de la citadelle d'Anvers, duquel ils s'étaient réclamés.

Mon père, quoique secouru avec autant de promptitude que de zèle, avait perdu trop de sang pour qu'il fut possible de le sauver. On le débarqua avec toutes les précautions imaginables ; et il fut transporté, sur les bras des passagers, dans un hôtel où l'atendait madame de Chevreuse. Quel spectacle pour elle, et quelle entrevue ; car l'infortuné Buckingham revit un moment la lumière, comme pour mieux savourer toute l'amertume de sa mort. On a vu de quelle manière il avait employé les instans qui la précédèrent. Dans un *Post-scriptum* qui terminait sa lettre, il

m'invitait à unir aux sentimens de la reconnaissanee, que méritaient les bons offices du baron, la tendresse filiale qu'il provoquait par ses soins paternels. « Si jamais, ajoutait mylord, des jours plus prospères brillent pour toi, ô mon fils, ai-je » besoin de te dire qu'ils ne sont » pas à toi seul! Il est des affections » qui anéantissent toutes les différences; il est des services, dont » l'importance comble les distances » les plus éloignées. » Je vous entends, mon père, m'écriai-je! Ah! que de ce côté, je me sens digne de vous! Que ne suis-je le maître d'une couronne! Trop heureux, si après vous avoir vengé, Onézyme permettait qu'elle fût le prix de sa main!

A l'enthousiasme que m'avait si ardemment soufflé la duchesse de Chevreuse, succédèrent le calme et les réflexions. Ce fut le tour du baron et de sa fille. M. des Anglecourts mit dans les siennes toute la maturité d'une vieille expérience, que l'on prend volontiers pour de l'irrésolu-

tion ou pour de la timidité. La connaissance des hommes, l'habitude des affaires lui fesaient envisager celle-ci sous un point de vue peu favorable à son succès. Un résultat heureux est incertain, me dit-il, peut-on en présumer autant du péril? Vous avez pour complice toute la France, je le veux; mais toute la France sera muette et immobile, en épiant l'issue; et ce qu'il y a de plus affreux à penser, mais ce dont pourtant il faut être convaincu, c'est que vous trouverez des ennemis, ou du moins des adversaires, dans ceux-mêmes qui partagent vos sentimens. On vous louera tout bas, et si vous échouez, on vous immolera publiquement. Tel est l'ascendant d'une tyrannie légale. Onézyme, moins circonspecte peut-être, et aussi tendre, observa que s'il y avait de la bravoure à s'attaquer au méchant, quand il est debout, elle ne voyait qu'une bassesse inutile à le frapper lorsqu'il était à terre. Et l'on dit que notre ennemi n'a plus que quelques jours à vivre, ajouta-t-elle;

laissez la mort achever son ouvrage et votre vengeance. Je ne me pardonnerais jamais, dis-je tout bas, de ne pas avoir dévancé ses coups. Il fut cependant arrêté qu'on attendrait des nouvelles ultérieures. Tout présageait alors que la France touchait à une crise violente. Les regards inquiets de l'Europe se portaient sur le cortège fastueux, qui ramenait à Paris, le cardinal expirant. Mais, chose vraiment incroyable, la terreur de son nom pesait si fortement sur toutes les têtes, que l'intrigue même était silencieuse et apparemment immobile. On observait avec effroi ce fier ministre, qu'enchaînait sur son lit une langueur mortelle. Bien que flétri par la douleur, il se montrait encore l'organe et le bras de la tyrannie. Son nom régnait toujours ; on eut dit que les ombres sanglantes de Cinq-Mars et de Thou, qu'il venait de sacrifier à Lyon, voulaient, en le précédant, honorer le cercueil dont il fesait un char triomphal. Louis descendait aussi dans la tombe ; mais,

comme si jusques dans sa dissolution, il était de sa destinée d'être éclipsé par son ministre, on ne s'occupait que de la maladie de celui-ci, et si l'on parlait de celle du roi, c'était par occasion.

Une série de plusieurs générations donne aux idées générales, comme à la tenue des individus, une direction plusieurs fois renouvellée, et qui fait paraître un peu étrange celle qu'elles ont subies dans des circonstances différentes et à des époques plus reculées. Maintenant, qu'à la suite d'un règne agité, si l'on veut, par des guerres étrangères, mais imposant et calme au-dedans; maintenant qu'on respire avec aisance sous un joug que l'habitude a consacré, que la gloire a ennobli; maintenant, dis-je, toutes ces pensées d'opposition, tous ces projets conspirateurs semblent autant de chimères et de rêveries; ou du moins, on les relègue dans les chroniques de ce peuple turbulent, qui infusa le despotisme dans l'anarchie, et mesura sa grandeur et

sa liberté, sur l'asservissement et l'esclavage des autres nations. (1) On

(1) Il y a cinq à six hommes qui ont écrit ou pu écrire des Romains comme je voudrais qu'on en écrivît toujours. Ces hommes me semblent former une école entièrement isolée et parfaitement distinctes de toutes les littératures. La physionomie de celle-ci a des traits antiques, francs, pleins de relief, ingénus; son langage est simple, sincère, énergique. On y rencontre des bonnes fortunes de style, si j'ose dire, des phrases heureusement nées, de ces mots *trouvés* qui sont si naturels, qu'ils en paraissent familiers, quelques-uns diraient bas; en un mot, de ces tours si originaux, qu'il est impossible de se les approprier, et si naïfs, que chacun, en prenant la plume, se persuade qu'ils sont les siens. Si ces linéamens ont quelque vérité, on reconnaîtra Tacite, Machiavel, Corneille, Bossuet, Montesquieu, peut-être aussi quelquefois la Beaumelle. Chacun de ces hommes extraordinaires exigerait un chapitre; car outre la couleur générale, la *maniere* de leur école, ils ont chacun leur touche marquée et leur caractère particulier. Ce sont ces écrivains que je voudrais qu'on étudiât pour peindre Rome. Quand rassemblera-t-on les traits épars, dont la réunion et l'expression sur-tout, composeraient la physionomie de cette nation trop fameuse, dont l'influence commande encore jusqu'à nous! Quand la main d'un *homme* dépouillera-t-elle cette reine de son bandeau de pourpre, sous lequel il y a tant de sang? Quand montrera-t-on la grandeur romaine dans les cadavres sur lesquels elle s'exhausse? son opulence, dans les ruines de toutes les nations? sa gloire, dans l'asservissement de l'univers! son bonheur, dans l'infortune générale! O! Rome, si le poids de ton colosse étouffa la terre, la présence de ton spectre l'épouvante encore aujourd'hui!

conçoit moins aisément encore, comment ces idées, sous quelque rapport séditieuses, peuvent germer, peuvent éclore dans la tête d'un adolescent. D'abord, je suis bien éloigné d'admettre dans ces données fugitives, l'existence, moins encore l'organisation d'un véritable complot, sur-tout d'un complot politique. Il n'en est nullement question. Un fils tendre et pieux, en qui ses malheurs personnels ont augmenté la tendresse, en qui les calamités d'un père ont fortifié la piété; ce fils vient de voir succomber sous le poignard ce père adoré. On irrite son ressentiment par des discours adroits; on allume son délire par des tableaux pathétiques; on retire, en quelque sorte, du flanc paternel, le fer qui y a tari la vie; sur ce fer sanglant,

---

Combien nos tribunes n'ont-elles pas redit les noms des Brutus, des Mutius et des Gracques! Encore un jour, et l'on allait préconiser Catilina. Cependant on n'a presque pas parlé de César, ni d'Auguste; ou si on les a nommés, çà été pour les diffamer. Encore une fois, puisqu'on veut toujours citer Rome, quand mettra-t-on les Romains à leur place?

il jure la haine, il aspire la vengeance... Dans chacun de ces mouvemens, la nature se décèle ; non celle que ce qu'on nomme *les convenances* a rétrécie ; mais cette nature fière, forte, véhémente, que la solitude vit croître dans toute sa candeur première, et qui n'attend, pour étaler ses mouvemens nerveux, que le premier choc, que la première étincelle des passions. Que ceux, dont la délicatesse s'effrayerait de ces teintes vigoureuses, ferment ces mémoires ! Je suis le fils du mystère, du crime peut-être, et du malheur : ma parure est négligée et mon langage incorrect. Assez d'autres sont l'écho de leur mémoire ou de leur esprit ; moi je n'écoute que mon ame. Sous les verrouils de la tyrannie, j'écris avec liberté ; ma conscience m'inspire et Dieu m'entend.

On consacra à honorer les restes de mon père, ces jours d'attente et de loisir. Son cœur, enfermé dans une urne de vermeil, fut déposé sur un socle de porphyre, en la chapelle intérieure du château : on inhuma son

corps dans un caveau souterrein, parmi les morts de l'ancienne maison de la Châteigneraye, et près du père du baron. Quoique protestant, il reçut les prières et les cérémonies du catholicisme, auxquelles je ne pus assister sans éprouver de nouvelles douleurs qui fortifièrent mes résolutions.

M. des Anglecourts, à la tendresse duquel je les dissimulais, mais qui, avec l'expérience de mon naturel, ne pouvait manquer de les pressentir; mon oncle (car je lui conservai toujours ce titre), pour les affaiblir, m'envoyait Onézyme. Il ne prévoyait guère que sa fille, loin de les blâmer, et de tenter de les détruire, ne différait avec moi, qu'en en condamnant la violence et la précipitation. Elle voulait toujours qu'on attendît quelque chose des circonstances et du tems. Savoir saisir les unes, me dit-elle, bien user de l'autre est également la preuve d'un bon esprit et la récompense d'un grand caractère. Si vous m'en croyez, nous lirons l'his-

toire. Le baron fut enchanté de nous voir livrés à cette nouvelle étude, qu'il regardait comme un délassement utile, et non comme une école. Je m'appliquai sur-tout à la connaissance des révolutions et des tyrannies. Dans les annales anciennes, je retrouvais les événemens modernes; les causes, les situations me paraissaient souvent les mêmes, et je ne voyais de changés que les siècles, le pays et les noms. Cependant, soit inexpérience ou faux jugement, le caractère de Richelieu me semblait inoui; sa double position, à l'égard du roi, qu'il menait péniblement, et de la nation, qu'il conduisait avec violence, étaient un cas, dont aucune histoire ne donne l'exemple, ou n'a gardé le souvenir. Quoi de plus simple en effet, et presque de plus nécessaire, qu'un ministre qui, de la faiblesse de son maitre, fait son patrimoine, pour, du peuple qu'on lui commet, faire sa proie? Il n'est si mince politique qui n'osât davantage. Mais Louis XIII était loin de présenter ces facilités. Quoi-

qu'en aient écrit les historiens, ce monarque avait un caractère très-décidé, très-épineux, moins difficile peut-être à diriger qu'à deviner, et qu'on ne gouvernait qu'en fléchissant. Quel était donc le génie du cardinal qui apprivoisa cet homme farouche? Par quel moyen contraire à toutes les théories, fit-il de la haine et des dégoûts, le ressort de son autorité? Le roi n'aima jamais son ministre; il fut une époque qu'il le détestait. Il paraît qu'il le craignit long-tems, mais l'estima toujours. On pourrait même conjecturer que le prince, convaincu de la capacité du prélat, eût le courage de sacrifier sa répugnance personnelle à ce qu'il crut le salut de tous. Ce fut au moins celui de la couronne; car, malgré de trop légitimes préventions contre Richelieu, je ne puis dissimuler son rare mérite. En l'étudiant davantage, j'appris à le haïr avec consistance, mais à lui accorder une plus haute estime. Oh! s'il n'avait pas immolé mon père, je lui aurais facilement pardonné mes infortunes!

mais la raison d'état qui étouffe la nature, n'est à mes yeux qu'une monstruosité; et le fils qui méconnaît son père pour son pays, s'appellât-il Brutus, ce fils est le plus exécrable des assassins.

Sur ces entrefaites, le baron reçut ordre de se rendre à la cour. Grande rumeur, à ce sujet, dans le château; conjectures multipliées; balancement d'opinions; flux et reflux de crainte et d'espérance. Pourquoi M. des Anglecourts était-il mandé? Qu'avait-il à démêler dans ces circonstances? Si l'on avait découvert qu'il eût donné un dernier asyle aux cendres du malheureux Buckingham, où était le crime? Mais l'exil de madame de Chevreuse n'était pas révoqué, et elle était chez lui; était-ce là le sujet de ce commandement ministériel? Un autre objet, beaucoup plus important, travaillait l'esprit de mon oncle; précisément, parce qu'il n'osait s'en expliquer. je le devinai, et le lui dis. Il m'embrassa tristement, et me réitéra que toute son existence m'appartenait.

Nous jugeâmes convenable de renvoyer à Bruxelles madame la duchesse, qu'accompagneraient Onézyme et madame Jobin. Il fut aussi décidé que je partirai pour Paris avec le baron qui avait promis de ne jamais me perdre de vue. Auparavant, nous allâmes, en famille, faire nos adieux à madame Sainte-Restitue. Vous allez voir votre portrait, me dit Onézyme dans le chemin, cette jeune personne dont je vous ai parlé, et qui vous ressemble parfaitement, hormis qu'elle est brune, et que vous êtes chatain-clair. On l'a dit fille d'une très-grande dame, mais elle ne porte d'autre nom que celui de *Césarine*. Elle est fort aimable, très-spirituelle, quand elle veut s'en donner la peine, mais encore plus étourdie. C'est un petit grenadier en juppon.

On nous ntroduisit au parloir de madame l'abbesse. En entrant dans les avant-cours, j'avais vu avec un plaisir mêlé d'étonnement ces murs si prodigieusement élevés, tapissés du bas en haut, de lierre et de vigne-

vierge ; au milieu de cette majestueuse enceinte, trois avenues de tilleuls de la plus grande beauté ; à droite, l'église, vaisseau gothique, dont la voûte soulevée dans les airs à une hauteur démesurée, semble suspendue sur le vide, n'étant supportée par aucune colonne ; à gauche et dans l'enfoncement, les bâtimens symétriques du monastère. Un silence imposant planait sur cette solitude ; on y respirait, en quelque façon, une odeur de béatitude et de paix. Au parloir, même calme, quoique tempéré par une douce gaieté. On fit à Onézyme des complimens sans fadeur, des caresses sans affectation. Madame Sainte-Restitue, toujours plaintive et tant soit peu mélancolique, poussa quelques soupirs au souvenir des Anglecourts. Elle apprit avec peine notre prompt départ. Somme totale, la visite n'avait rien eu de remarquable, et s'était passée avec décence des deux côtés, quand l'arrivée de la petite Césarine fit changer la scène.

Quatorze ans, avec les formes de seize; des cheveux noirs et tournés en mille anneaux au moindre mouvement; de grands yeux bruns pleins de flamme; le sourire fin, espiègle, agaçant; de petits gestes mutins, des regards dardés avec la rapidité de l'éclair, des propos décousus, mais assaisonnés d'un sel piquant: voilà, au premier aspect, Césarine. Elle entre en frédonnant, ne salue personne, va se jeter dans les bras d'une religieuse, *sa bonne amie*, fait la moue à une autre qui la caresse, tourne le dos à l'abbesse et s'apperçoit enfin que nous sommes là. Mais au lieu de s'entretenir avec Onézyme, ses yeux tombent sur moi, me fixent avec un étonnement presque stupide; puis s'élançant, avec un grand cri, elle sort précipitamment, et s'obstine à ne pas revenir, à ne pas répondre, quoique l'abbesse l'interpelle.

On était accoutumé à ses lutineries, dont la singularité rompait un peu la monotonie de la maison. On plaisanta sur celle-ci, qu'on attribua

à notre ressemblance réciproque. Là-dessus, examen, parallèle et discussion. Quant à la confrontation, Césarine rentra bientôt pour y procéder; elle tenait dans ses mains un portrait en miniature, qu'elle présenta à l'abbesse, et que l'on reconnut pour le mien. D'où le tenez-vous, lui demanda-t-on? — De maman. — Qui représente-t-il? — Mon frère. — Et quelle est votre maman, mademoiselle, dis-je avec vivacité? La religieuse que Césarine nommait sa bonne amie, détourna la réponse, en observant que la nature se jouait quelquefois dans ces ressemblances singulières. L'abbesse appuya et commenta cette remarque, qui me parut faire rêver le baron. Au bout de quelques minutes, la visite se termina. Ce que je venais d'y voir me suggéra de nouvelles réflexions.

Il y avait tout lieu de présumer que la mère de Césarine était aussi la mienne; ce fut le point auquel je m'arrêtai, et dont je fis part au baron, qui, soit ignorance ou précau-

tion, ne convint de rien. Mais pourquoi ce mystère et ce silence? Si le départ d'Onézyme n'avait pas été fixé, peut-être une seconde visite au couvent l'aurait-il éclairci. Quant à madame de Chevreuse, toujours toute entière aux regrets que lui causait la mort de son ami, elle était incapable de se livrer à aucune autre idée ; et si celle d'une vengeance, qu'elle regardait comme justice, remplissait son cœur, c'est qu'émanant immédiatement de la première, elle en était la conséquence nécessaire et naturelle.

Je glisse sur la nouvelle séparation d'Onézyme et de moi. L'espoir qu'elle serait courte, la rendit moins douloureuse. Soyez prudent, me dit-elle en montant dans sa voiture : vous serez contenté de Charles, lui répondis-je. La voilà qui chemine vers les Pays-Bas ; tandis que sous le nom et l'ancien costume de Caroline, je roule vers Paris ; j'entrais alors dans ma quatorzième année.

Qu'on me permette ici une observation générale. Lorsqu'à cet âge le

développement des facultés intellectuelles répond à celui de la puissance physique, il résulte de leur accord une sensibilité exquise, une aptitude merveilleuse à recevoir toutes les impressions : c'est alors qu'il importe de les diriger, par une louable économie, vers l'intérêt général de la société, plus encore que vers l'intérêt individuel qui prédomine toujours assez. A cette période de la vie, tous les jugemens reposant dans les sensations, s'il s'en offre une dont la force et la singularité commande et fixe l'attention, l'équilibre rompu sur-le-champ entraîne et absorbe toutes les autres. C'est ce qui explique ces inflammations subites et simultanées de deux cœurs qui, s'éprouvant pour la première fois, croyent cependant se réunir et se confondre à la suite d'une longue séparation ; mais c'est aussi ce qui explique des émotions d'un autre genre, telle, par exemple, qu'était celle qu'on m'avait suggérée. Sa vive chaleur, en produisant dans mon ame de sourdes effervescences, avait

opéré sur mon caractère une réaction dangereuse et pénible. Naguère, envisageant l'humanité, à travers le prisme flatteur, que l'indulgence du baron m'avait placé sur les yeux, je voyais la nature morale, ainsi qu'une belle campagne dans les jours du printems, se peindre des plus riantes couleurs. Je cultivais la vertu sans le savoir, et dans mon heureuse ignorance, je n'aurais même pu nommer le crime. L'arrivée de mon père commença à dessiller mes yeux; la catastrophe qui la suivit m'éclaira d'un coup de foudre; et, avec les chagrins, la défiance se glissa dans mon cœur. Affreux serpent qui se remue sans cesse dans la plaie qu'il a faite! L'espèce humaine, ainsi que me l'avait représentée madame de Chevreuse, me parut partagée en deux seules portions, celle des bourreaux et celle des victimes. Impatient de compter ma famille et moi parmi celles-ci, mais malgré cette misantropie précoce, ne voulant pas augmenter l'autre, je me décidai à commencer la

troisième, celle des vengeurs. Je ruminais donc la vengeance dans la première saison d'aimer! O ma chère Onézyme, qu'il y avait loin de ces convulsions qui déchiraient mon cœur, aux émotions charmantes que tu y faisais naître! Dieu, se peut-il, qu'en si peu d'instans, le pur flambeau de l'amour fraternel soit changé en la torche des furies! Oh! que l'ignorance est un doux oreiller à reposer la faible tête des enfans! malheur à qui les éveille à la science; n'est-ce pas aussi les éveiller aux douleurs?

Ce fut dans ces dispositions que je fis la route et que j'arrivai à Paris. Vainement le baron employa, pour me distraire, toute la bonhomie de son affection pour moi; vainement Germain qui conduisait notre chaise, voulut m'égayer par ses réjouissantes saillies: mon ame, fermée aux sensations agréables, s'abreuvait, si j'ose dire, d'une tristesse amère, que tout concourait à rendre plus poignante. La nature elle-même, partageant mes

chagrins, semblait avoir assorti son aspect à ma situation. Nous cheminions vers le milieu de novembre, sous un ciel grisâtre et nébuleux, dont les sombres reflets contristaient les champs. Les arbres dépouillés, les prairies sans verdure, les montagnes sans ornemens ; dans les hameaux, des chaumes trempés de pluie ; partout un calme morne, un silence profond, que rendaient plus accablant les clameurs des oiseaux de passage et les croassemens de quelques corbeaux.

En relayant à Melun, on confirma à M. des Anglecourts la mort de la reine Marie, veuve de Henri IV, et mère du roi. Il y avait trois mois que cette princesse avait terminé ses jours dans son exil à Cologne, où l'avait reléguée les persécutions de Richelieu ; mais ce n'était que depuis peu de jours, que la cour avait pris le deuil. Encore un holocauste sacrifié à l'idole, me dit le baron. Etonnant concours des circonstances les plus inouies ! Quel peut être donc l'ascen-

dant d'un homme sur un autre, s'il le contraint à immoler ses affections les plus chères et ses devoirs les plus sacrés ! Courbé sous le joug du cardinal, Louis XIII, le plus respectueux des fils, et peut-être le plus timide, s'en est montré le plus rebelle ! Il a passé la moitié de son règne à guerroyer avec sa mère ; et, après l'avoir retenue long-temps prisonnière, il a fini par signer son exil. Au surplus, bien en a pris à cette reine d'être malheureuse pour intéresser. Avant ses revers, elle était haïe et méprisée : lui eut-on fait grace de la bizarrerie de son caractère acariâtre, de sa confiance, au moins déplacée dans des étrangers, au préjudice des nationaux ; lui eût-on pardonné d'avoir fait succéder à la sage économie de Henri, les plus folles prodigalités ; pouvait-on oublier qu'elle n'avait pas regretté, même comme époux, celui que la France pleurait comme un père ? Ses infortunes ont effacé de tels souvenirs ; on n'a pu contempler sans une pitié mêlée d'indignation, la pre-

mière souveraine de l'Europe, parente d'un pape, mère et belle-mère de plusieurs rois, devenue le jouet des intrigues et la victime de l'ambition d'un sujet. A Cologne, où elle est morte réfugiée, elle manquait, pour ainsi dire, du strict nécessaire; et cette reine, accoutumée aux pompes de la grandeur, aux superfluités du luxe et de l'opulence, a consumé ses derniers jours sous les livrées de la pauvreté! La conduite de Louis-le-Juste est plus que blâmable; la tyrannie du ministre est révoltante, et tous ces détails font horreur. — Ils ne pouvaient, comme l'on sent, affaiblir celle dont j'étais pénétré.

Quand notre voiture passa sous la porte Saint-Antoine, on nous fit remarquer deux pans de murs abattus récemment. Ils sont tombés devant Richelieu, nous dit-on. Porté comme un sultan d'Asie, par huit esclaves, il vient de traverser le royaume dans une sorte de palanquin couvert, où se trouve, outre son lit, une table à écrire, et deux sièges pour un secré-

taire. Cette machine énorme et dispendieuse, d'où sortent les destins de l'état, a fait reculer des colonnades, des portes de ville et jusques à des maisons toutes entières; comme si les objets même inanimés et les plus bruts devaient fléchir sous l'appareil de la puissance et sous la sappe du despotisme.

Non loin delà, s'élevait, à gauche, un château-fort, hérissé de canons et flanqué de huit tours. C'est la Bastille, me dit mon oncle. On la croit assez communément le rempart de la royauté contre l'effervescence populaire; mais elle est si mal défendue, qu'elle pourrait devenir, au premier mouvement, la redoute de l'insurrection contre l'autorité. Elle est aujourd'hui le séjour des prisonniers d'état. Durant ce discours, mes yeux fixés sur ce donjon menaçant, se baissèrent d'épouvante. Je sentis un frisson glacé courir de mes veines jusqu'à mon cœur, et, je ne sais pourquoi, je devins pâle et tremblant.

Comme ancien menin du roi et at-

taché à la cour, le baron logeait au Louvre. Ce palais, loin de présenter, ainsi qu'aujourd'hui, à l'admiration des étrangers, sa magnifique colonnade, chef-d'œuvre de Perrault, n'offrait qu'un amas confus de bâtimens disparates, commencés sous François Ier., suspendus à diverses reprises, continués par plusieurs rois et élevés par une foule de mains. M. des Anglecourts, obligé de paraître au lever, me confia, dès le lendemain de notre arrivée, à Germain, chargé de me distraire un peu, en me promenant dans Paris. Ce valet, aussi intelligent que fidèle, me fit monter avec lui, dans une de ces voitures publiques, dont l'établissement était récent; et comme il connaissait parfaitement la capitale, où il avait demeuré long-tems au service de mon oncle, il me fit parcourir et examiner la plupart des édifices fameux, qui, dès le ministere du cardinal, protecteur des arts, la rendaient la plus florissante ville de l'Europe.

En passant devant un pérystile ma-

gnifique, autour duquel s'arrêtaient une multitude de voitures et se réunissaient des grouppes de curieux, je remarquai bon nombre d'hommes d'armes, dont la tenue me parut singulière. Je demandai qui ils étaient. Ce sont, me répondit Germain, les gardes de M. de Richelieu, et voilà le palais, qui de son nom, a pris le titre de *Palais-Cardinal*, car ce ministre étale un luxe plus que royal, et paraît plus monarque, que le monarque lui-même. L'aspect de cet édifice fit sur tout mon être un effet impossible à décrire. J'éprouvai d'abord comme un éblouissement qui m'ôta la vue nette des objets. A cette première sensation, succéda une sorte de vertige qui se manifesta par un tremblement général ; notre carosse, rangé parmi ceux qui garnissaient l'enceinte, se trouvant arrêté, j'eus le tems d'attacher mes regards sur la demeure du plus grand, du seul de mes ennemis. Quoi, c'est là, me dis-je en moi-même, c'est à deux cents pas de moi, que respire le bourreau

de la France et l'assassin de mon père! Oh! pourquoi le ciel qui m'amène, pour ainsi dire, face à face, a-t-il élevé entre lui et moi ces barrières de marbre et de guerriers? N'est-ce que pour mieux me faire comprendre la folie de mon projet? ou, plutôt, n'est-ce pas pour m'offrir, dans l'examen des obstacles, la possibilité des moyens? Voyons, considérons, réfléchissons. Tels étaient les sentimens qui m'agitaient, lorsqu'un grand bruit se fit entendre de dessous le portique du palais. *Le voilà! le voilà!* s'écriait-on. Un mouvement général eut lieu dans la place; on se roula en tourbillons, on se porta par grouppes vers les grilles des colonnades. Toutes les têtes se dirigèrent, tous les yeux se fixèrent sur un point unique. Un sourd murmure bruissait autour de nous; à des intervalles inégaux, il était dominé par le retentissement des hallebardes sur les pavés du portique, et par ces mots incessamment répétés: *Place, messieurs, place!* Votre curiosité va être satisfaite, me dit Ger-

main penché, comme moi, à la portière de notre voiture; vous allez voir le ministre. A l'instant, de toutes parts, il s'établit un grand silence. Le pérystile chargé sur ses marches inférieures d'un triple rang d'hommes d'armes, se remplit de personnages diversement et magnifiquement décorés. Presque tous, revêtus des ordres du roi ou d'insignes étrangers, balançaient en leur main des chapeaux couverts de plumes. Parmi cette riche architecture, ces soldats sous les armes, ces hallebardes luisantes, cette foule attentive; toute cette variété de mouvemens et de couleurs produisit un spectacle charmant, dont la nouveauté, changeant momentanément mes idées, m'éblouit et m'enchanta. L'objet principal de cette pompe en ramena le cours habituel. Des deux côtés, la foule des courtisans s'étant ouverte et rangée sur deux lignes, dans l'enfoncement de leur centre, je vis paraître un homme vêtu de rouge, décoré du cordon bleu, et la tête couverte d'une

calotte d'écarlatte. C'était Richelieu. Tous les regards levés vers la porte du palais, se baissèrent à son aspect ; un silence plus vaste régna sur les spectateurs. Le ministre, parlant à un prélat, que j'entendis nommer le nonce *Mazarin*, s'arrêta un instant sur le dernier dégré du pérystile. Quoique malade, il marchait d'un air superbe, et de tems en tems, souriait d'un air doux. Ses cheveux me semblèrent presque blancs, et sa physionomie spirituelle, fine, même agréable, mais un peu livide. Sa voiture s'ouvrit au pied de l'escalier : après avoir fait un salut circulaire, accompagné d'un geste gracieux, il monta légèrement. Mazarin se plaça près de lui. Deux personnages, que l'on dit être des secrétaires d'état, prirent le devant ; le carosse roula vers les Tuileries, et la multitude se dissipa en silence.

Pour moi, chez qui se gravait ineffaçablement cette première apparution, j'éprouvais un mêlange de sensations inexprimables. C'était

comme un cahos confus de stupeur, de curiosité, d'indignation. Tandis que le spectacle de ce faste imposant me rendait plus douloureux le souvenir du meurtre de mon père, je ne sais quel pressentiment, m'avertissant que toutes ces pompes n'écarteraient pas la mort, que le cardinal portait dans son sein, tourna presqu'en pitié, mon trop légitime ressentiment. Je revins à notre logis, pensif et combattu. J'y trouvai le baron, déjà fort inquiet de mon absence. Il paraissait troublé. Ayant été admis au petit lever, le roi lui avait tendu la main, avec une affabilité d'autant plus flatteuse dans ce prince, qu'elle lui était peu naturelle. Sa Majesté avait même daigné s'informer de la jeune Onézyme; et Elle avait ajouté que M. le cardinal avait quelque chose à demander à mon oncle. Sur ce, Richelieu était arrivé; s'étant mis à genoux près du lit, Louis en s'enquerrant de sa santé, lui avait fait donner un fauteuil. Il avait, en quelque manière, présenté à son ministre, M.

des Anglecourts, *mon ancien ami*, avait ajouté le roi. Je suis persuadé, avait répondu M. de Richelieu, d'un ton sévère, que monsieur le baron n'a jamais rien fait pour cesser de mériter ce titre. J'en réponds, avait répliqué Sa Majesté, qui avait congédié mon oncle, en lui assignant un rendez-vous, pour le lendemain, à pareille heure, chez le cardinal.

Ce discours équivoque m'inquiète, me dit M. des Anglecourts; je crains quelqu'indiscrétion. Cet homme, ajouta-t-il, en parlant du ministre, a un œil perçant, qui descend jusqu'au fonds de l'ame, et dont il est impossible de soutenir le regard. La vie lui échappe, on le voit et il le sent; mais on dirait qu'il en concentre tous les ressorts, pour rendre ses derniers momens terribles et mémorables. Je tremble que tu n'en sois la victime.

Cette terreur, loin de m'intimider, ranima mon courroux. Je passai la moitié de la nuit à rouler mille projets. Celui auquel je m'arrêtai,

fut de m'échapper à la surveillance de mon oncle et de Germain, de me procurer un habit de page du cardinal, à la faveur duquel je m'introduirais aisément dans son palais, et près de sa personne. Le ciel alors ferait le reste. Ce plan, combiné sous toutes ses faces dans une jeune tête, me fatigua assez, malgré mes inquiétudes, pour m'assoupir.

Il y avait peu de tems, je crois, que je dormais, quand je fus réveillé par un mouvement extraordinaire qui se fesait à ma porte. Le Louvre, dans un appartement duquel nous habitions, m'étant absolument inconnu, d'abord je gardai le silence, jusqu'à ce que le bruit devenant plus fort, j'allais m'élancer en criant, lorsque la porte fut ouverte. A la lueur d'une lanterne sourde, portée par un homme, que je reconnus pour le baron, il introduisit une femme, de taille médiocre, enveloppée de coëffes. Mes rideaux fermés, mais transparens, me permirent de distinguer ce qui se passa dans la chambre. La dame, qui

semblait fort émue, se plaça sur un siége, que lui avança mon oncle, soupira longuement et à plusieurs reprises ; je crus même l'entendre sangloter. Rassurez-vous, madame, lui dit son conducteur à demi-voix ; je vous engage ma parole, qu'on m'arrachera plutôt la vie, que de m'arracher ce secret. Et quant au cher enfant qui en est l'objet... L'organe de mon oncle s'affaiblissant, je n'entendis plus rien. Mais tout-à-coup, la dame se débarrassa de ses voiles, et, si ce n'était pas une illusion, je reconnus celle qui, accompagnée de madame de Chevreuse, était venue, une seule fois, me visiter dans mon enfance. Je me serais peut-être trahi, dans ce moment, où je retrouvais ma mère, si le baron n'avait repris la parole, et dit d'un ton soucieux, en s'approchant de mon lit : je meurs de crainte, qu'il ne s'éveille ; car, avec son caractère, s'il vous revoyait, tout serait perdu. La peur de compromettre celle qui m'était aussi chère que la mémoire de mon père, c'est-

à-dire plus que la vie, me contînt. Je fermai les yeux, et autant que je pus présumer, par un demi-regard que je glissai à la dérobée, l'instant d'après, voici ce qui se passa. La dame, à qui M. des Anglecourts donnait la main, s'approcha à pas suspendus. Un de mes rideaux relevé, lui permit de me contempler en silence. Bientôt des larmes coulèrent de ses yeux; elle se pencha sur moi, comme pour respirer le soufle pur de son fils. En ce moment, la clarté de la lanterne venant a illuminer mon visage, elle s'écria : *mon fils! Enfant trop malheureux!....* et déposa sur mon front un baiser brûlant. A ce mouvement, à ce cri du cœur d'une mère, j'allongeai mes bras; sans oser soulever la paupière, je l'en enlaçai. Elle poussa un sanglot de tendresse et de douleur, qui effraya le baron; et elle était loin de moi, que mes carresses la cherchaient encore.

Cet incident qui, par l'amour de ma mère, alimentait mon horreur du cardinal, échauffa mon zèle. Je me

levai, dès l'aube, et pour mûrir mon dessein par un peu de médiation, je montai sur la terrasse, qui règne le long des appartemens bas du Louvre, et qui domine toute la Seine, de ce côté. La veille, Germain m'avait fait remarquer le balcon, d'où Charles IX, égaré par une politique criminelle, déchargeait sa carabine sur les infortunés Calvinistes; je m'arrêtai précisément sous cette ouverture, en songeant que si une nouvelle S.-Barthelemy n'était plus à redouter, un autre fléau, qui décimait la nation en détail, pesait aujourd'hui sur la France. Avisant aux expédiens pour le détruire, il me prenait des bouffées d'enthousiasme, que j'évaporais en marchant à grands pas. L'idée de m'introduire chez le cardinal, sous le costume d'un de ses pages, me parut de plus en plus lumineuse, excellente: mais comment me procurer cet habit? J'eus d'abord la pensée d'arranger un des miens; la réfléxion bientôt me rappela que je ne possédais avec moi, que ceux de la fausse Caroline. En

jetant mes regards sur le quai, où peu de monde paraissait encore, ils tombèrent sur un jeune Savoyard, qui criait d'un fausset enfantin : *à ramoner la cheminée du haut en bas!* La vue de ce petit malheureux fut un trait de lumière pour moi. Je lui fis signe, il s'arrêta. Je lui indiquai de monter : des yeux, il cherchait la porte, et demeurait incertain. Pourtant il me comprit : au moyen de ses crochets, qu'il ficha dans les déjoints alternatifs de la muraille, il grimpa jusqu'en haut, où étant parvenu, il se cramponna à la saillie de la corniche. Alors, courbant mes doigts réunis, je lui tendis la main qu'il saisit, et avec laquelle je l'enlevai jusqu'à moi. Tout cela prit moins de tems à faire, que je n'en mets à le décrire. L'habitant des montagnes, assez étonné de se trouver en tête à tête avec une demoiselle de son âge, me regardait d'un air moitié badin, moitié niais, en tournant dans ses mains son bonnet, bruni par la suie. Il me souvient, qu'à travers son masque bar-

bouillé, on lui démêlait une de ces mines réjouies, qui promettent la franchise, sans exclure un peu de malignité. Il s'agit, mon ami, lui dis-je, en lui serrant les mains, qu'il retirait, et oubliant, comme l'on voit, la dignité de mon sexe prétendu ; il s'agit de me rendre un grand service. — Quatre, mademoiselle, dix, cent, si j'en suis capable, répondit-il. — Oh ! pour celui-ci, certainement. Je veux d'ailleurs te faire gagner beaucoup d'argent. — Oh ! pour ce qui est de ça, mademoiselle, je crois plutôt... Si j'osais... je prie mademoiselle de me pardonner, mais je payerais volontiers pour rendre le service... Quoique ça, je dis, mademoiselle, que l'argent ne gâte rien. — Il y a dans cette bourse dix louis; (je la lui montrai) les voilà ; (je les étalai sur ma main) cinq sont pour toi, si tu sais bien employer les cinq autres. — Mademoiselle n'a qu'à dire. — J'ai la fantaisie de m'habiller en homme, on me refuse un habit, il faut m'en trouver un. — Oh ! pour ce qui est de ça,

c'est facile ; mais mademoiselle est si bien en demoiselle ! Si mademoiselle voulait écouter mon petit avis... (Je m'impatientais.) Quoique ça, mademoiselle fera un bien joli garçon, elle aura l'habit. — Je suis incertaine sur le choix, sur la couleur... Que me conseille-tu ? (Je craignais de me laisser deviner.) — Moi, mademoiselle, je prendrais un bel habit d'étoffe verte comme la prairie à Mathieu Giraud, avec de belles grandes fleurs à ramages... — Eh ! non, non, tout cela est d'un embarras !... Je veux un habit leste, comme pour la chasse, un habit de page, par exemple. — Oh ! bien oui, à la livrée du roi ; bleu et blanc... — Non pas ; vert et rouge, à la livrée du cardinal. — A la livrée du cardinal ? Oh ! pour ce qui est de ça, mademoiselle, je ne saurais gagner les cinq louis. — Et pourquoi ? — Mademoiselle va se fâcher, et je lui demande bien pardon de lui désobéir ; mais en conscience, je ne puis... — Mais la raison ? — Le cardinal !... Oh ! pour ce qui est de ça, mademoi-

selle, je dis qu'on en dit moins qu'on en pense... Enfin, suffit; et comme dit le proverbe : à bon entendeur, demi-mot! — Je suis contente de ton proverbe et de toi, et te jure que je pense de même ; je n'ai envie d'employer cet habit qu'à un bon usage. — Vrai, là ? la main sur l'honneur ? — C'est pour faire une bonne action; oh ! si je pouvais t'expliquer !... — Une niche peut-être, une malice à ce damné de cardinal ? — Précisément. — C'est que mademoiselle ignore qu'il met des impôts sur tout ; il n'y a pas jusqu'à ma *raclotte* et mes *crampons* qui ne paient leur part de sa calotte rouge. — Tout cela finira dans peu. — Donnez, mademoiselle, je cours acheter l'habit. Il y a là bas, au marché du Parvis, un frippier de ma connaissance... Laissez - moi faire, mademoiselle, pour ce qui est de ça, je dis que vous serez contente. Mon savoyard reprend le chemin de ses crochets, et se laisse glisser. A peine a-t-il touché terre, qu'il prend son essor, court et disparaît. Je lui avais

donné rendez-vous pour le lendemain à la même heure. Je rentrai, en me félicitant des opinions de cet honnête montagnard, et en souriant de la singularité, qui préludait à des scènes tragiques, par des détails presque bouffons.

M. des Anglecourts, prêt à se rendre aux ordres du roi, me cherchait pour m'embrasser et me recommander la prudence. Son air soucieux me fit soupçonner qu'il craignait que je n'eusse connaissance de l'événement de la nuit. Je vis l'instant où, par excès de discrétion, il allait se décéler. Il se tut cependant, et me quitta après avoir parlé bas à son valet-de-chambre. En le suivant des yeux, jusqu'à sa voiture, je le vis qui essuyait ses larmes.

Cette journée, une des plus longues de ma vie, se passa sur les épines de l'attente, et dans les anxiétés de l'inquiétude. Germain ne pouvait tellement dissimuler la sienne, qu'il me répondit presque toujours à contre sens à ce que je demandais. Il

se levait sans motif, marchait sans sujet, ne pouvait rester en place. Il courait, à chaque seconde, à une croisée, qui ouvrait sur les cours, l'ouvrait précipitamment, examinait avec curiosité les voitures qui sortaient du Palais-Cardinal, et ne reconnaissant pas celle de son maître, il revenait triste à-la-fois et impatienté. Quant à moi, songeant à ce qui devait arriver le lendemain, j'invoquais tour-à-tour le Dieu qui protège l'innocence et venge les forfaits ; les mânes de mon père, le souvenir d'une mère trop long-tems inconnue, et l'image de ma chère Onézyme.

A la chûte de la nuit cependant, une voiture roule et s'arrête sous nos fenêtres. Germain se hâte et j'accours ! Mon oncle, tout rayonnant de joie, s'élance et me tend les bras ; je m'y jette : tout va le mieux du monde, s'écrie-t-il, et graces au ciel, tu es sauvé ! Le baron sanglottait de plaisir ; le fidele Germain sautait d'aise, et je recevais de tous deux, les plus tendres caresses.

M. des Anglecourts se mit à table ; il en avait besoin. Après avoir satisfait son premier appetit, il entra avec nous dans quelques détails. Il avait été conduit dans un cabinet particulier, où le roi malade, examinait le travail de son ministre presque moribond ; car, depuis la veille, la langueur de Richelieu avait pris un caractère très-allarmant. Cependant, ce prélat luttant contre le mal, conservait toute sa présence d'esprit et une grande serénité. Jules Mazarin, nonce de Sa Sainteté, et confident du cardinal, depuis la mort du père Joseph, produisait sous les yeux du prince, toutes les pièces à l'appui du compte ministériel. Après l'avoir discuté et arrêté, Louis XIII, s'adressant à mon oncle, exigea qu'il lui rendît compte de ce qui s'était passé, relativement au duc de Buckingham, dont ce monarque n'ignorait pas que le baron eût recueilli les restes. Celui-ci, le voyant informé, n'avait pas cru devoir rien dissimuler, hormis pourtant ce qui me regardait nominative-

ment. Sa Majesté parut satisfaite; mais le cardinal, moins facile, avait d'un ton chagrin, reproché à M. des Anglecourts, sa condescendance pour la duchesse de Chevreuse, ambitieuse, pleine d'artifice, ajouta le prélat, qui, à Bruxelles comme à Paris, à Londres ainsi qu'à Amsterdam, machine intrigue sur intrigue, et n'est exilée, que pour avoir dirigé contre les intérêts de l'état, ses conseils à la reine. Le baron avait répondu, qu'en accordant un asyle à la duchesse, dont au surplus il ignorait les actions et plus encore le châtiment, il n'avait consulté que les égards qu'on doit au malheur. Lorsque le malheur produit le crime, répliqua l'austère ministre, ce ne sont pas de frivoles égards qu'on lui doit, mais des supplices. Est-il vrai, avait repris d'un ton insinuant, avec un regard doucereux et un accent italien très-marqué, le nonce Mazarin; est-il vrai, que milord duc a laissé de cette dame un fils, qu'il a confié à sa mère? Je l'ignore, répondit très-laconique-

ment le baron, que cette question commençait à allarmer. Il suffit, dit le roi, en le congédiant; vous pouvez, dès demain, repartir pour la Bourgogne, à moins que d'ici là, M. le cardinal n'ait affaire de vous. C'est ce que je ferai savoir à M. des Anglecours, ajouta le ministre. Sa Majesté est satisfaite; vous pouvez dormir tranquillement : c'était par cette dernière phrase, que le nonce avait terminé l'entretien.

Nous recommençâmes nos félicitations mutuelles. Le baron se promit de reprendre, dès le lendemain, le chemin de son tranquille château, où il ferait revenir sa fille, et où il attendrait patiemment la fin des violences dans celle du ministre. Après l'avoir tendrement embrassé, je me retirais dans ma chambre, lorsque trois coups de sonnettes, retentissant avec précipitation, vinrent à cet instant d'espérance et de serénité, faire succéder l'effroi. On a ouvert. Un domestique annonce qu'une femme voilée demande à parler à

monsieur, fut-il couché. Le baron ordonne qu'elle soit introduite et marche au devant d'elle. Je vois s'avancer, ou plutôt accourir, une figure entièrement enveloppée d'une draperie grise, laquelle s'approche rapidement de lui, et se penche pour lui parler à l'oreille ; mon oncle fait un mouvement de surprise et d'épouvante. La figure, en se tournant vers moi, laisse échapper des sanglots et me tend les mains ; par un instinct, que pressentira tout cœur sensible, j'élève les miennes vers elle. Mais le baron l'entraîne hors du salon, et dit à Germain quelques mots, parmi lesquels je distingue celui de *Caryatide*. Le digne serviteur se jette à mes pieds en pleurant, me conjure de lui obéir, et de n'éprouver aucune défiance. Un peu ému, je demande qu'il s'explique. Je ne le puis, me dit-il avec amertume : il faut me suivre, vous laisser conduire, vous taire, si vous ne voulez perdre à-la-fois M. le baron, mademoiselle Onézyme, votre mère et vous. Cette menace me décide, je n'hé-

site plus. Germain ouvre une porte collatérale, percée sur un corridor, traverse une vaste antichambre, et entre dans un immense salon, d'où la lumière, que portait ce domestique, effraye quelques chauves-souris refugiées dans les lambris. Au fond de ce lugubre appartement, se voyait une grande et haute cheminée gothique, dont le large manteau était supporté par deux caryatides. Germain presse fortement un ressort invisible, placé dans les plis de la ceinture de l'une de ces statues, dont la partie inférieure se déplace, découvre un espace d'environ deux pieds carrés, qui n'est autre qu'une trappe pratiquée dans le carreau. Nous la soulevons : elle offre un petit escalier roide et tournant, que je descends à la suite de Germain ; après quoi, nous enfilons un souterrein tortueux et voûté, qui aboutit à une petite porte basse, dont le valet de mon oncle à la clef. J'entre, et à mon indicible étonnement, je me vois dans une petite cellule, fort agréablement

décorée. Par les soins de Germain, du feu s'enflamme rapidement dans une petite étuve de bronze doré ; il allume des bougies placées sur des consoles, dans des flambeaux de vermeil ; à leur clarté, il me fait remarquer un lit établi sous un enfoncement, en forme de niche ; une tenture et un ameublement de damas, bon nombre de livres rangés sur des tablettes ; au dessous, un petit orgue de chambre, et en face du lit, aux côtés d'un trumeau, deux portraits voilés. L'attentif serviteur, après m'avoir indiqué d'autres aisances, et mis en possession de ce nouveau domicile, ouvre un buffet pratiqué dans le mur, et m'y fait voir quelques provisions de bouche, qu'il viendra, ajoute-t-il, renouveller an besoin. Puis m'ayant invité au repos, à la résignation, à la sécurité, il me baise respectueusement la main, ferme sur moi la petite porte, et me laisse dans le doute si je suis bercé par l'illusion d'un songe.

Je ne dormis point, cela se con-

çoit sans peine. Outre l'inquiétude du moment actuel, j'étais travaillé par celle de mon projet. J'en voyais l'exécution différée, anéantie peut-être. Le savoyard, auquel j'avais assigné rendez-vous, qu'allait-il soupçonner, que ne pourrait-il pas dire? Et si, comme pour éluder ma vengeance, le cardinal achevait de mourir? car le meurtre de mon père semblait m'avoir donné des droits sur la vie de son assassin; et s'il l'eut perdue, autrement que par mes coups, j'eusse cru qu'il me dérobait ma propriété.

A la suite de ces réflexions, qu'on trouvera peut-être bien sérieuses dans un adolescent, mais qui sont naturelles à l'enfant du malheur, je posai mes doigts sur le clavier, et j'en tirai quelques accords. Alors, me retraçant les petits concerts, que dans un tems plus fortuné, nous formions, Onézyme et moi, je ne pus retenir mes larmes. Elles furent amères et abondantes; tant de motif les fesaient couler!

Je parcourus des yeux la bibliothèque. Presque tous les livres qui la composaient, étaient espagnols. J'y remarquai plusieurs *Don-Quichotte*, sous divers formats. En voulant en atteindre un, placé au rang le plus élevé, j'ébranlai toute la tablette, dont les rayons parallèles étaient retenus par un châssis; il s'ouvrit subitement, et montra une ouverture ménagée dans l'épaisseur même de la terrasse. Cette trouée, dans laquelle je me glissai, était fermée par une porte étroite, dont les garnitures de fer assuraient la solidité. Où débouchait cette porte? c'est ce que j'ignorais, et ce qu'il me fut impossible de découvrir dans le moment. Revenu dans la cellule, et ne pouvant ni dormir, ni m'occuper, je me remis à l'orgue, et cherchai, dans la musique posée sur le pupitre, quelque pièce facile, que je pusse jouer à la première vue. J'ai gardé copie de cette romance, dont le chant plaintif, s'accordant à ma situation,

s'exhale, pour ainsi dire, en soupirs profondément mélancoliques :

Sous cette voûte ténébreuse,
Je descends avec volupté ;
Dans mes chagrins j'y suis heureuse,
J'ose m'y plaindre en liberté :
Au joug d'une pompe importune,
Je soustrais mon cœur gémissant ;
Je viens pleurer sur ma fortune,
Je viens regretter mon enfant.

Au sein d'un modeste village,
Oh ! s'il avait reçu le jour !
J'aurais, sur un lit de feuillage,
Bercé l'objet de mon amour ;
Aux mamelles d'une étrangère,
Jamais on n'eut vu l'innocent...
Ah ! le lait d'une bonne mère
Double la vie à son enfant !

Parmi nos champêtres asyles,
Séjour de calme et de bonheur,
Au souffle des vertus faciles,
J'aurais vu croître cette fleur :
Ma main eut su de la misère
Repousser le trait accablant...
Les trésors d'une tendre mère
Sont les baisers de son enfant.

Dans les charmes de l'ignorance,
J'aurais voulu que de ses jours,
Le tems, conduit par l'innocence,
Eût guidé le paisible cours ;

Qu'enfin, de la reconnaissance,
Éprouvant les doux sentimens,
Les soins que j'eus de son enfance,
Il les rendit à mes vieux ans.

Vains désirs ! trompeuses chimères !
Loin de moi, tableaux séducteurs !
Vos félicités mensongères
Aigrissent toutes mes douleurs ;
O déplorable souveraine,
Ton fils n'est pas celui des rois !...
Qu'il est mal-aisé d'être reine...
Hélas !... d'être mère à la fois.

J'avais déjà répété ce couplet, qui provoquait mes plus sérieuses réflexions. Tout-à-coup mes yeux se portèrent sur les tableaux suspendus aux deux côtés de l'alcove. M'élancer, arracher leurs voiles furent deux mouvemens aussi prompts que la pensée. A-t-on deviné qui ils représentaient ? Mon pere, le trop malheureux Buckingham, et cette femme inconnue, cette mère anonyme, dont j'avais reçu, dans la nuit précédente, et pour la derniere fois peut-être, les embrassemens clandestins. Oh ! que de circonstances à exciter ma surprise et ma sensibilité ! Quels soupçons m'ins-

pirèrent ces portraits, dont le dernier m'offrait sans doute l'auteur de la romance! Quoi, il se pourrait!... Mais, où me trouvais-je, et par quel concours d'événemens?... Je pensais, dans ce labyrinthe, saisir un fil conducteur; il m'échappait!... Dans cette perplexité, je crus entendre confusément la voix de mon savoyard, qui répétait son refrein matinal. C'était le signal auquel j'étais convenu d'accourir. Mais comment briser, comment franchir les barrières qui me retenaient prisonnier? Ce contretems, déjà fâcheux en lui-même, devenait bien cruel par la circonstance. Mon ramoneur s'égosillait cependant, et redoublait ma contrariété. A force de rêver, je conclus que, puisque je l'entendais si distinctement, il ne devait pas être éloigné; et sur cette première donnée, il me vint un pressentiment, qui me sembla si naturel, que, m'étonnant de ne l'avoir pas eu plutôt, je me hâtai de le vérifier. Je fais rouler sur ses gonds la fausse porte de la bibliothèque, et me

glisse dans le conduit qu'elle masque. Plus j'approche, plus je me convains de mes soupçons : c'était au pied même de la terrasse et contre la porte pratiquée sur le quai, que chantait le montagnard. Afin de me faire reconnaître à lui, je frappe plusieurs coups et me nomme : soudain, il fait silence. Vivement impatienté, je redouble mon tapage. C'est moi, c'est moi, m'écriai-je! — Qui, vous? — La petite demoiselle d'hier. On a deviné mon projet, et pour m'en punir, on m'a enfermé. Délivre-moi. — Et comment? — Enfonces la porte. Le voilà qui heurte, qui frappe à coups redoublés, qui se démène. — Elle tient en diable, je ne saurais en venir à bout. En appliquant mon oreille à la barre horisontale qui la scellait, un cadenat m'avait froissé ; si j'en avais eu la clef, notre besogne eut été bien abrégée. En communiquant cette idée au savoyard, il m'en vint subitement une autre. Je cours vers l'orgue, à la caisse duquel j'avais remarqué une de ces clefs forées communes à

plusieurs serrures ; il n'était pas impossible qu'elle ouvrît celle du cadenat. O bonheur ! aussitôt qu'elle y est introduite, le pêne cède, le cadenat se détache, la barre tombe, la porte s'ouvre en criant, et je me trouve vis-à-vis du ramoneur.

Il portait dans une enveloppe l'habit complet que je lui avais demandé, et qu'il veut m'étaler avec complaisance. Je ne lui en laisse pas le tems; ce qui s'était passé la veille, ce qui pouvait avoir lieu aujourd'hui, me rendaient précieux les moindres instans. J'introduis dans ma cellule mon commissionnaire émerveillé, et referme la porte sur nous. Glissé sous les rideaux de l'alcove, je me dépouille, en un clin-d'œil, des ajustemens féminins ; je revêts le leste et brillant costume de page, qui nonobstant quelques défectuosités, ne me messied point ; et je reparais bientôt sous ma nouvelle métamorphose.

Ce changement enhardit le savoyard, qui se mit à folâtrer un peu lourdement. Je fus même obligé

d'employer quelque résistance pour faire cesser son espièglerie ; deux ou trois secousses tant soit peu vigoureuses m'en firent raison, mais l'étonnèrent. Pour une petite demoiselle si délicate, dit-il en se relevant, vous n'avez pas le poignet engourdi. Je lui dis nettement, que s'il voulait que nous restassions amis, il fallait qu'il fût sage ; il me le promit. Nous sortîmes par le souterrein ; et comme je n'aurais pu retrouver le Palais-Cardinal, il m'accompagna jusques-là. Après quoi, nous nous quittâmes, après nous être indiqué rendez-vous pour le lendemain matin, à la même heure, toujours au pied de la terrasse.

Des réflexions d'un genre tout nouveau vinrent m'assaillir. Près de mon père, soutenu par son image, échauffé par les discours de madame de Chevreuse, animé peut-être aussi par le désir de me signaler aux yeux de ma chère Onézyme, je n'avais aucune peine à prendre pour des désirs de vengeance, ma haine contre le cardi-

nal. Plus rapproché de lui, soit inexpérience, modération ou timidité, je sentais se réfroidir ces sentimens. En cet instant, debout au coin de la place où s'élève le palais, je contemplais ces phalanges d'hommes d'armes qui le gardaient, et ne pus me défendre d'un certain mouvement d'effroi. A la peur d'échouer, se joignit la honte d'attaquer un homme sans défense ; que dis-je sans défense ? On assurait même qu'il n'en avait plus contre la mort ; et j'aurais la lâcheté d'en devancer le coup !... Mais il a fait égorger mon père ? mais il est le tyran de mon pays ? mais il poursuit, il persécute, il fait gémir le baron, Onézyme et moi-même ? Et ma mère, cette femme aussi tendre qu'infortunée, n'est-elle plus sa victime ? N'est-ce pas lui qui fait un crime à une mère de son amour, et qui, par des supplices peut-être, voudrait lui faire payer ses embrassemens ? Et j'en aurais pitié ! je l'épargnerais ! Non, non ; poursuivons, achevons une louable et juste entreprise. Qui n'é-

pargne personne mérite-t-il d'être épargné ?

Pendant que je me livrais à ce soliloque intérieur, des grouppes se formaient sous le pérystile, dans la place et jusques sur les marches du palais. Je m'insinuai parmi le plus apparent. On y parlait à demi-voix et avec un ton craintif, de la maladie du cardinal, de sa mort prochaine. A peine m'eut-on remarqué, que le silence s'établit, et que le grouppe se dispersa. Un homme qui en faisait partie, osa pourtant m'aborder, en me demandant des nouvelles de monseigneur. Je lui répondis, presqu'au hasard, que la gravité de son indisposition ne permettait plus d'espérance. Tant pis, répondit mon interlocuteur, en laissant échapper un profond soupir; s'il meurt, je plains la France. Ce bras ôté, qui est une digue aux factions, je les vois se déborder toutes. Le roi n'est rien, et va mourir; le dauphin est si jeune, que ce n'est encore qu'une espérance; la reine, sa mère, a de bonnes intentions, mais

je la crois plus opiniâtre que ferme ; et facile à mener par la flatterie. Ah ! si M. le cardinal n'en revient pas, c'est un grand malheur ! — J'envisageai cet apologiste à contre-tems avec une surprise mêlée de colère ; je le quittai brusquement, et me décidai à monter au palais.

Les sentinelles s'arrêtèrent devant moi ; je pénétrai, sans obstacle, jusques dans la deuxième cour. Là, étaient rangées une foule de chaises, autour desquelles circulaient leurs porteurs. D'aventure, vint à descendre du grand escalier, plusieurs pages ; j'en accostai un : Camarade, qu'y a-t-il de nouveau ? Il me répondit que l'état de monseigneur empirait d'instant à l'autre. Presqu'en même tems, plusieurs gentilshommes descendirent, en se parlant avec confusion, et en répétant les mots d'*extrême-onction*, de *sacremens*. Ces messieurs furent suivis de grouppes tumultueux qui portaient l'embarras dans leur maintien et l'effroi sur leur physionomie. Un personnage, qui s'en détacha, vint à

nous (je veux dire aux pages, parmi lesquels je m'étais mêlé), et nous dit de courir à la paroisse pour y prendre des flambeaux et accompagner le saint-viatique. Je compris alors qu'on allait administrer le cardinal; et tout machinalement, je suivis mes nouveaux compagnons. L'église n'était pas éloignée ; c'est un vieil édifice d'architecture gothique, qu'un ciel chargé de neige rendait plus sombre encore. Il était rempli par une foule curieuse, que cet événement avait attirée. Le sanctuaire était occupé par des gens de la maison du ministre, parmi lesquels je m'introduisis. On nous distribua de grosses torches de cire , après quoi , rangés sur deux lignes, nous précédâmes et suivîmes le dais, sous lequel un vieux prélat, accompagné de beaucoup de prêtres, portait le saint des saints. Le cortège se développa ainsi fort majestueusement, malgré des flocons de neige qui volaient de tous côtés. Un détachement considérable de la garde de M. de Richelieu, contenait la multi-

tude, qui grossissait à chaque moment, et débouchait de toutes les rues. Nous arrivâmes devant le palais; ceux qui faisaient partie de la marche montèrent le grand escalier, et suivirent le saint-viatique jusques dans les appartemens. En entrant dans celui du cardinal, j'éprouvai un saisissement involontaire, et ne pus, sans terreur, faire un retour sur moi-même. Quel hasard singulier m'amenait en face d'un homme que ses actions me faisaient tant haïr, que sa situation me forçait tant à plaindre! Etait-ce pour augmenter la pompe de ses derniers momens et diminuer leur amertume, que j'avais résolu de pénétrer jusqu'à lui? O frivolité des résolutions humaines; il est une main plus impérieuse qui se joue d'elles à son gré, les fait réussir, quand il lui plaît, les déconcerte, quand il le faut.

Une magnificence noble se faisait remarquer dans la chambre du ministre. Il était plus assis que couché, sur un lit, en forme de trône, dont le dais pompeux, tout chargé de panaches,

laissait descendre des rideaux frangés et de riches courtines. De côté, sur une console de marbre, on voyait un grand crucifix entre six flambeaux à branches. Plus bas, une tablette couverte d'un tapis et d'un tissu de lin, offrait aux vases saints une sorte d'autel.

M. de Richelieu, en costume de cardinal, avait les yeux fermés et semblait sommeiller. A la lividité de son teint et de ses lèvres, on jugeait que la mort avait déjà marqué sa proie. Un confesseur lui parlait fréquemment à l'oreille, tandis que plusieurs valets-de-chambre lui faisaient respirer des sels. Au mouvement que l'entrée du viatique produisit dans sa chambre, il souleva ses paupières, fit un effort pour se placer plus décemment, et se découvrit. Le prélat qui l'administrait commença une exhortation fort pathétique, mais que le moribond trouva apparemment trop longue; car il me sembla que, par divers mouvemens, il témoignait son impatience. Aussitôt il prit la pa-

role lui-même, et d'un accent élevé ; en étendant le bras vers l'autel, il dit : C'est à la face de mon Dieu, que je veux m'expliquer pour la dernière fois. J'ai servi le roi et l'état, selon ma conscience; j'ai gouverné, selon le besoin. J'ai trouvé le royaume misérable ; je le laisse florissant. Je n'ai rien à me reprocher. Je recommande au roi ma famille, et particulièrement ma nièce, la duchesse d'*Aiguillon*, que je fais sur-intendante de ma maison. Voilà mes dernières volontés. Richelieu avait fini de parler, et les cérémonies continuaient, que j'écoutais encore. Ces mots : « je n'ai rien à me reprocher », sonnaient dans mon oreille comme un bruit incompréhensible et importun. Ils m'avaient étourdi. Quoi le fier despote, par qui étaient courbées tant de têtes illustres, par qui tant d'innocentes avaient roulé sur l'échafaud; quoi, le meurtrier de mon père déclarait en mourant, en présence du Dieu qui voit tout, du juge qui ne laisse rien d'impuni ; il disait n'avoir rien à se repro-

cher ! Et pour qui donc, juste ciel, sont faits les remords ?

La stupeur qui me paralysait, en quelque manière, avait aussi gagné l'assemblée. Elle gardait un silence imposant, qui n'était interrompu que par la lugubre psalmodie des prêtres récitant les prières des agonisans. Celui qui en était l'objet, était retombé dans un recueillement profond. Chacun, osant envisager enfin celui qui avait les yeux baissés, semblait se demander : Est-ce là ce fameux ministre, dont le nom fut si long-tems cité avant celui des rois, parce que son pouvoir dépassait de beaucoup le leur ? Quoi, c'est là ce qui reste de ce terrible Richelieu ? Presque rien, et bientôt, il en restera moins encore !

Cette triste et majestueuse solemnité se termina ; nous reprîmes, dans le même ordre, le chemin de l'église ; et il y avait plusieurs minutes que j'y étais arrivé, que je ne concevais pas comment j'avais mérité de perdre ma vengeance, en en laissant échapper l'occasion.

Je trouvai celle de me dérober à mes prétendus camarades, et de ne pas retourner dans un palais, dont il me semblait que ma timide circonspection, pour ne pas dire ma lâcheté, venait de me bannir. Retiré dans une chapelle obscure, et prosterné au pied d'un autel solitaire, je pleurai amèrement. Tout-à-coup, le calme de l'église est troublé par de bruyans murmures : j'en veux connaître la cause, et m'approche d'une des portes collatérales, d'où ils partaient. Un nombre assez considérable de personnes de tout âge, des deux sexes et de tout état, parlait confusément; on s'interrogeait sans répondre; on faisait de grands gestes et des exclamations; enfin, à travers le désordre et les propos interrompus, je parvins à démêler *que la reine est arrêtée*. Sans savoir clairement encore quel intérêt direct je devais prendre à cette nouvelle, elle augmenta mon chagrin et mes regrets. La crainte que le baron ne fût compris dans ce dernier coup du cardinal. me fit quitter ma retraite pour courir au Louvre

qui en est voisin. Je n'avais pas fait cent pas, que du fond d'une voiture qui roulait avec rapidité, je m'entends nommer à plusieurs reprises. Je cours plus vîte, le carosse ralentit sa marche et s'arrête ; une tête se montre à la portière, comme je l'atteins tout essoufflé. Qu'on juge de mon étonnement ! c'était madame de Chevreuse, que je croyais à cent lieues de Paris. Je pousse un cri de surprise et de joie. Où est Onézyme ? Ce fut mon premier mot ; on m'ouvre, je m'élance et me trouve dans les bras de cette cousine adorée.

Si j'étais impatient de savoir la cause de cette réunion imprévue, la duchesse n'était pas moins curieuse d'apprendre celle de mon travestissement. Mademoiselle des Anglecourts le prenant pour un habit de fantaisie, le trouvait à son gré ; mais quand madame de Chevreuse lui eut appris que c'était la livrée du cardinal, au service duquel j'étais apparemment entré, ce fut alors, mieux que jamais, qu'elle montra l'excellence de son na-

turel et la précoce maturité de son discernement. La duchesse qui, sans que je m'en apperçusse, avait fait rétrograder sa voiture, ne voulant pas descendre chez le baron, qu'elle jugeait changé; madame de Chevreuse, dis-je, livrée à un emportement irréfléchi, m'adressait les reproches les plus amers, les sarcasmes les plus sanglans. Je ne pouvais saisir l'occasion de placer un mot pour me justifier. Plus prudente, Onézyme me fit signe de me modérer et de laisser passer ce premier feu. Puis, quand il fut calmé, et que, faute de poumons sans doute, la duchesse se fut arrêtée: Je crois, madame, lui dit ma cousine, qu'il est de toute justice de l'entendre. Je ne puis croire sitôt aux apparences; et dans tous les cas, il sera toujours tems de le condamner. Je dis alors la vérité, et découvris, en même tems que mon projet, la manière dont il venait d'échouer. A mesure que je m'expliquais, l'étonnement et la joie se peignaient sur le visage de madame de Chevreuse, le contentement seul

sur celui d'Onézyme. Eh bien ! dit-elle , croyez-vous qu'il soit digne de blâme? La duchesse m'embrassa avec transport. Je crois, s'écria-t-elle, qu'il est du sang des héros; mais je crois aussi qu'il est fait pour les venger. Qu'un obstacle ne te déconcerte pas ; le grand homme, qui s'y aguérit, se prépare , s'assure la victoire. Richelieu , si j'en juge par ce qui m'arrive, a tout découvert. Soit indiscrétion ou infidélité , il a pénétré le secret de ton existence, que, sans doute, il pressentait depuis long-tems. Le baron a été mandé, je le suis moi-même, et j'apprends , à mon arrivée, que le bras du tyran s'est étendu jusqu'à mon auguste maîtresse. Ainsi , le monstre, déjà couché dans sa tombe, voudrait la refermer sur de nouvelles victimes. Ne permettons pas à sa rage ce dernier attentat ; suis ton noble dessein ; mais n'oublie pas qu'il ne peut être glorieux qu'achevé.

Madame de Chevreuse parlait bien, s'exprimait avec cette chaleur qui sort de la conviction, et qui la commande.

Onézyme, que je regardais en lui pressant la main, ne s'expliquait pas, mais ne fesait nulle objection. Tous les intérêts de mon cœur se trouvaient vivement remués. Je sentis se ranimer en moi les désirs d'une vengeance, d'autant plus impatiente, qu'elle venait d'être déçue; et il fut résolu que je tenterais un effort pour la satisfaire.

Au moyen de mon habit de page, mon accès était libre chez le cardinal. Madame de Chevreuse me transporta en face de son palais. Voilà, me dit-elle, en me fesant descendre de sa voiture, voilà le chemin de la gloire! Ah! s'écria Onézyme, en couvrant ses yeux d'un mouchoir, c'est aussi celui de l'échafaud!... J'étais énivré: je franchis les premières cours, l'escalier, la salle des gardes, les premiers appartemens; et j'arrivai tout en nage à la porte du ministre, pour y disputer à la mort ses derniers momens.

Par-tout régnait un ordre imposant et un silence profond. Richelieu,

se survivant, pour ainsi dire à lui-même, avait prescrit la continuation du service, dont chaque soir on lui rendait compte. Tel était cet homme extraordinaire, dont le bras atteignait du Rhin aux Pyrennées, et dont l'œil ne dédaignait pas de fixer des détails domestiques.

A mon approche, un battant de sa chambre fut ouvert. Un valet de chambre, qui le gardait, me dit tout bas : vous venez de chez madame d'Aiguillon ? Incapable de m'énoncer, je fis un signe affirmatif, et la porte se referma sur moi. J'avançai avec une émotion facile à deviner. Un gentilhomme, auquel le valet de chambre venait de parler à l'oreille, s'approcha du confesseur, assis au chevet du malade ; celui-ci lui annonça un message de madame la duchesse. Le ministre, qui avait les yeux fermés, fit un geste de la main, et dit, d'une voix presqu'éteinte : qu'il approche ! Il me fallut faire quelques pas, ce qui me mit en face de Richelieu. Une partie de ses rideaux avait été dé-

ployée ; l'autre, relevée encore, me permit de l'envisager. L'empreinte des souffrances se manifestait sur ses traits altérés ; je ne sais quel mouvement de compassion m'agita. Il fut de courte durée ; et je coulai ma main sous mon vêtement, pour en tirer le poignard, dont aux Anglecourts même, m'avait muni madame de Chevreuse. En ce moment, le prélat, que mon silence contrariait sans doute, souleva ses paupières appésanties, et fixa son regard sur moi. Il brillait d'un éclat perçant ; j'en fus troublé ; mes doigts tremblans refusèrent de saisir l'arme homicide. Cependant à la même minute, Richelieu, par un changement très-brusque de position, m'envisage plus attentivement : la surprise, la stupeur, l'épouvante se peignent sur son visage, qu'une faible rougeur colore. Il ouvre la bouche, remue les lèvres et voudrait s'exprimer ; sa voix se brise en sons inarticulés. Enfin, son organe dénoué par l'excès d'une sensation inattendue, profere rapidement ces

mots : c'en est fait, je suis mort ! Je vois le visage du dauphin sur la figure de mon page !... Il retombe, il suffoque, il éprouve la dernière crise d'une douloureuse agonie. On m'écarte, sans me regarder ; je suis forcé de sortir, tout ému, tout hors de moi, ne comprenant rien à cette scène, à cette exclamation, que je crois l'effet du délire ; et murmurant contre la mort qui vient de m'enlever ma victime.

Mes sens étaient encore remués, quand j'arrivai au Louvre. Surcroît d'agitation ! Le baron, arrêté la nuit, n'avait pas donné de nouvelles ; et Germain, que ma disparution jetait dans le désespoir, ne savait que devenir. Il me revit avec les transports de la joie la plus vive. Je lui racontai mon expédition deux fois tentée et échouée deux fois. Il l'admira en frémissant ; bénit le ciel, qui avait permis que mes périls fussent ignorés de mon oncle, et ne se montra un peu tranquille, que quand il m'eût réintégré dans ma cellule, dont pour cette fois, il visita exactement et

scella hermétiquement toutes les issues.

Là, il acheva de m'accabler, en complettant le récit de mes derniers malheurs. Madame de Chevreuse, qui avait eu cent occasions de fuir, sans vouloir profiter d'aucune, venait d'être conduite chez le roi, par un capitaine de la garde ; et mademoiselle des Anglecourts, frappée par contrecoup, avait reçu pour prison provisoire le couvent des Bénédictines.

Je voulais courir l'en arracher ; mais la prudence de Germain me démontra les inconvéniens de l'entreprise, et les dangers inutiles auxquels elle m'exposerait infailliblement. La mort de Richelieu, ajouta-t-il, doit changer la face des affaires, et sur-tout celle-ci, à laquelle, si je ne me trompe, il attachait une haute importance. Attendons. Je repris mon costume féminin et j'attendis. Je glisse sur cinq mortelles journées, peu fécondes en événemens, mais qui le furent beaucoup en réflexions. Germain apprit que son

maître avait été conduit à la bastille, et que sa prochaine sortie n'était point désespérée. Le roi ne s'était pas expliqué sur la continuation de l'ancien système, ou sur l'adoption d'un nouveau; mais il y avait à présumer, que ce monarque, d'un caractère craintif, et d'ailleurs attaqué d'infirmités, relâcherait beaucoup de la sévérité de son ministre. Je ne dois pas omettre que le savoyard, ayant été exact au rendez-vous, y avait trouvé le valet-de-chambre, qui, jugeant de sa fidélité future, par son exactitude actuelle, l'avait attaché à mon service. *Didier*, c'est le nom de ce jeune homme, qui reparaîtra par la suite, entra sur-le-champ, et avec une pleine satisfaction, en possession de son nouvel emploi.

Au bout de cinq jours, la cellule m'ayant été ouverte, je rentrai dans les appartemens du Louvre, où toute l'amertume qui m'avait si cruellement abreuvé, se tourna en allégresse. Ce fut un moment bien doux pour moi, que celui où je me retrouvai

dans les bras de mon oncle, auprès de madame de Chevreuse et aux pieds d'Onézyme. Des larmes délicieuses coulaient de nos yeux; nous venions, les uns de tenter une entreprise magnanime, tous de courir des dangers imminens, tous de subir le double supplice de la détention et de l'absence, et nous pouvions nous presser mutuellement sur nos cœurs; et nous étions libres! Et sans avoir de crime à nous reprocher, notre persécuteur n'était plus! O situation charmante et inespérée! O changement que je ne pouvais comprendre, comme je n'eusse osé m'en flatter! Le baron ne se lassait pas d'embrasser sa fille et moi, de nous regarder, comme si, après un long et pénible voyage, il revoyait des enfans chéris. Onézyme, assise sur ses genoux, l'enlaçait de son bras caressant; tandis qu'abandonnant l'autre à mes baisers, elle souriait tranquillement, et reposait sur moi ses regards satisfaits. La duchesse, plus vive, jouissait avec une certaine emphase, de ce subit contentement,

la mort du ministre lui fesait présager celle du maître, qui eut remis aux mains de la reine Anne, le timon de l'état. Amie et confidente de cette princesse, dont elle avait partagé tous les revers, il était à croire qu'elle partagerait sa prospérité. Déjà elle en rêvait les brillans avantages, et se livrait aux spéculations flatteuses qu'ils produisent; tandis que nous, enfans de la nature, et ramenés par le malheur, à sa simplicité, nous bornions tous nos projets à vivre ensemble, dans nos foyers solitaires, pour y savourer les tranquilles plaisirs de la famille.

C'était même en partie à cette condition, que Louis XIII mettait la liberté de mon oncle. Sans s'expliquer entièrement sur l'entrevue qu'il avait eue avec ce monarque, voici ce qu'il jugea convenable de nous en raconter.

A peine, sur l'avis de l'officieuse inconnue, m'eut-on soustrait aux recherches et aux regards, que des satellites du cardinal se présentèrent chez M. des Anglecourts. Leur chef

lui demanda son épée, en lui enjoignant de les suivre chez le ministre. Il n'y avait que peu d'heures qu'il l'avait quitté; aussi cet ordre paraissant singulier, le baron en fit la remarque, à laquelle on ne répondit que par une nouvelle injonction d'y déférer. On l'introduisit dans la chambre particuliere de M. de Richelieu, qu'une attaque récente venait d'étendre sur le lit, d'où il ne s'est pas relevé. Le roi, assis au chevet, tenait une liasse de papiers, qu'il lisait attentivement. Approchez-vous, monsieur, dit ce prince à mon oncle, et répondez à M. le cardinal. Celui-ci, ranimant ses facultés, il s'établit entre lui et M. des Anglecourts, le dialogue suivant : Monsieur, lui dit le ministre, avec un regard fixe et sévère, vous avez trompé le roi. — Moi, monsieur! Je suppose qu'une inculpation aussi grave, doit être étayée de preuves. — En voici, dit le roi, en indiquant les papiers qu'il avait dans sa main. — Oui, monsieur, ajouta le cardinal, en redoublant d'austérité; oui, nous

en avons. Mais avant de vous les produire, veuillez répondre. Est-il à votre connaissance qu'il existe du duc de Buckingham, un enfant, soit garçon ou fille? — Jamais le duc ne m'en parla. — Pourriez-vous vous expliquer sur un enfant, fille ou garçon, dont vous avez élevé les premières années au château des Anglecourts? — Est-ce de ma fille, que veut parler M. le cardinal? — Non, monsieur, non, ce n'est point de votre fille. Avec elle, auprès d'elle, comme elle, a été nourri un autre enfant; quel est-il? — Une orpheline, adoptée par madame de Louvigny, ma sœur. — D'où sort cet enfant, à quels parens appartient-il? — Je l'ignore. Il était délaissé, quand ma sœur le trouva; sans appui, quand elle le confia à mes soins; pour les lui prodiguer, je n'ai pas fait d'autres informations. — Fort bien. Où l'avez-vous laissé? — Sous la protection de madame de Chevreuse, qui la fait voyager avec elle. — Quel intérêt peut prendre madame de Chevreuse, à un enfant qui lui doit être

étranger ? — Celui qu'inspire aux ames tendres, le malheur qui n'est point mérité. — Cela serait louable, si cet intérêt n'en cachait pas un autre. Madame de Chevreuse n'était-elle pas l'amie secrète, la confidente intime du lord Buckingham ? — On l'assure. — Et ne trouvez-vous pas que cette intimité, qui établit des rapports immédiats entre ces deux personnages, jette de grandes lumières sur le sort de cet enfant ? Ici interrompit le baron, je feignis de prendre le change, pour mieux le donner au cardinal ; et, comme si l'induction qu'il tirait de mes réponses, m'eût tout-à-coup révélé une idée correspondante, je m'écriai : je vous entends, monsieur, cette orpheline est la fille de madame de Chevreuse et du duc ! — Supérieurement conclu, dit le roi, avec humeur ; comme si la confidente d'une passion en devenait nécessairement l'objet ! — Il n'est point d'ailleurs question ici de se livrer à des conjectures, reprit le ministre ; on exige de vous des réponses positives. — J'ai déjà

eu l'honneur de représenter à Sa Majesté et à vous, monsieur, qu'il m'était impossible d'en faire. — Je vois avec déplaisir, continua Louis XIII, que le baron des Anglecourts, que je croyais ami zélé et sujet fidèle, s'obstine à taire une vérité qu'il m'importe de pénétrer. Monsieur le cardinal, il faut arracher par la force, ce qu'on ne peut obtenir par les procédés. Exiberons-nous au baron les pièces convictives? — Une seule suffit, répondit le prélat, en prenant des mains du prince, les papiers qu'il feuilleta, et m'en présentant un, que je reconnus au premier coup-d'œil, pour une lettre de la reine : cette main, ajouta-t-il, ne vous est pas inconnue, et cette adresse est la vôtre? Lisez. — Je me rassurai, du mieux qu'il m'était possible, et je lus ce qui suit :

« Tout ce que vous me mandez,
» mon cher des Anglecourts, dé-
» chire à-la-fois et satisfait le cœur
» d'une mère. A la lecture de ces dé-
» tails, il est impossible de retenir

» des larmes de douleur et de joie.
» Oh! que dans le malheur qui a
» présidé à sa naissance, le pauvre
» enfant est heureux d'avoir trouvé
» un autre père en vous! Des bras
» d'une mère, en effet, où pouvait-
» il mieux passer que dans les vôtres?
» Voilà ce que je pense pour lui, et
» en ne considérant que ses intérêts;
» car si je voulais avoir égard aux
» vôtres, je ne serais pas un moment
» sans frémir. Nous en parlons quel-
» quefois, souvent même, mais pas
» aussi souvent que mon cœur le
» demanderait; car celui de nos
» amies saigne d'avance au pressen-
» timent des maux que nous vous
» préparons. Chevreuse, assez ferme,
» et même étourdie, prétend qu'il y
» a honneur et bonheur à les méri-
» ter; notre chère Louvigny, plus
» tendre et plus craintive, s'alarme
» plus aisément. Jugez de moi par
» elle; mais pourtant, ne vous dé-
» couragez pas. Continuez vos soins
» et vos tendresses à cet abandonné;
» quand il sera en état de vous com-

» prendre, parlez-lui de sa mère ; et
» en lui cachant son rang et sa faute,
» ne lui cachez ni sa tendresse, ni
» ses remords. »

Tandis que je lisais cette lettre avec une lenteur qui permit à mes réflexions d'en accompagner le contenu et d'en interprêter le sens, le roi, silencieux, les jambes croisées et la tête appuyée sur son poing fermé, me regardait en dessous ; le cardinal, à qui des douleurs aigues arrachaient de sourds gémissemens, reprenait bientôt son sang-froid pour attacher sur moi ses yeux perquisiteurs. Eh bien! s'ecria le prince, que répondez-vous, monsieur, à cette lettre foudroyante ? Je suis curieux de vous entendre nier l'évidence. — Sire, je n'ai pas mérité cet outrage. Puisque diverses circonstances, que je ne puis comprendre, ont fait tomber cette lettre aux mains de V. M., j'avoue que le secret lui est aussi connu qu'à moi. — Sire, interrompit le cardinal, il est important que M. le baron consigne son aveu dans un écrit authen-

tique. — Je suis prêt à le faire. Je fis avancer une table, à laquelle je me plaçai. Pendant ce tems, le monarque s'était approché de son ministre et lui parlait à l'oreille. Ce colloque se termina par un signal que Louis lui-même alla donner à une porte intérieure de l'appartement ; car nous étions absolument seuls. Un moment après, cette même porte s'ouvrit, et, à mon inexprimable étonnement, je vis entrer la reine, conduite par un écuyer et soutenue par une de ses femmes. Ces deux domestiques se retirèrent aussitôt. Nous demeurâmes tous quatre en silence : le cardinal, dans son lit ; le roi, pensif au chevet ; moi, écrivant à ma table, et la reine debout. Cette situation ne dura qu'un instant ; car, à peine avais-je remarqué cette princesse, que je m'étais levé par respect. Mais Louis, du même geste qu'il m'avait contraint à m'asseoir, venait d'indiquer un pliant à son épouse. Elle y prit place, toute tremblante et décolorée ; respira un flacon, jeta un coup-d'œil autour de

soi, et ramena sur moi ses regards surpris. Par un hasard heureux, tournant le dos au roi, et placé obliquement au lit de M. de Richelieu, je faisais face à la princesse. Je profitai de cette position, pour élever à la hauteur de ses yeux, un papier sur lequel j'avais écrit en très-gros caractère : *Je n'ai rien avoué*. Elle baissa les paupières, rougit légèrement, et je crus voir des larmes s'en échapper.

Madame, lui dit son mari, d'une voix qui me parut altérée, il n'est plus tems de dissimuler : votre complice, plus véridique, a tout avoué. Monsieur, répondit la reine, je n'en suis ni surprise, ni mécontente, car, sans doute, il a dit la vérité. Oui, oui, la vérité, s'écria le prélat, d'un ton affirmatif ; c'est par elle que l'on confond les imposteurs. Vous entendez ce que dit M. le cardinal, continua le roi, en s'adressant à sa femme? Cela est parfaitement juste, repritelle ; il ne s'agit que d'en faire l'application. Ce qui ne sera pas difficile, dit M. de Richelieu, en arrêtant ses

yeux sur la princesse. Elle fit un mouvement de dépit très-marqué, et et s'écria avec tout le dédain de sa noble maison: délivrez-moi, monsieur, du déplaisir de disputer avec cet homme! S'il vous connaissait moins, répliqua vivement le roi, vous l'aimeriez davantage.

J'arrêtai, dès le commencement, cette querelle conjugale, en m'offrant de lire ce que je venais de tracer. Le silence s'établit, et on m'écouta :

« Je soussigné, baron des Angle-
» courts, Vieux-la-Châteigneraye,
» et autres lieux, colonel du régi-
» ment de Bourgogne-Cavalerie, et
» lieutenant-colonel du régiment de
» Royal-Orléans; déclare, que con-
» formément à la vérité, et à la lettre
» de Sa Majesté, Anne d'Autriche,
» infante de toutes les Espagnes, et
» reine de France; l'enfant à moi en-
» voyé par cette princesse, nourri et
» élevé en mon château des Angle-
» courts, sous le nom de *Caroline de*
« *Louvigny*, est réellement la fille
» de ma sœur, la baronne de Lou-

» vigny, qui me l'a confiée en cette
» qualité. En foi de quoi, j'ai déli-
» vré le présent, de l'ordre exprès
» de Sa Majesté, mon seigneur et
» roi, Louis XIII du nom, glorieu-
» sement régnant; et en présence de
» son éminence, monsieur le cardi-
» nal duc de Richelieu, premier mi-
» nistre, etc. »

Les divers sentimens qui agitèrent les personnages présens à cette lecture, seraient difficiles à exprimer. Une satisfaction tendre, un sensible bien-aise se peignait dans les yeux humides de la reine; son époux, devenu plus taciturne, fermait violemment les yeux et fronçait les sourcils. Mais c'était M. de Richelieu qu'il était curieux d'examiner; on peut dire, sans exagération, que l'éclair étincellait dans ses yeux. Presqu'au même moment, la foudre partit de sa bouche : quoi, s'écria-t-il avec fureur, c'est ainsi qu'on outrage Sa Majesté ! C'est ainsi qu'on me joue! Malheur à qui s'y hasarde! On me croit mort, anéanti; mais je sortirai

du tombeau, et je ferai voir encore tout Richelieu ! Sire, on nous abuse ; il faut faire retomber sur les perfides leurs propres pièges, il faut les y prendre. Cet enfant, euveloppé d'un mystère, qu'on croit impénétrable, nous savions, dès long-tems, de quel crime il est le fruit. Je me tairai, madame, et veux respecter la majesté des rois, quand vous-même peut-être, oubliez la dignité des épouses ; mais, puisque vous vous êtes défiée de l'indulgence, vous apprendrez à connaître la sévérité. Cet enfant n'est à personne ; il appartient à l'état, dont il serait à-la-fois la honte et le fléau. C'est donc aux pères de l'état, à Sa Majesté, à moi, de régler sa destinée. Elle est décidée invariablement ; au moment que je vous parle, ce coupable rejetton de l'adultère a cessé de causer le déshonneur et l'effroi ; il n'est plus. — Le cardinal n'avait pas achevé de parler, que la reine, poussant un cri douloureux, avait glissé de son siége à terre, et s'était évanouie. Le monarque immobile était

pâle et tremblant. Le ministre, lui-même, épuisé par cet effort, perdait connaissance. Moi seul, un peu moins troublé, quoique fort inquiet, j'étais en état de donner des secours aux trois personnages qui en avaient si besoin. J'ouvris une porte : des gentilshommes accoururent ; on transporta la reine dans un autre appartement ; on s'empressa autour du cardinal, qu'une faiblesse allarmante venait de frapper. Pour moi, retiré dans l'embrâsure d'une fenêtre, j'y attendais la fin du tumulte, en méditant sur ce qui l'avait causé. Le cardinal, à qui on fesait respirer des essences, ne montrait aucun mouvement ; le roi semblait toujours confondu. Il ne sortit de sa stupeur, que pour parler à un capitaine de ses gardes, auquel je l'entendis répéter plusieurs fois le mot de *Bastille*. On vint, l'instant ensuite, me signifier de me laisser conduire à cette forteresse, d'où Louis XIII, immédiatement après la mort de son ministre, me fit sortir sans aucun interrogatoire, entretien, ni informa-

tion, mais sous la seule condition que vous savez.

De nouveau, elle nous parut bien douce, et nous nous en félicitâmes. Un seul point de ce narré, tenait mon esprit suspendu. Cette mère si tendre, si malheureuse, était-ce celle que mon cœur desirait et soupçonnait? Gardez sur cet objet délicat, un silence prudent, me dit le baron; livrez-vous, cela ne vous peut être défendu, aux conjectures, aux souhaits; tracez-vous encore, cela aussi vous est permis, une innocente perspective de félicité; mais ne cherchez pas à éclaircir, moins encore à soulever le voile que posa la nécessité. Un jour, je crois pouvoir le promettre, il se déchirera. Ne pensons maintenant qu'au bonheur d'être réunis.

Mes enfans, continua mon oncle, chacun de nous, dans cette occurrence, n'a peut être pas montré toute la circonspection possible; mais la circonspection vient du jugement, et nous avons suivi nos cœurs. Le ciel qui a jugé nos intentions, a fait grace

à l'imprudence de notre conduite; remerciez-le, et pour seconder ses vues, que je crois manifestes, oublions dans les charmes de l'amour et de l'amitié, les projets de l'ambition et les ardeurs de la vengeance. Quoique jeunes tous deux, vous avez beaucoup vécu. Ce n'est point par les années qu'il faut calculer l'âge, mais par l'expérience; et cinq à six mois, agités par le malheur, vous vaudront plus d'un lustre de tranquillité. J'ai donc résolu de vous unir... Un instant, Charles, sachez mériter votre bonheur, en vous possédant. Chacune des situations de la vie est une leçon pour l'homme; et celui-là est vraiment digne de ce nom, qui reçoit du même front l'une et l'autre fortune. Jouissez de la félicité que je vous apprête, j'y consens; mais augmentez en les charmes, en la prolongeant par une sage économie. Celui qui rapprocha vos berceaux, ne voulut pas sans doute séparer votre lit nuptial. Vous êtes nés pour vous rendre mutuellement meilleurs, et conséquem-

ment plus heureux. Par la prudente lenteur de ma fille, son jeune ami verra modérer ses fougues impétueuses ; quelquefois aussi, l'aimable vivacité de celui-ci imprimera aux idées de sa cousine une activité nécessaire. De cette double et réciproque influence, résultera un accord charmant, qui développera insensiblement tous les germes de vertus, de talens et de bonheur, dont votre enfance recélait le trésor. Vous en serez les dispensateurs, et pourtant j'en jouirai, comme d'un bien amassé, fécondé par moi. Puissent des rejettons aussi bons, non moins aimables, multiplier bientôt les modèles des plus louables qualités, et récompenser ma vieillesse des soins que j'eus de vos premiers ans !

J'étais aux genoux de M. des Anglecourts, dont je pressais la main sur mon cœur ; Onézyme, colorée d'une pudeur ravissante, avait baissé ses longues paupières. Le vieillard ne pouvait se lasser de ce tableau.

Il décida, qu'aux premiers beaux

jours du printems, je deviendrais, à la vérité l'époux de sa fille; mais, qu'à cette époque, elle entrerait au couvent, pour y continuer son éducation ; tandis que, confié à un gouverneur, ou peut-être même, sous les yeux de mon oncle, je visiterais les principales cours de l'Europe. Au terme de ces courses, durant lesquelles ma jeune compagne et moi, entretiendrions un commerce suivi ; toujours amant, fidèle époux, je reviendrais au sein de la confiance, et dans les bras de l'amour, mettre à profit les maximes de la sagesse et les leçons de l'expérience. Au surplus, notre départ pour la Bourgogne, ne fut différé que de quelques jours.

Mon oncle voulut les employer en me fesant connaître ce que Paris enferme de merveilles. Cette ville étonnante, était loin d'étaler alors la pompe et l'immensité auxquelles elle est parvenue sous le règne actuel. Telle qu'elle était cependant, préludant à sa grandeur, elle présentait aux yeux d'un jeune homme, mille

objets dignes d'admiration. Par-tout on remarquait le génie de Richelieu; car de la même main qu'il fesait tomber les plus illustres têtes, il élevait les plus superbes monumens; comme s'il était dans ses projets, ou dans son destin, de marcher par le double chemin des crimes et de la gloire, au temple de l'imortalité.

Personne n'ignore que ce ministre, qui se délassait des travaux de l'administration, par les charmes de la poésie, fit au grand *Corneille*, l'honneur de le haïr et de le persécuter. L'examen critique qu'il commanda à l'académie française, de faire de la tragédie du *Cid*, est un triple monument de la jalousie de l'ennemi, de la sublimité du poëte et de l'impartialité des censeurs. Tant que vécut le cardinal, on représenta peu cette pièce, hormis dans la ferveur de sa nouveauté. A peine eut-il les yeux fermés, que ce fut la première qu'on promit au public. M. des Anglecourts promit de nous y mener; et pour éviter tout inconvénient, il

fit louer une loge grillée, à laquelle je parvins, toujours sous mon déguisement, et la tête couverte d'un voile.

Jamais je n'avais vu de ces sortes d'assemblées ; je fus émerveillé de celle-ci. Quelle brillante réunion de tout ce que la cour et la ville offraient de plus aimable et de plus grand! Dans les femmes, les unes attrayantes par leurs grâces ou leurs charmes, les autres remarquables par la somptuosité de leurs parures, ou la dignité de leur maintien. Dans les cavaliers, la gravité tempérée par l'élégance, et la décence, compagne de la gaiété. Au milieu de mes observations, des applaudissemens universels annoncèrent M. le dauphin. Ce jeune prince, qui venait de passer des mains des femmes dans celles de ses gouverneurs, se montrait pour la première fois au public, escorté des officiers de sa maison. Comme sa loge se trouvait presque vis-à-vis de la nôtre, je pus le contempler à loisir. Onézyme, frappée de son extrême ressemblance avec moi, m'en communiqua la remarque;

pour moi, j'avais déjà fait celle qu'il en existait une, plus caractérisée peut-être, entre lui et la jeune Césarine, pensionnaire du couvent de Bourgogne. La forme des traits et le tour de visage sont presque les mêmes, dans les trois figures, continua ma judicieuse cousine; mais les expressions sont bien différentes, et il n'y a presque aucune ressemblance, entre ce qu'on appelle les physionomies. Celle de Césarine, animée par l'espièglerie, se décompose avec une mobilité surprenante; celle du dauphin a quelque chose de calme, de sérieux et même d'imposant. Il serait difficile d'être plus beau sans doute; mais tant de gravité ne sied pas à un enfant; et, ajouta-t-elle, en me regardant, je lui préfère des yeux tendres, un peu mélancoliques, et le demi-sourire de la sensibilité.

La représentation commença. Le baron m'avait fait lire toutes les pièces que M. Corneille avait publiées jusqu'alors, et je savais presque tout le *Cid*. Mais quelle distance, entre

une lecture sèche, monotone, et la chaleur de la scène! Que l'acteur qui jouait Rodrigue me captiva; à son brûlant amour pour Chimène, à son dévouement pour un père, à sa bravoure héroïque, je me reconnus. Que je plaignis aussi cette noble et malheureuse amante, forcée par l'honneur, de poursuivre celui qu'elle adore! Et qu'en pressant la main d'Onézyme, éplorée à mes côtés, nous nous félicitâmes de n'avoir pas à subir de si cruelles épreuves! Pouvions-nous prévoir celles que nous réservait le sort?

On a beaucoup écrit sur Corneille. Son siècle, qui eut pour lui l'organe anticipé de la postérité, le nomma *Grand*, et, par ce titre, exprima l'idée qu'il se fesait du génie de cet illustre poëte. En effet, si l'on considère le nombre, l'étendue, la profondeur et la force de ses plans, la noblesse et l'intérêt des sujets qu'il a choisis, la dignité et l'énergie des caractères qu'il a tracés, la majestueuse singularité des situations qu'il a établies, l'importance des personnages qu'il a reproduits, et en général la

pompe et la magnificence dont il a entourré Melpomène ; on conviendra que jamais il n'exista de tête où les conceptions dramatiques, prissent des formes plus imposantes, et une couleur plus animée. D'un autre côté, si l'on examine la hauteur de ses pensées, la chaleur de ses dialogues et la fierté de son élocution, on ne fera nulle difficulté d'avouer, qu'il réunît presque toutes les qualités qui concourent à former un poëte. Enfin, malgré les taches qui le déparent quelquefois, telles que l'exagération dans les sentimens, la déclamation dans les raisonnemens, la fausseté dans les pensées, les manières gothiques dans les tours, l'emphase, l'enflure et l'hyperbole dans les expressions ; (taches d'ailleurs, qui étant plutôt des excès que des défauts, décèlent la richesse, l'abondance et la profusion d'une imagination inépuisable) Corneille est un génie rare, ou pour s'exprimer plus franchement, unique. Voilà sommairement la réputation qu'il s'est faite, et les jugemens qu'on a portés

de lui, en l'envisageant sous les rapports purement poëtiques. Mais n'est-ce pas manquer de discernement, que de faire descendre le grand Corneille parmi les seuls feseurs de poëmes et de tragédies? A mon gré, cet homme est bien autre chose. Demandez à Louis XIV, à Richelieu, au marquis de Louvois, à M. Colbert, au prince de Condé, ce qu'ils en pensent? Ils répondront, qu'il y a dans *Othon*, dans *Cinna*, dans *les Horaces*, dans le récit du *Cid*, dans le deuxième acte d'*Atilla*, des traités complets de l'art des gouvernemens, de transactions diplomatiques, de tactique, et même d'évolutions militaires. Consultez maintenant M. Pascal, l'évêque de Meaux et le père Bourdaloue, sur l'incroyable complication du plan d'*Héraclius*, sur la vigueur de dialectique qui éclate dans *Pompée*, *Sertorius*, *Rodogune*? Le philosophe dira qu'il y a moins de violence et de profondeur dans ses *Pensées*; le prélat qu'il y a moins de méthode, moins d'enchainement et moins de

magnificence dans son *Histoire universelle*; le prédicateur que la logique de ses *Sermons*, les raisonnemens dont ils sont tissus, les preuves dont ils sont appuyés, sont moins serrés, moins nerveux, moins irréplicables, moins invincibles. Dans toute la hiérarchie des connaissances humaines, les maîtres qui président à chacune de leurs branches, apporteront leurs tributs aux pieds de Corneille. Démosthène a-t-il une harangue plus impérieuse que le discours de Cornélie, que l'imprécation de Camille? Sénèque offre-t-il des dissertations plus entraînantes, que la délibération du second acte de *Cinna*? Est-il, dans aucun sage et casuiste, une morale plus épurée que celle de *Polyeucte*? Je ne veux plus revenir sur cette intelligence surnaturelle qui subjugue les plus rebelles esprits, au point de leur faire adopter comme vraisemblable et applaudir comme merveilleux, les événemens les plus extraordinaires; mais je ne saurais quitter ce grand auteur, le poëte des

hommes d'état, des philosophes et des héros, sans rappeler que s'il eût un successeur, dont l'esprit angélique mérite un trône; celui qui plaça Chimène près de Rodrigue, Phocas devant Léontine et Cléopâtre en face de ses enfans, celui-là mérite des autels. Qu'on pardonne à mon admiration, cette digression d'un vieux rêveur prisonnier.

Nous quittâmes Paris par une de ces belles matinées d'hiver, dont l'aspect eut transporté d'enthousiasme un peintre de paysages, et qu'il est très-agréable de contempler du fonds d'une diligence bien fermée. Madame de Chevreuse, sans avoir la permission de reparaître à la cour, était demeurée dans la ville, comme pour épier le moment où la mort du maître, lui rendrait les faveurs publiques de la maîtresse. Notre train, sans compter les postillons, ne se montait qu'à cinq personnes: M. des Anglecours, sa fille, moi et Didier, dans la voiture; car ce jeune homme, par la tournure originale de son caractère et par l'at-

tachement qu'il me montrait, s'était concilié celui du baron. Germain galoppait aux portières, ou prenait les devants, pour préparer nos relais.

J'étais en face d'Onézyme que je n'avais jamais vue si charmante et qui jamais ne m'avait été plus chère. Dans les mouvemens du carosse, nos genoux enlacés se pressaient, nos mains se rencontraient, et ma bouche, suivant l'instinct de mon cœur, s'avançait vers la sienne, mais n'effleurait qu'une joue, ce qui fesait sourire le baron presqu'endormi, et railler le savoyard bien éveillé.

A quelques lieues de Sens, et non loin de Joigny, au pied d'une montée assez roide, mon oncle, que le froid commençait à engourdir, proposa de descendre pour nous évertuer. Nous gravîmes en courant en *zig-zag* les sinuosités de la colline, dont le sommet nous découvrit un bassin magnifique. A droite, et presqu'à nos pieds l'Yonne immobile et prisonnière sous une enveloppe de cristal; ses rives, blanchies par un vaste tapis d'albâtre,

dont toutes les extrêmités étaient comme frangées d'arbustes brillans de frimats. A gauche, plusieurs côteaux, dont les cîmes, qui fuiaient à perte de vue, dessinaient les replis éblouissans d'une écharpe de neige. Plus loin, dans un enfoncement prolongé, plusieurs villages s'élevant en amphithéâtre, du milieu des grouppes d'arbres dessechés et noircis; et sur notre route, à nos côtés, de jeunes pommiers sauvages, qui, de leurs branches tortueuses, suspendaient sur nos têtes des girandoles de glaçons. Sous une voûte d'azur, le soleil resplendissant versait avec ses rayons de riches amas de pierreries; tout étincellait dans la contrée; et de longs triangles d'oies balancés dans les airs, ou des nuées de francs moineaux, béquetant la neige pour y trouver leur pâture, donnaient à ce tableau la vie et le mouvement.

Il y manquait des personnages: notre bon ange nous en envoya un, auquel nous n'aurions osé nous attendre. Sur la crête d'un petit tertre,

qui domine la rivière, battu par tous les vents, est planté un moulin, dont, malgré le tems propice, les ailes restaient immobiles ; au seuil de la mâsure bâtie au pied, deux enfans, l'un debout, l'autre accroupi, tous deux à demi-nuds et grelottant, sanglottaient, soupiraient et avalaient leurs larmes. C'étaient la douleur et la misère, sous les figures du monde les plus touchantes. Nous leur demandâmes la cause de leur chagrin : ils venaient de perdre leur mère, morte en couche, et allaient quitter leur père, pour être couduits aux hôpitaux de Sens ou de Melun. Nous franchîmes la porte : quel spectacle ! Dans un coin, un bouge de paille affaissé sous le poids d'un cadavre recouvert par un linceul sale et déchiré ; à deux pas, un paysan de moyen âge, mal vêtu, sans chaussure, debout et la tête inclinée sur son poing contracté ; plus loin, une vieille femme agenouillée devant l'âtre, où son souffle épuisé, tentait de ranimer deux tisons ; enfin, assis sur une pile de sacs, un prêtre à

cheveux blancs, qui, à la lueur d'une lampe, récitait les prières des morts. Nous étions demeurés stupéfaits. Cependant mon oncle prit la parole et offrit ses services. A sa voix, le prêtre tourne la tête, se lève et s'avance vers le baron, qui reconnaît Vincent de Paule. Nous restâmes partagés entre l'admiration et l'étonnement. Quelle rencontre inespérée! Ce digne homme, retournant à pied, de Moulins à Paris, où le roi l'avait mandé, s'était écarté pour nous faire sa visite aux Anglecourts. En traversant le village, d'où ce moulin dépendait, il avait appris les malheurs du paysan qui le faisait valoir, l'accouchement de sa femme et son état dangereux. Il est superflu d'ajouter qu'il avait accouru; le père des pauvres s'était trouvé au milieu des plus misérables de sa famille. La femme, dans la nuit précédente, était morte, précédée par son nouveau né. Et en attendant Placide, qui était au village, tant pour avertir le curé, que pour en ramener une charette, le père Vincent, par ses humbles et

ferventes prières, répandait les consolations du ciel sur ceux à qui la terre refusait ses secours.

Ceux du baron ne pouvaient réparer la perte que le meûnier venait de faire ; du moins, ils l'adoucirent. Le bon Placide revint avec un âne, dans les paniers duquel on plaça les deux enfans qu'Onézyme avait réchauffés par quelques hardes. Dans cet équipage, il prit la route de Sens, muni de lettres de son maître et de mon oncle pour l'archevêque et les administrateurs de l'hôpital. Pour nous, après avoir vu partir le funèbre convoi, nous remontâmes dans notre voiture, où nous forçâmes le père Vincent d'entrer, et nous regagnâmes le chemin opposé. Le lendemain, par une matinée aussi brillante qne celle de la veille, nous entrions dans l'avenue des Anglecourts, où madame Jobin, en robe fourrée, nous reçut à la tête de tous les domestiques.

Cette entrée, moins lugubre que la précédente, me sembla d'un heureux augure, puisque nous avions

pour compagnon, le vénérable père Vincent. Comme, à la suite des conversations qu'il eût avec mon oncle, il se décida à bénir notre mariage, on jugea convenable de l'avancer de quelques mois. Ainsi, à la grande satisfaction de toutes les parties intéressées, le jour où devait être fixé notre bonheur, fut indiqué au huit janvier.

Ma charmante Onézyme avait alors un peu plus de seize ans et demi. Par un contraste singulier quoiqu'aimable, plus son caractère, aussi précoce que son entendement, montrait de maturité, moins on lui en eut supposé, à la considérer sous le seul rapport physique. Non qu'elle ne fut d'une taille bien prise, assez avantageuse et formée; mais parce que, dans le tour de son visage, il y avait quelque chose d'enfantin, qui, au premier coup-d'œil, la mettait au-dessous de son âge. La pureté des traits formait le caractère général de sa physionomie; la délicatesse en faisait les agrémens, la sérénité en était

l'expression. Je n'ai jamais vu de figure plus calme, et qui réalisât mieux l'idée qu'on se peint d'une substance angélique. Elle riait rarement, mais un doux sourire semblait toujours rayonner dans ses yeux, et donnait à sa bouche le contour le plus gracieux. Certes, on peut être plus jolie, et sur-tout plus belle; il serait difficile de réunir un plus grand nombre de ces graces qui subjuguent le cœur sans troubler les sens. C'était un mélange de naïveté aiguisée par quelque chose de fin; c'était une tendresse calme, un charme sérieux, auquel il était impossible de résister. Un statuaire se fut bien gardé d'en faire le modèle de Vénus; à son ingénuité, il l'eut peut-être choisie pour une Hébé; mais à sa candeur sans apprêts, à ce je ne sais quoi inexprimable, qui s'exhalait, pour ainsi dire, de ses moindres mouvemens, il eut deviné que, dans quelques années, il aurait pu en faire une Minerve.

C'était donc à cette jeune Sagesse qu'on avait résolu de soumettre ma

folie. Il est de fait pourtant qu'une mortelle demie-année d'événemens et de réflexions en avait un peu modéré les élans. Même, comme on a pu le remarquer, durant le mois qui suivit la vue de mon père égorgé et presque tout le tems que je séjournai à Paris, il s'était opéré dans mon caractère un changement notable. Les idées sombres, les pensées vindicatives, ne s'éclaircirent, que quand un destin plus ami me ramena Onézyme. Aujourd'hui, que la possession de sa main allait couronner le don de son cœur, toute ma joie était revenue. Je dis toute ma joie, mais non toute ma gaîté; car, aux éclats bruyans par lesquels je la signalais, avait succédé un contentement intérieur, une satisfaction de l'ame, qui présage et garantit la véritable félicité. Certain d'obtenir ma cousine, quoique peut-être je le fusse moins de la posséder, je me trouvais dans cet état délicieux qui n'est plus le désir, sans être encore la jouissance; dans cet état, dont le charme ineffable peint vivement au cœur de l'homme la béati-

tude céleste, autant du moins qu'il est permis à sa faiblesse de la goûter. La douceur du présent me rendait le passé sans regrets et l'avenir sans inquiétudes. Une séduisante imprévoyance jetait entre le tems et moi les rians prestiges de l'illusion. Je voyais Onézyme; tous mes souhaits étaient comblés. Je lisais mon bonheur dans son sourire, je respirais dans ses mouvemens, je ne concevais pas une idée, qu'elle ne l'eût devancée. O merveilleuse sympathie des premières amours! Hymen sacré des cœurs palpitans d'une tendresse virginale! Puissance magique qui élève et subjugue! Source des chastes voluptés, que n'altère point la contagion des sens; ah! celui qui, des lèvres seulement, effleura votre coupe angélique, a-t-il le droit de se dire malheureux?

Oui, oui, sans doute, il l'acquiert ce triste privilège, lorsqu'il a perdu tant de biens. Comme Orphée, qui n'embrassa qu'un fantôme dans ce qu'il crut son épouse reconquise, ne faut-il pas qu'il gravisse les rocs es-

carpés, qu'il descende sur les rives orageuses, pour regretter, pour pleurer, pour redemander son trésor?... Ah! que me reste-t-il à raconter? Pourquoi troubler, par les cris de l'angoisse, ce tableau si pur d'innocence et de bonheur? Le bonheur! quel mot sans idée, et quelle image sans réalité! Le bonheur est semblable à la fontaine limpide, dont les bords fleuris et les tranquilles eaux attirent le voyageur altéré : imprudent! au fonds de ce bassin si calme dort un dévorant reptile; prends garde à son réveil!

Raffraîchissons nos sens et rendons à nos idées un cours plus facile. Le voilà arrivé le huit janvier, ce jour qui doit satisfaire tant d'intérêts, combler tant de vœux; car l'on n'est pas parvenu jusqu'en cet endroit de mon récit, sans avoir démêlé que, si notre mariage contentait nos jeunes cœurs, il entrait aussi dans les plans de ceux qui faisaient mon destin. Il brille donc de toute la splendeur d'un soleil sans nuage et de tout l'éclat de notre joie.

Jamais madame Jobin n'avait paru si gaie; pour la première fois de sa vie, elle ne groudait pas. Le baron, il est vrai, me semblait légèrement soucieux ; mais je n'attribuais cette sorte de préoccupation, qu'aux embarras inséparables d'une telle fête. Didier lui-même, quoique bien nouveau commensal, montrait autant d'intelligence que de bonne volonté. Pour éviter les questions de la curiosité, les interprétations de la malignité, nous n'étions d'ailleurs qu'en famille. Ceux qui nous entouraient connaissaient depuis long-tems la métamorphose de Caroline en garçon ; et nous n'avions à lire dans aucun regard ni surprise ridicule, ni doutes insultans.

Tout le jour, employé en riens charmans, s'était écoulé comme une minute. A onze heures, au milieu du grand salon, où quelques mois auparavant, hélas ! j'avais contemplé un autre spectacle ; autour d'une table splendide, nous recevons le signal qui nous appelle au pied du sanctuaire. En y entrant, Onézyme, que

son père conduisit, pâlit et se pencha sur lui. J'accourus ; elle me rassura par un sourire.

Le vénérable Vincent, accompagné du curé, prosterné devant les saints autels, invoquait en faveur de deux cœurs ingénus, les anges protecteurs des mariages heureux. L'église, décorée de ses pompeux ornemens, resplendissait de mille feux. Madame Jobin, à laquelle je donnais la main, s'énorgueillissait de jouer dans cette cérémonie le rôle de mère. Une petite orgue prélude quelques accords bruyans, auxquels succèdent des chants plus doux. Nous plions les genoux et nous prions.

C'était le père Vincent qui devait célébrer notre mariage ; le pasteur dit la messe. Dans un instant de recueillement, où tout restait anéanti, en présence du Dieu descendu dans ses tabernacles, le silence fut interrompu par le murmure sourd d'une voiture qui ébranlait le pont-levis du château ; à ce bruissement lointain succédèrent quelques coups de fouet cla-

qués dans l'air, et que répéta la voûte de l'église. Cet incident si commun, causa un peu de trouble parmi nous; Onézyme jeta sur moi un regard inquiet qui m'alarma.

Cependant cette légère terreur s'évanouit bientôt. Nous avançâmes vers les marches de l'autel; et là, à la face de celui qui ordonne de tout, nous nous promîmes amour mutuel, fidélité constante, secours et protection réciproques. Vincent de Paule imposa sur nos têtes ses mains paternelles; et aux émotions de mon cœur, je ne doute pas que sa voix n'ait fait descendre sur nous la bénédiction accordée à la postérité d'Abraham. L'orgue exécuta des fanfares de triomphe; et nous retournâmes au château avec un contentement inexprimable.

Germain, qui y était resté, prévint le baron qu'une voiture, attelée de quatre forts chevaux, et escortée de six hommes d'armes, venait d'amener deux cavaliers, qui demandaient à l'entretenir, et qui, sur la nouvelle du mariage de sa fille, avaient montré

autant de surprise que de mécontentement. Même, l'un d'eux, en frappant du pied, s'était écrié : Nous sommes arrivés trop tard ; qu'allons - nous faire ? Le baron, dissimulant mal le trouble que lui causait cette nouvelle, qu'imprudemment Germain lui communiquait devant moi, ordonna qu'on ne lui présentât ces personnages, qu'après avoir prévenu Onézyme de leur arrivée ; et m'ayant tiré à part, il me lut un billet anonyme, qu'il avait reçu la veille, et qui concordait avec l'événement actuel. Dans cette missive, on l'avertissait que quoique, depuis la mort du cardinal de Richelieu, le roi eût laissé assoupir l'affaire pour laquelle il avait été mandé à Paris, ce prince cependant le faisait toujours surveiller exactement. On ajoutait que, comme Sa Majesté ne verrait pas de bon œil le mariage de la jeune baronne avec l'orphelin, qui passait pour fils de lord Buckingham, il était prudent d'en suspendre la conclusion, du moins de le feindre, ou enfin de ne

lui donner aucune publicité; sur-tout de n'en pas commettre la célébration au père Vincent, homme pieux, simple et bon, mais qui ne manquerait pas de rendre au roi un compte fort exact d'un événement auquel il aurait coopéré. M. des Anglecourts achevait à peine la lecture de cet écrit, que des clameurs perçantes sortant de la salle où l'assemblée était réunie, confirmèrent un malheur, dont je venais trop tard d'être menacé. Aux cris d'Onézyme, que je distingue parmi ceux des femmes éplorées, j'accours, je me précipite. Le salon nuptial commençait à se changer en champ de bataille. Quatre hommes d'armes, le sabre au poing, gardaient les avenues, tandis que celui qui paraissait leur chef, portait sur mon épouse ses sacrilèges mains. Le baron était désarmé; moi, faisant briller mon épée, je veux pénétrer et arracher aux ravisseurs une si chère proie. J'eusse été bien secondé par les domestiques munis, en forme d'armes, de tout ce qu'ils avaient ren-

contré. Le sang allait couler ; mais ces mots : *De par le roi !* proférés solemnellement par le chef de l'entreprise, firent fléchir tous les bras ; il ne resta à la malheureuse Onézyme que des larmes. Elles auraient attendri les plus féroces brigands ; elles parurent même opérer quelqu'émotion sur l'ame des agens du despotisme ; mais il fallut céder à la force et à l'autorité. Mon épouse évanouie, presque morte, fut transportée dans le carosse, parée encore des guirlandes de son fatal hyménée, comme une victime qu'on traîne au sacrifice ; le baron était tombé à genoux, les mains tendues vers sa fille ; la salle retentissait de cris et de gémissemens ; et, malgré les exhortations du père Vincent, qui ne me perdait pas de vue, les soins de Germain et de Didier, qui contenaient mes transports, je passais du désespoir à la rage et de la fureur au délire. Deux heures s'écoulèrent dans ce cruel état, au bout desquelles on me porta sans mouvement dans mon lit. Pour madame Jobin,

frappée tout-à-coup d'apoplexie, elle avait perdu le sentiment, dès le commencement de cette horrible scène ; et malgré de prompts secours, on crut qu'elle ne respirait plus.

Fin du deuxième Volume.

